ANUL XIV 1969

STUDIA
UNIVERSITATIS BABEŞ-BOLYAI

SERIES PHILOLOGIA

FASCICULUS 1

Redacţia: CLUJ, str. M. Kogălniceanu, 1 ● Telefon 1 34 50

SUMAR — TARTALOM — СОДЕРЖАНИЕ — SOMMAIRE — CONTENTS — INHALT

LA „GORGIA TOSCANA“ ET LA PHILOLOGIE ITALIENNE DU SEIZIÈME SIÈCLE

par

HERBERT IZZO

Dans la partie nord et centrale de l'actuelle Région de Toscane il existe aujourd'hui une prononciation spirantisée des occlusives sourdes intervocaliques ([káΦo] au lieu de [kápo], [díθo] au lieu de [díto], [búxo] — et beaucoup plus souvent [búho] — au lieu de [búko]). Les spirantes de cette prononciation, connue des italianistes sous les noms méprisants de „gorgia fiorentina“ et „gorgia toscana“, sont généralement dénommées „aspirées“ d'après la terminologie phonétique traditionnelle italienne[1]; et, peut-être à cause de cette terminologie, beaucoup d'italianistes, voire même la majorité, supposent que les spirantes actuelles sont une survivance de la prononciation étrusque où il pouvait y avoir, à en juger d'après l'alphabet étrusque, des occlusives aspirées[2].

Puisqu'il est évident qu'il faut que l'„aspiration“ toscane ne soit pas un phénomène récent si elle est d'origine étrusque, l'étude des plus anciens ouvrages sur le toscan, qui sont pratiquement celles du 16me siècle, peut contribuer à renforcer ou à affaiblir l'hypothèse de l'origine substratiste. Le manque de témoignages sur les „aspirations“ dans les premières études sur le toscan pourrait être considéré comme une évidence négative ou peut-être simplement comme une absence d'évidence (puisqu'il n'est pas nécessaire que tous les détails d'une langue soient remarqués et décrits, même par les meilleurs linguistes modernes). Si les plus anciennes grammaires mentionnaient déjà les „aspirations“, cela

---

[1] Cf. Franceso D'Ovidio, *Un quesito di pronunzia toscana* dans „Rassegna bibliografica della letteratura italiana“, nº 2, 1894, p. 85; Carlo Battisti, *Fonetica generale,* Milan, 1938, p. 165; Raffaello Giacomelli, *Esplorazioni linguistiche in Lucchesia* dans „Archivio glottologico italiano“, nº 43, 1958, p. 110; etc.

[2] L'alphabet étrusque avait des symboles très semblables aux lettres des alphabets archaïques grecs, et on suppose qu'ils avaient les mêmes valeurs phonétiques. Il est à remarquer, cependant, qu'il n'y a aucun cas où un nom ou un nom de lieu étrusque soit transcrit en grec avec une aspirée.

tendrait à renforcer quelque peu l'hypothèse de l'influence étrusque (mais pas beaucoup, puisqu'il y aurait tout de même quelque 14 siècles entre la disparition de la langue étrusque et la première attestation de la „gorgia"). Si au contraire on pouvait trouver quelque preuve de l'inexistence des „aspirations" toscanes avant nos jours, l'hypothèse de l'origine étrusque des spirantes serait définitivement exclue.

Les études modernes sur la „gorgia" portent à croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans les oeuvres linguistiques des siècles passés. Il semblerait que l'„aspiration" du *c* ait été mentionnée dès la première moitié du 16me siècle, et que pour ce qui est de l'„aspiration" du *p* et du *t*, il n'y ait que silence. Pour les ennemis de l'hypothèse substratiste ce silence signifie l'absence de l'„aspiration" du *p* et du *t*, donc la fausseté de l'hypothèse. Mais les défenseurs de l'hypothèse de l'origine étrusque trouvent ce silence tout à fait naturel, et ils cherchent à l'expliquer à leurs collègues moins clairvoyants ou moins impartiaux. Voici les explications données par M. Harald Weinrich: (1) Les philologues toscans, ne connaissant que leur propre dialecte, n'avaient pas de points de comparaison et par conséquent ils n'auraient pas pu se rendre compte de leurs aspirations. (On ne s'aperçoit des traits spéciaux de la langue maternelle, dit bien M. Weinrich, que lorsqu'on commence à apprendre d'autres langues)[3]. (2) Les philologues se seraient rendu compte de l'„aspiration" du *c* et en auraient parlé uniquement parce que la double valeur phonématique de la lettre *c* (*casa* vs. *cena*) avait spécialement attiré leur attention sur les sons représentés par cette lettre, les allophones aussi bien que les phonèmes. Le *p* et le *t*, qui ne représentaient qu'un seul phonème chacun, n'étaient pas objets d'attention spéciale et par conséquent leur „aspiration" ne fut pas remarquée[4]. (3) Ensuite, il est prétendu que même si les grammairiens avaient remarqué l'„aspiration" du *p* et du *t*, ils n'auraient su en parler parce qu'ils ne disposaient ni de symboles pour les noter ni de connaissances phonétiques pour les décrire[5]. En outre, on souligne le fait que l'„aspiration" du *c* est toujours mentionnée avec mépris[6].

On commencera par la dernière de ces allégations, celle de l'invariable censure de la „gorgia". J'ai eu l'occasion d'examiner une quarantaine d'oeuvres écrites entre 1490 et 1620. La plupart de ces oeuvres traitent de la prononciation d'une façon très superficielle, et quelques-unes la négligent complètement. On n'est donc pas étonné de constater

---

[3] Harald Weinrich, *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, Münster, 1958, p. 113.

[4] Weinrich, *op. cit.*, p. 112.

[5] Weinrich, *op. cit.*, p. 112—113.

[6] Weinrich, *op. cit.*, p. 112. Cf. aussi Henry W. Longfellow, *History of the Italian Language and Dialects* dans „North American Review", n° 35, 1832, p. 319; Ludwig G. Blanc, *Grammatik der italiänischen Sprache*, Halle, 1844, p. 629; Gerhard Rohlfs, *Vorlateinische Einflüsse in den Mundarten des heutigen Italiens?* dans „Germanisch-Romanische Monatsschrift", n° 18, 1930, p. 37—58; etc.

que l'„aspiration" toscane ou florentine n'y soit pas décrite. Mais dans les dix oeuvres où cette „aspiration" est mentionnée, elle n'est jamais blâmée. Au contraire, parfois elle est même louée.

Le tout premier à parler de l'„aspiration" du /-k-/, Claudio Tolomei, écrit: „Le regole de l'aspirazione nel toscano idioma sono così certe & così breui, che l'huomo le puo facilmente sapere"[7]. C'est-à-dire qu'il suppose que ses lecteurs voudront imiter cette prononciation. Dans un autre livre, lorsqu'il parle encore de l'„aspirazione", il dit: „Allora quando *io dico* Caro sguardo ..."[8]. Il semble bien que Tolomei décrit sa propre prononciation, lui qui était professeur d'italien à l'Université de Sienne. Quelques décades plus tard, un professeur florentin, célèbre commentateur des oeuvres de Boccace, Lionardo Salviati, que Weinrich a spécialement cité comme exemple de la condamnation de la „gorgia", écrit, au contraire, que la prononciation toscane du „c dur" est une extraordinaire „dolcezza" de la langue et une „virtù di nostro popolo che altri disperano mai de imparare"[9].

Il est vrai que les censures générales du florentin ne manquent pas au 16me siècle[10], mais il faut attendre jusqu'au 18me pour trouver une condamnation spécifique de l'„aspiration"[11].

Quant à la supposition qu'il était normal que l'„aspiration" du /-k-/ fût aperçue à cause de l'ambiguïté phonématique de la lettre *c*, et qu'il était également normal que l'„aspiration" du /-t-/ et du /-p-/ ne fût pas remarquée parce que les lettres *t* et *p* n'avaient qu'une valeur, on a oublié qu'au 16me siècle *grazia, strazio, orazione* etc. s'écrivaient encore avec *t*. Le Gallois Siôn Dafydd Rhys, qui écrivit un traité de 108 pages sur la phonologie et l'orthographe toscanes, ouvrit sa discussion sur le *t* en disant qu'il fallait parler de deux *t*, puisque le *t* représentait deux sons[12]. Les latinistes (par exemple Scaliger, qui dédia tout un petit chapitre à la question[13]) se demandaient encore si le *t* avait une ou bien plusieurs valeurs en latin. (Il est à noter que Scaliger

---

[7] Claudio Tolomei, *Il Polito,* Rome, 1525, p. 27.

[8] Claudio Tolomei, *De le lettere,* Venise, 1547, p. 121.

[9] Lionardo Salviati, *Degli avvertimenti della lingva sopra'l Decamerone,* Venise, 1584, 3.3.13.

[10] Voici un commentaire typique, écrit par Girolamo Muzio de Padova: „Ho la lingua del popolo [fiorentino] per la più noiosa, & per la più spiacevole di forse quale altra sia in Città d'Italia, à chi la sente favellare". (*Battaglia in difesa dell'italica lingua,* Venise, 1582, p. 157).

[11] On remarque avec intérêt que le professeur Amerindo Camilli a écrit, il n'y a pas trop longtemps (*Pronuncia e grafia dell'italiano,* Florence, 1947, p. 74), qu'aucun Toscan n'a jamais songé à proposer la „gorgia" comme norme de bonne prononciation, parce que c'est exactement ce qui a été proposé dans un bon livre de phonétique (anonyme — *Della pronunzia fiorentina*) publié à Florence en 1870, puis par le célèbre lexicographe Policarpio (*Grammatica della lingua italiana,* Milan, 1887, p. 10), et même par quelques non Toscans (par exemple Girolamo Rosasco dans son *Della lingua toscana,* Turin, 1777, vol. 2, p. 486—488).

[12] Siôn D. Rhys, *Pervtilis Exteris Nationibvs, de Italica Pronvnciatione, & Ortographia Libellus,* Padoue, 1569, p. 33—34.

[13] Julius Caesar Scaliger, *De causis Linguae Latinae,* Lyon, 1540.

aussi bien que Rhys remarquèrent l'„aspiration" toscane du /-k-/ sans rien dire de l'„aspiration" analogue de ce qu'on appelle „*t* dur"). Même la lettre *p,* moins ambiguë que le *t,* est souvent traitée assez longuement, parce qu'elle s'employait avec *h* pour signifier [f], parce qu'elle avait été employée anciennement pour indiquer, étymologiquement *(scripto)* aussi bien que faussement *(legiptimo),* le redoublement de la consonne suivante, et, enfin, parce que dans le grec que l'on connaissait alors le π se prononçait [b] après M.

Contre la supposition, évidemment absurde, que les philologues toscans n'auraient pas pu découvrir les caractères de leur prononciation parce qu'ils n'avaient pas l'occasion de la comparer avec celle d'autres langues ou dialectes, on dira tout de suite que les savants de la Renaissance ne restaient pas toujours chez eux! Au contraire, il est connu que beaucoup d'entre eux voyageaient très souvent. Presque tous les auteurs qui parlent de l'„aspiration" du *c* mentionnent aussi certains traits de prononciation d'autres dialectes d'Italie et d'autres langues modernes. (Par exemple, Giorgio Bartoli écrivit, entre beaucoup d'autres, que ni les Français ni les Lombards n'avaient le [č] de *cena* ni le [ğ] de *giallo*[14]). D'ailleurs, quatre de ces auteurs n'étaient pas Toscans, et l'un n'était même pas Italien. Mais tout cela semblera être très peu de chose pour qui pense au fait que plus ou moins tous les humanistes de l'époque savaient le grec, où la distinction entre théta et tau, dans la prononciation byzantine qu'ils connaissaient, était à peu près égale à la différence entre le *t* dit „non-aspiré" et le *t* dit „aspiré" du toscan d'aujourd'hui, et au fait que de nombreux savants connaissaient aussi l'hébreu avec une prononciation qui faisait la même distinction entre le tav et le thav. En effet, quatre auteurs comparèrent le *c* intervocalique toscan avec le X grec, et deux le comparèrent avec des sons hébreux. Enfin, il y a encore l'étonnant M. Rhys, qui semble connaître la phonologie de la plupart des langues de l'Europe. Il parle de l'espagnol, du portugais, du français, du grec, de l'allemand et même du polonais. Mais ce qui est le plus important c'est que Rhys ne connaissait pas seulement le théta du grec, qu'il n'aurait commencé à apprendre peut-être que plus tard, mais qu'il y avait aussi des phonèmes pareils ou semblables dans ses deux langues maternelles, l'anglais et le gallois. Si la prononciation toscane actuelle du /-t-/ avait existé au milieu du 16me siècle, Rhys, qui demeura plusieurs années en Toscane, s'en serait aperçu sans y prêter attention.

En un mot, ni le manque de points de comparaison ni le manque de symboles alphabétiques ne peuvent expliquer l'absence de référence à l'aspiration du *t* toscan au 16me siècle. On dirait que la meilleure explication serait de supposer que le *t* n'était pas encore spirantisé.

Il reste encore deux détails à considérer: (1) Tout le monde semble convenir que les philologues du 16me siècle n'ont rien dit au sujet de l'„aspiration" du /-t-/ et du /-p-/. On ne se dispute que sur l'importance

---

[14] Giorgio Bartoli, *Degli elementi del parlar toscano,* Florence, 1584, p. 21.

de ce silence supposé, et personne ne semble soupçonner que l'„aspiration" des occlusives sourdes (autre que /-k-/) ait été niée. (2) Il va sans dire (bien que Weinrich l'ait dit expressément[15]) qu'il ne faut pas attendre de descriptions phonétiques intelligibles de la part des philologues du 16me siècle.

Il n'y a pas de rapport essentiel entre ces deux points, mais il convient de les traiter ensemble parce que c'est un seul auteur, Giorgio Bartoli, qui les dément complètement tous les deux. Et cependant Bartoli n'est pas le seul à indiquer plus ou moins clairement que /-p-, -t-/ n'étaient pas spirantisés au 16me siècle, ni le seul à décrire passablement l'articulation des sons. Par exemple, lorsque Claudio Tolomei écrit: „Qualunque sillaba incomincia da C, quella sillaba sempre è aspirata, & nessuna altra in tutta la toscana lingua è aspirata"[16], ce n'est pas exactement le silence au sujet de l'„aspiration" du /-p, -t-/. Et lorsque Rhys écrit du *p*: „Omnes sine discrimine aliquo summis labris inter sese mutuo duriter compressis, ac mox per spiritum ex broncho prorumpentem additamque uocalem diductis, illam exprimunt", on aurait de la peine à croire qu'il s'agissait d'autre chose qu'une occlusive bilabiale. Mais c'est Bartoli qui décrit les consonnes avec une précision qui est surprenante au 16me siècle (et que, à vrai dire, on ne trouve pas toujours même au 20me). Voilà comme il décrit l'articulation des aspirées grecques:

„Per venir in cognizione, che cosa sia aspirazione, ci potrà guidare sicuramente la pronunzia del θ theta à i Greci, et del φ phi & del X chi, de'quali il primo, come dicono, è aspirato del T, il secondo del π pi, & il terzo del K, & questi corrispondono à i nostri elementi significati con le lettere T P & C quando vale per K. Si aspira adunque il T a modo de'Greci, applicando il sommo de la lingua al istesso luogo doue si forma il T cio è fra il termine del palato & i denti, & in vece di fare la disgiunzione & lo scoppio per il T, si cede lo spiraglio; . . . Il P, aspirano nel medesimo modo; perche non pronunziano il φ phi, come noi lo F, sopraponendo i denti superiori al labbro inferiore, ma stringendo prima ambe le labbra, come se hauessero a pronunziare il P; poi in vece di disgiugnerle per far prorompimento del P, aprono alquanto di spiraglio, e spingon per esso il fiato, in guisa che si fa volendo accendere il carbone: & il K aspirano congiugnendo al palato il principio grosso de la lingua, che sopra stà a la fauce, & in vece di far lo scoppio ne la disgiunzione per il K, si cede lo spiraglio al fiato, il quale passando forma lo elemento X. Aspirati adunque diremo quelli elementi, i quali per formare, si fa lo spiraglio ampio, & che imitano il suono che sfiata ventoso, passando per luoghi non agusti, ma alquanto dilatati"[17].

---

[15] Harald Weinrich, *op. cit.*, p. 112.

[16] Claudio Tolomei, *De le lettere*, Venise, 1547, p. 121.

[17] Giorgio Bartoli, *op. cit.*, p. 19—20.

Sur l'„aspiration“ du /-k-/ en toscan Bartoli s'exprime ainsi:

„Intorno a l'aspirazione del Ca è da sapersi, che i Toscani non lo aspirano mai, quando è posto nel principio de la parola; & per opposito non pongon mai il Ca frà due vocali; ma sempre l'aspirato. & il medesimo fanno del Ci e del Gi; perche sempre, quando non sono principij de la parola, ma nel mezzo frà due vocali gli aspirano, eccetto se sono come si dice raddopiati, si come: acciaio e viaggio. Et la medesima regola è del Ca. Di quì auuiene, che i Toscani non sempre profferiscono bene le parole Greche, che contengono il X, o il K, perche le pronunziano secondo la regola de la posizione del proprio idioma: doue nel Greco tali elementi non osseruano tale posizione, potendo trouarsi nel principio de le parole, & nel mezzo de le vocali, or l'yna or l'altra egualmente. Si causa nel ristringersi il grosso de la lingua presso al gorgozzule, lasciandoui alquanto di spiraglio, per il quale mouendosi la voce, genera tale aspirato“[18].

Bref, M. Bartoli disposait évidemment de moyens de décrire les sons qu'il avait remarqués. Et par bonheur il fait mention quelquefois de sons qui n'existaient pas en toscan, entre eux les „aspirées“ du *p* et du *t* :

„Et di quelli [suoni] che sono comprensibili, non qualunque idioma gli ha tutti; come il Toscano no ha il theta che è il T aspirato; ne i Greci forse ne gli Ebrei haueuano il Ci ne il Gi . . .[19].

T è elemento muto intenso; D è il suo vicino rimesso, stando verso lui come il B al P: il suo aspirato hanno i Greci, che è il θ Theta; gli Italiani non l'hanno nel parlare[20].

F è elemento aspirato del P. i Greci dicono che il φ phi è π pi aspirato, & dicono bene: ma è da auuertire, che essi pronunziano il Φ congiungendo le labbra come se hauessero à pronunziare il P & concedendo lo spiraglio, producono il Φ elemento muto; & in così fatta pronunzia molto meglio si scerne il Φ phi essere aspirato del π pi, che si scerne nel modo de le altre nazioni: perche gli altri fanno l'aspirato non congiungendo tutte due le labbra, come fanno in pronunziare il P, ma accostando i denti superiori al labbro inferiore, & lasciato alquanto di spiraglio, fanno trapassare lo spirito ventoso, & formano il F simile nel suono à quel che fusse fatto con le labbra“.[21]

En un mot, la linguistique du 16me siècle n'a pas passé sous silence la question de la spirantisation du *p* et du *t* intervocaliques. Tout au contraire, elle nous apprend que cette spirantisation ne s'était pas encore produite et qu'il nous faut conclure qu'elle ne peut avoir aucun rapport avec la langue étrusque, qui était morte depuis plus de mille ans.

Quant à l'origine de la spirantisation du /-k-/, qui évidemment

---

[18] Bartoli, *op. cit.*, p. 32—33.
[19] Bartoli, *op. cit.*, p. 21.
[20] Bartoli, *op. cit.*, p. 38.
[21] Bartoli, *op. cit.*, p. 30.

existait déja au 16me siècle, c'est un problème plus difficile, et il ne serait pas convenable de présenter ici la dizaine d'évidences indirectes qui m'ont convaincu qu'elle aussi est d'origine relativement récente, probablement postérieure à la réduction de [-č-] à [-š-], qui eut lieu pendant le 14me siècle. Je me bornerai à dire encore quelques mots sur Giorgio Bartoli, qui fut à mon avis un linguiste très en avance sur son temps et dont l'oeuvre, restée presque inconnue, mériterait d'être étudiée et peut-être republiée.

Malheureusement nous n'avons qu'un seul livre de Bartoli, publié après sa mort, en 1584. Le titre de ce livre est *Degli elementi del parlar toscano*, et l'on comprend bien vite que les éléments ce sont les sons (et plus précisément les phonèmes): „Voci sono gli elementi; & la figura scritta non è elemento, ma segno di elemento"[22]. Et l'on comprend bien vite aussi que pour Bartoli, exactement comme pour les linguistes structuralistes de notre siècle, la langue n'est autre chose que la langue parlée. L'orthographe traditionnelle n'a rien de sacré pour lui (ni pour la plupart de ses contemporains non plus):

„Degli idiomi antichi non possiam fare resoluto giudizio, non essendo certi come pronunziassero i proprij parlatori di essi: ma i moderni, de i quali habbiamo notizia, molto imperfettamente sono stati scritti; & ciò è succeduto, perche coloro, che primi gli scrissero, non essendo per auuentura à sufficienza dotti, scrissero il parlare prendendo senza altra auuertenza, da qualche altro idioma, con le figure, il numero de' caratteri, come haueuano trouato star in quello di prima. Et non ponendo cura in esaminare, se egualmente, o se più, o se meno era degli elementi in vna che ne l'altra lingua, ma stimando con errore, che il parlare non potesse hauer altri elementi, ne lettere ò caratteri, che quelli, che erano stati insegnati loro, come se gli elementi, che sono ne la voce fussero tanti, che trouarono scritti; & non per lo contrario la quantità de' caratteri scritti douesse dependere da forma di pronunzia degli elementi, che sono prima ne la voce, e nel parlare, che segnati in scrittura; non seppero aggiugnere nuoue lettere, se trouauano altri elementi ne le voci nuove, & diminuire, se meno. Et quelli che successero, presupponendo il falso, ciò è che i primi hauessero a sufficienza conseguito, quanto era possibile, gli imitaron quasi superstiziosamente".[23]

Voici un paragraphe qui, une fois modernisé le style, pourrait bien figurer dans la préface d'un texte moderne sur l'analyse linguistique, par exemple dans le *Phonemics* de Kenneth Pike:

„Habbiamo a considerare, che non essendo sempre, che diuerse parole sian fatte di diuersi elementi; ma il più de le volte de i medesimi ò in tutto replicati ò in parte, & diuersamente posti per ordine, multiplicano diuersi significati; & dopo non molto processo di parole, tutti si reiterano più volte: per ciò infiniti non sono gli elementi, ne in molto numero, ma possibili con osseruanza ad essere annouerati;

---

[22] Bartoli, *op. cit.*, p. 13.
[23] Bartoli, *op. cit.*, p. 2—3.

l'offizio di questa arte dunque sarà, conosciuto quali & quanti elementi sono ne la voce del idioma, che si parla (se prima non è stato scritto. ò non perfettamente) trouare altretante figure di lettere. Et allora sarà scritta bene ciascuna parola, quando con tali & tanti caratteri sarà notata, con quali & quanti elementi de la voce è composta: perche non rettamente si scriuerà, hauendo la parola tre elementi, se sarà scritta con quattro ò con due lettere, ne se vna figura fù posta à significare vn tale elemento, poi si metterà la medesima a significare vn' altro".[24]

Et s'il n'échappe pas toujours aux influences de la tradition, il faut reconnaître que le système de phonèmes dressé par Bartoli doit moins à l'orthographe héritée que l'analyse de la phonologie toscane actuellement en vigueur. Notons par exemple qu'il dit des consonnes qui sont écrites par le redoublement des lettres et que la plupart des linguistes modernes considèrent comme géminées qu'elles ne sont pas doubles du tout, qu'elles sont des éléments indépendants, ce que j'ai trouvé s'accorder avec l'intuition linguistique des toscans illettrés.

Lorsque Bartoli cherche à établir des catégories phonétiques, il réussit à distinguer les sourdes des sonores, quoiqu'il ignore l'action de la glotte et qu'il attribue la différence acoustique à une différence de tension articulatoire, ce qui n'est pas d'ailleurs entièrement erroné ([d] est le „rimesso" du [t], [v] le „rimesso" du [f], [ğ] le „rimesso" du [č] etc.).

Remarquons, enfin, que Bartoli arrive à considérer (aux pages 21—22) la possibilité d'une analyse de traits significatifs qui laisse prévoir les idées exposées par Jakobson, Fant et Halle, mais il la rejette comme incommode et sans avantages.

„GORGIA TOSCANA" И ИТАЛЬЯНСКАЯ ФИЛОЛОГИЯ XVI-ГО ВЕКА

(Резюме)

Автор статьи ставит себе целью пересмотреть и опровергнуть доводы сторонников этрусского происхождения спирантизированного произношения глухих взрывных (в положении между гласными) в средней и северной части Тосканы — произношения, известного под названием „gorgia toscana" или „gorgia fiorentina". Исследование сорока трудов итальянских филологов, появившихся в период 1490—1620 гг., приводит к выводу, что в XVI-ом веке ещё не существовало спирантизированного произношения *p* и *t* в положении между гласными, так как этот факт либо утверждён непосредственно, либо вопрос обойден молчанием, но не по причинам, на которые ссылаются защитники субстратной теории и которые опровержены на основе изученных текстов, а просто, потому что спирантизация *p* и *t* ещё не произошла, следовательно она не может иметь никакого отношения к этрусскому языку, который был мёртвым более тысячи лет тому назад.

Вопрос о происхождении спирантизации *c* в положении между гласными, проявлявшейся уже в XVI-ом веке не обсуждается, однако, имеются многочисленные косвенные свидетельства, которые могут привести к убеждению, что и эта спирантизация не являлась результатом этрусского влияния, будучи, вероятно, последующим явлением по отношению к редукции [-č-] на [-š-], происшедшей в XIV-ом веке.

---

[24] Bartoli, *op. cit.*, p. 11—12.

IOSIF PAŞCA, *MEŞTEŞUGUL LUNGIMII DE VIAŢĂ*[1], Contribuţii la istoria iluminismului românesc din Transilvania

de

OCTAVIAN ŞCHIAU şi DOINA CURTICĂPEANU

Aportul principal la românilor transilvăneni la istoria medicinei noastre trebuie căutat în literatura de popularizare pe care aceştia au pus-o în circulaţie. Tendinţa de a răspîndi cunoştinţe medicale şi mai ales de igienă este specifică epocii luminilor. Primii exponenţi ai curentului de difuzare a cunoştinţelor medicale în popor au fost Simon André Tissot (1728—1797), în Elveţia, şi Bernhard Christoph Faust (1755—1842), în Germania. Cel mai important popularizator al medicinei a fost însă Christof Wilhelm Hufeland (1762—1836), a cărui lucrare intitulată *Makrobiotik*, apărută în primă ediţie la 1796, a cunoscut o binemeritată faimă în întreaga lume.

În faza de asimilare a medicinei ştiinţifice româneşti[2] (1760—1853), primii medici nu erau, datorită unor condiţii social-economice şi culturale speciale, în situaţia de a da literaturii noastre medicale opere de creaţie, ci se menţineau pe linia popularizării unor lucrări cunoscute. Scopul urmărit de autori era răspîndirea în sînul intelectualităţii româneşti şi a populaţiei rurale din Transilvania şi Principate a noutăţilor medicale şi a unor elemente de igienă şi dietetică necesare oricărui individ. Pavel Vasici dă scrisului medical între 1844—1845 o operă fundamentală, prin traducerea, în două volume, a *Macrobioticii* lui Hufeland. Înaintea lui Vasici alcătuiseră lucrări care expun concepţia învăţatului german doctorii Ştefan Vasile Episcopescu (1837) şi Albineţ (1838), socotiţi ca precursori ai gerontologiei şi geriatriei româneşti.

Dar cea dintîi macrobiotică din literatura românească de specia-

---

[1] În manuscris, titlul complet: *Meşteşugul lungimei de viaţă, prin doftoreasca grijă a trupului şi a sufletului.*

[2] Vezi *Contribuţii la istoria medicinei în R.P.R. Sub redacţia prof. dr. V. Bologa*, Buc., 1955.

litate este *Meşteşugul lungimei de viață, prin doftoreasca grijă a trupului și a sufletului,* traducere din limba latină, făcută în 1815 de preotul transilvănean Iosif Paşca. Originalul latinesc după care s-a făcut traducerea este *Ars longaevae vitae,* tipărit în 1804, din porunca și cheltuiala episcopului Fr. X. Fuchs. De vreme ce toate celelalte macrobiotici româneşti îl traduc pe Hufeland, n-ar fi exclus ca și manuscrisul lui Paşca să fie traducerea, prin intermediar latin, a textului german.

Se impune din capul locului o precizare. În vreme ce Vasici adaptează traducerea cerințelor de la noi, adăugîndu-i numeroase informații și explicații personale, traducerea lui Pașca e mult mai modestă. Formația de specialist a doctorului Vasici explică prezența unei cazuisticí abundente. Iosif Pașca e străin de domeniul din care traduce, de aceea manuscrisul său rămîne o transpunere fidelă a originalului latin. La Vasici problemele sînt analizate prin prisma cunoștințelor medicale și a concepțiilor progresiste. Pașca traduce „cuminte", *„în puțintelele ceasuri celea ce de la plinirea datoriilor mele celor preoțești îmi întrecea",* și va face acest lucru *„nu ca să plac, ci ca să folosesc",* cum mărturisește în prefață. Traducerea s-a făcut la îndemnul episcopului Samuil Vulcan, cunoscut și pentru alte inițiative de popularizare a medicinei.

Manuscrisul semnat de Iosif Pașca provine din fondul Oradea și este înregistrat în Biblioteca Filialei Cluj a Academiei R. S. România sub cota 449. E un manuscris autograf, cuprinzînd 557 pagini in 4°, scrise îngrijit, cu cerneală neagră. În *„Cuvîntul înainte"* al autorului sînt amintite preocupările de dată foarte veche ale oamenilor pentru prelungirea vieții, precum și faptul că, în mai toate limbile, există asemenea *„povățuitoare cărți",* datorate *„osîrduitorilor bărbați".* Nu numai de folos, ci și de lipsă era, subliniază în continuare autorul, ca aceeași dragoste și spre neamul românesc cineva să o arate. Mențiuni similare întîlnim în toate manuscrisele preotului și protopopului Periceiului.

Trebuie să amintim că Iosif Pașca a desfășurat o laborioasă activitate de traducător. În 1813 tălmăcește din limba latină *Istoria Bibliei,* în prefața căreia mărturisește: „... *Eu neavînd aur și argint, cu această cărticică (ce se numește Istoria Bibliei, adecă a Sfintei dumnezeiești Scripturi) pe neamul nostru cel românesc a-l îmbucura și a-l folosi am voit ... Și pentru al tău mai mare folos la fieștecare parte am adaos niscai luări aminte, prin care să dă înainte ce trăbuiaște din cele întru acea parte pomenite a culege și a învăța".* În cuprinsul aceleiași prefețe, Pașca subliniază dificultățile muncii de transpunere într-o altă limbă: *„Iară, o iubite cetitoriule, am voit a-ți aduce aminte ca de cumva întru unele locuri ți să va părea întunecat graiul, să nu te pripești a ne vinovăți și a ne defăima lucrul, căci aceasta mai cu samă din izvoditori lătinești o am scos. Iară de pre o limbă pre alta chiar [clar] și luminat a tălmăci și celor mai învățați anevoie iaste".*

Tot din limba latină traduce *A lui Marco Antonin, filozofului, comentarii (sau cărți de însemnare) care șie însuși le-au scris, depre limba lătinească pre limba românească întorși.* Din dorința de a se face înțeles,

Paşca alcătuieşte un glosar al „*numelor lătineşti care nu s-au putut întocmit zice româneşte şi întru această carte în multe locuri să află*“, pe care-l aşază în fruntea traducerii sale. Spicuim din cuprins cîteva exemple interesant soluţionate:

comentarii	însămnează	*scrisori de însemnare*
fatum	„	*hotărîre, orînduire dumnezeiască*
simplia	„	*prostia, neviclenia inimii*
atomuş	„	*părticica mică de praf care nu să poate împărţi în două*
indiferent	„	*lucru de obşte, nici bun, nici rău*
subiectum	„	*aceea despre care să zice ceva*
silogismus	„	*vorbă întăritoare din care ceva apriat urmează*
teorema	„	*gîndire, iscodire ascuţită*
dialogus	„	*vorbire între doi*
sofista	„	*filozof viclenitoriu, mincinos*
dialectica	„	*învaţă a arăta lin şi drept*
teatrum	„	*loc de privelişte*
substanţia	„	*făptură, fiinţă, fire.*

Se pare că Samuil Vulcan a urmărit îndeaproape şi a stimulat activitatea de traducător a lui Iosif Paşca. Aşa cum o mărturiseşte în prefaţa *Vrednicelor de pomenire şi prea aleselor zise a unora dintre filozofi, împăraţi şi alţi fel de bărbaţi iscusiţi, greci, romani şi altor neamuri de demult, întru acest chip pre limba românească alcătuite*, din 1820, Samuil Vulcan, „*pre mine, fiind sărac şi lipsit de cărţi, cu cărţi sprè acest lucru folositoare a mă ajutora s-au milostivit*“. Din cărţile primite din partea episcopului Vulcan, Iosif Paşca selectează anumite pasaje, alcătuind un fel de culegere de maxime.

Amintind acestea, subliniem că *Meşteşugul lungimii de viaţă*... nu este un simplu accident. El se înscrie pe linia unor statornice preocupări ale lui Iosif Paşca, dar şi ale altor cărturari, de a traduce cărţi socotite folositoare pentru neamul românesc.

În ceea ce priveşte prima macrobiotică românească datorată lui Paşca, ea traduce *integral* originalul latin, apărut la Bratislava în 1804. Fără să se poată vorbi de acribie ştiinţifică sau de tentaţia unor satisfacţii literare, traducerea poate fi socotită corectă. Ea se adresează cercurilor mai largi ale ştiutorilor de carte şi are în vedere folosul pe care sfaturile practice conţinute le-ar putea aduce.

Intelectual familiarizat cu limbile germană şi maghiară, Paşca se resimte de influenţa acestora în terminologia ştiinţifică a manuscrisului[3]. Prezenţa unor germanisme în textul lui Iosif Paşca ar putea fi socotită drept argument în sprijinul afirmaţiei că traducerea se face după o adaptare a *Macrobioticii* lui Hufeland.

---

[3] Vezi N. A. Ursu, *Formarea terminologiei ştiinţifice româneşti*, Buc., 1962.

Destinația cărții explică prezența numeroaselor paranteze explicative, note de subsol și asteriscuri. Deși handicapat de formația de nespecialist, autorul face meritorii eforturi de găsire a echivalentului românesc. Ideea de a traduce termenii tehnici i-a putut veni din lectura originalului însuși, care conține, pe alocuri, asemenea glose: *„... In statu Asteniae facultatis genetricis usum semper esse nocivum: scilicet, dum quispiam turbatum habet statum sanitatio ex decremento virium, orto morbo, aut recentiore notabili vulnere"*[4].

Traducînd termenii tehnici, Iosif Pașca apelează la cuvinte dialectale: *„Scocurile care lătinește să cheamă canales, pe aici să zice cetărni"*; *fibrele* sînt *„firuțele cele mai de pre urmă. Să înțelegi părticelele acele în forma firului de tort..."*; *vegetabilia* — *crescătoarele*; *ftizie* — *oftică plecată*; *vitale principium* — *duhul cel de viață*; *myriades* — *nenumărată mulțime*; *plantae* — *sadurile*; *metamorphosis* — *schimbare*; *caloris* — *zăduhul*; *elementa* — *stihiile*; *irritationes* — *întărîtări*; *calamitate* — *mișelătate*; *vehemens* — *silnic*; *sine qua non* — *condiție fără care nu să poate* etc. Uneori Pașca păstrează neologismul, dar indică traducerea în paranteză: *microcosmos* — *lume mică*; *podagrici* — *cei ce au podagră la picioare*; *scorbut* — *stricăciunea gurii*. Sînt cazuri cînd neologismul se păstrează împreună cu regionalismul: *poruși* — *găorice; stomah* — *rînza; canale* — *scocuri* — *cetărni*. Strădaniile de a se face înțeles merg pînă acolo încît pirații sînt numiți *„tîlharii cei de mare"*, iar broasca țestoasă *„broasca cea cu covată"*. Am văzut că Pașca traduce, fie păstrînd neologismul și indicînd în paranteză echivalentul românesc, fie apelînd la regionalisme. Cea mai mare parte a termenilor tehnici însă păstrează forme din original: *substanția, proporția, absolut, relativ, astenia, hirurg, melancolia, flegmaticuș, paragrafuri, atmoșfera, materia, stoicește, cauză, cobalt, antimoniu, porfir* etc.

Fără să putem vorbi de ambiții literare din partea autorului, sînt unele pasaje nu lipsite de oarecare suflu poetic: *„Cu nimica nu iaste mai mic răul care vieții îl aduce turburarea inimii, căci unde această furie s-au sălășuit, acolo și viața cea prea înflorită preste scurtă vreme să vestezește și să uscă, cînd toată calea veseliei închizîndu-să, toate îndemnurile spre aceia pricini de cîrtire, de gîlceavă, de mîhnire și de pricire le face, și neodihna minții, și îngreoiarea în multe zile păzindu-o, puterile inimii și spre lucrare și spre desfătare netrebnice le face."* Sau, în altă parte: *„Asprimea iernii nu puțintele și dintr-acele lucruri crescătoare și dintr-acele mișcătoare a omorî să vede pre care primăvara la viață le cheamă și le întoarce: ursul, liliacul, rîndunelele și nenumărata mulțime a muștelor în vremea primăverii să deșteaptă din întunerecile și ascunsurile sale la lumină și la aierul cel slobod să ivesc și pentru îndărăpt dobîndita viață și întinerire să bucură. Țarinile, șăsurile, grădinile și desișurile în vremea de iarnă o tristă schimosire și asprime le cuprinde, așișderea arborii, tufele, ierbile stau înaintea ochilor ca niște moarte"*.

---

[4] *Ars longaevae vitae...*, Posoni, 1804, p. 62.

Multe pagini conţin o anume filozofie epicureică (*„darurile ceasului de acum foloseşte“*), dar mai ales divagaţii pe tema labilităţii sorţii. Astfel, în originalul latin: *„Magni semper erroris est, omnia aliena spernere, ut deteriora nostra sequamur: plures enim propria pernacea, quam hostile consilium perdidit. Nemo in sua causa satis videt; ita nobis amor nostri imponit, ut maxime nobis sapere videamur, cum maxime disipimus. Putamus nos stabili adhaerere insulae, et est spuma fluctibus innatans; nec cogitamus naufragii certum periculum“*[5], iar în traducerea lui Paşca: *„Totdeauna mare greşală iaste toate ale altora a nu le băga în samă, ca cele mai rele ale noastre să urmăm: căci pre mulţi îndărăptnicia sa, decît sfatul vrăjmaşului i-au perdut. Nimene în cauza sa destul vede: întru atîta iubirea noastră pre noi ne înşală, cît foarte înţelepţi a fi ne vedem, cînd foarte neînţelepţi sîntem. Socotim cum că ne lipim de ostrov statornic şi iaste spumă pre valuri înnotătoare, nici socotim neîndoita primejdie a spargerii de corabie“*[6]. Iosif Paşca recurge în traducere la derivate verbale, creaţii personale adeseori inspirate: *„Întru acest veac ca întru o mare ce neîncetat să înviforează, corăbiem...“*. Fidelitatea faţă de original merge pînă la păstrarea exemplelor, parabolelor, paremiologiei, chiar a exclamaţiilor şi interogaţiilor retorice (*Vrednică de rîs, dară împreună vrednică de milă privelişte pui înainte! Încă nu e destul; Dară, oh! Răul necurăţiei aşa de urît iaste, cît însăşi hîrtia scriitorului de ruşine o umple şi condeiul a slăbi îl face; Desfătarea, au zis oarecine, iaste cuptoriul păcatelor, baia răutăţii, mitropolia pagubelor, albia relelor, gunoiul spurcăciunilor, izvorul a toată fărădelegea, maica periciunii; Hanibal cu sabia au învins, cu desfătările s-au învins* etc.).

*

Traducerea lui Paşca datează dintr-o perioadă în care apar, la Sibiu şi Cluj, şi alte lucrări de popularizare a ştiinţei[7]. Încercînd să-i fixăm locul în acest context, subliniem că meritului întîietăţii cronologice — *Meşteşugul lungimei de viaţă...* precede cu 29 de ani lucrarea lui Vasici — trebuie să-i adăugăm strădaniile, oricît ar fi ele de modeste, de împămîntenire a unei terminologii medicale româneşti, dar şi a unui vocabular neologistic destul de bogat.

---

[5] *Ibidem*, p. 427.
[6] *Meşteşugul lungimei de viaţă...*, p. 424.
[7] Vezi *Contribuţii...*

ИОСИФ ПАШКА, *MEŞTEŞUGUL LUNGIMII DE VIAŢĂ*

Новые данные к истории румынского трансильванского просветительства

(Резюме)

Исследуя переводческую деятельность Иосифа Пашка, авторы пытаются определить его вклад в историю румынского трансильванского просветительства. В статье подчёркивается заслуга хронологического первенства книги *Meşteşugul lungimii de viaţă*, а также значение этого перевода в развитии румынской медицинской терминологии.

IOSIF PAŞCA, *MEŞTEŞUGUL LUNGIMII DE VIAŢĂ*

Contribution to the History of Romanian Enlightenment in Transylvania

(Summary)

Studying Iosif Paşca's activity as a translator, the authors intend to establish his contribution to the history of Romanian Enlifhtenment in Transylvania. The paper points out the chronological priority of *Meşteşugul lungimii de viaţă* as well as the importance of this translation in the development of Romanian medical terminology.

ACCEPȚIA NOȚIUNILOR DE CULTURĂ ȘI ERUDIȚIE LA CICERO

de

TIBERIU WEISS

Noțiunea de *„cultură“* este legată, în primul rînd, de sensurile sub care apare verbul *„colere“*, respectiv substantivul *„cultura“* în latina clasică.

Colere și *cultura*, din punctul de vedere al sensului cuvintelor, își trag originea din ideea de îngrijire a livezilor, a vitelor, deci, din terminologia rustică: *agrum colere*[1], *agros colere*[2], *vitem colere*[3]. Tot așa și *cultura* apare în accepțiunea de *cultura vitium*[4] la Cicero, de *agricultura* la Lucretius[5] etc.

Cultura apare mai rar în accepția îngrijirii unor monumente[6].

De la ideea de îngrijire a livezilor, a arborilor și pămîntului, noțiunea de *„cultură“*, prin metaforă, se extinde și la cultura spiritului, ceea ce rezultă foarte pregnant din *Tusculanele* lui Cicero[7], în care se face o analogie între cultura pămîntului și a spiritului, arătîndu-se că, după cum pămîntul nu poate fi productiv fără îngrijire (cultură), așa nici sufletul.

O similară extindere de la *cultura pămîntului* la *cultura spirituală* se observă și la adjectivul *cultus*, de la *ager cultior*[8], de la *ager cultissimus*[9], în sensul de cîmp foarte bine îngrijit, de la *culta* (adjectiv, substantivizat în sensul de locuri cultivate[10] (culturi), la *animi culti*[11]. Sub-

---

1 Cato, *Agr.*, 61.
2 Cic., *Tusc.*, *2, 13; Thesaurus Linguae Lat;* vol. III, p. 1669.
3 Cic., *Fin.*, 4, 38.
4 *Ibid.*
5 5,1447: agri culturas docuit usus.
6 C.I.L., 6, 9625: huic monimento ex testamento in culturam legata.
7 Cic., *Tusc.*, *2,5 (13).* Ut ager, quam vis fertilis, sine cultura fructuosus esse non potest, sic sine doctrina animus. *Ibid,* 2,13: cultura animi philosophia est.
8 Varr., *R.*, 1,2,20.
9 Cic., *Com.*, 33.
10 Lucr., 1, 165; Verg., G, 1,153.
11 Cic., *Tusc.*, 2,3. Animi non omnes culti fructum ferunt. Marțial, 10,98: Minister, Quo nec filia cultior, nec uxor.

stantivul *cultus*, din aceeași familie de cuvinte, de la *cultus agricolarum*[12], de la *regiones omni cultu vacantes*[13] (regiuni fără nici o cultură), de la *cultus et curatio corporis*[14], trece la sensul de *cultus animi*[15], de *educație*[16].

Verbul *colere* își extinde sensul la cultivarea virtuților[17], a literaturii[18], a prieteniei (*colere amicitiam*), a elocinței (*colere dicendi artem*).

Ideea de *cultură* îmbracă și forma compuselor verbului *colere* și îndeosebi *excolere*. Astfel, Cicero în *Pro Archia*[19] arată că nu ar putea vorbi zilnic despre subiecte atît de variate, dacă nu și-ar cultiva mereu spiritul prin disciplina literelor.

Dacă prin metaforă s-a ajuns de la sensul de cultură a pămîntului, a viței de vie etc. la sensul de cultură a spiritului, în limba greacă acest proces, după cum remarcă foarte just I. Marrou[20], s-a petrecut invers, realizîndu-se o metaforă inversă, adică, se compară îngrijirea pe care o necesită plantele cultivate cu îngrijirea ce o comportă ființa omenească. Așa, de pildă, Theophrast raportează *παιδεία*, în accepția de *cultură spirituală*, la arborii fructiferi. *παιδεία* era ansamblul lucrurilor care-l deosebeau pe un grec de bună familie, εὐγενής, bine crescut καλοκἀγαθός, de un barbar, de un ignorant, presupunînd o cunoaștere a *artelor liberale*[21], cunoștințe particulare în domeniul unei științe sau arte[22] etc. Dar *cultura* în accepția greacă nu se limita numai la factori intelectuali (cultura fizică era o parte constitutivă a culturii).

În literatura latină din epoca ciceroniană noțiunea de *cultură*, de *om cult*, de *erudit*, îmbracă cele mai deosebite forme: *doctrina, humanitas, eruditio, disciplina*, respectiv *doctus, eruditus, exquisitus, litteratus, reconditus, politus, interior, intellegens* etc., în opoziție cu *stultus, mediocris, indoctus, illiteratus, imperitus, inscitus, ineruditus, rudis, ignarus, impolitus, inornatus, imperfectus* etc., mai mult sau mai puțin apropiate ca sens, sinonime, corelate sau opuse. Uneori îmbracă și forma unor adverbe ca *erudite, docte, scite* etc.

Fiecare din acești termeni cuprinde o anumită accepție a ideii de *cultură* și de *erudiție*, fie de *cultură generală*, fie de cultură care presupune cunoștințe savante.

Noțiunile de *doctrina, doctus, doctor, disciplina* sînt adeseori atît de

---

12 Cic., *Agr.*, 2, 26.

13 Cic., *Tusc.*, 1,45.

14 Cic., *Nat.*, 1,94; *De off.*, 1,106.

15 Cic., *Fin.* 5,19. Animi cultus ille erat ei quasi quidam... cibus.

16 Cic., *Part. orat.*, 91. („*genus hominum malo cultu corruptum*" se opune lui „*homines bene institutos*").

17 Cic., *Pro Archia*, 7, qui profecto, si nihil ad percipiendam colendamque virtutem...

18 Nep. Attic., 20, colere aliquem litteris.

19 ...nisi animos nostros doctrina excolamus.

20 Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1937, p. 552.

21 Plat., *Gorg.* 470.

22 *Eur.*, I, 205.

apropiate în sens, încît devin sinonime, avînd desigur sensul de *cultură*, fără însă a fi parcurs întotdeauna același drum.

Iată, de pildă, afinitatea de sensuri între *doctrina* (de la verbul *docere*) și *disciplina* (de la *discere*). Fiind derivate din *docere* și *discere*[23], ele se referă, în primul rînd, la probleme de învățămînt: astfel, *doctrina* și *disciplina*, ca și verbele din care au derivat, au sensul de *învățămînt, învățătură, instruire, educație, obiect de studiu, școală filozofică*[24].

Mai tîrziu, atît *disciplina*, cît și *doctrina*, au ajuns să aibă semnificația de *cultură*, *disciplina* avînd însă o sferă mai largă decît *doctrina*, acoperind oarecum noțiunea de παιδεια de la greci, implicînd nu numai conceptul intelectual, ci și cel educativ, moral etc.

Disciplina apare în accepția de totalitate a lucrurilor care contribuie la îmbogățirea spiritului omului, pe cînd *doctrina* a primit un sens mai special, mai strict intelectual, referindu-se la un studiu savant, metodic. *Doctrina* este ceea ce efortul, *studium* adaugă calităților naturale ale spiritului (*natura, ingenium*). *Doctrina* poate semnifica o anumită formă de activitate intelectuală, raportată la un anumit domeniu (de pildă al elocinței), fiind vorba despre o cunoaștere savantă și nu empirică.

Atît *disciplina* cît și *doctrina*, printr-o trecere de la cauză la efect, au ajuns să aibă semnificația de *cultură*, adică, *rezultatul acumulărilor de cunoștințe* în cazul lui „*doctrina*" și *consecința procesului educativ* în cazul lui „*disciplina*"; este tocmai ceea ce înțelegeau anticii prin cultură. Uneori, însă, noțiunea de *cultură* putea să aibă nu numai accepția de *cunoștințe dobîndite prin studiu*, ci și *activitatea prin care se dezvoltă cunoștințele omului*[25].

Dacă *doctrina* înseamnă *cultură*, în sensul de *cunoștințe dobîndite prin știință*, nu arareori se poate observa o interferență între noțiunile de știință și cultură. Iată, Cicero[26] vorbește despre un „*homo . . . omni abundans doctrina*", în sensul de „*plin de cunoștințe de tot felul*, deci, un om de o *vastă cultură*". Alteori, „*doctrina*" este corelată cu „*eruditio*"[27].

În accepția ciceroniană *doctrina*, în sensul de *cultură*, într-o formulă aritmetică, ar însemna *natura* sau *ingenium* + *studium*. *Studium* în acest caz apare în sensul de „*aplicație*" sau „*zel*", firește, în primul rînd, aplicație la munca intelectuală, sau cuantumul de cunoștințe necesare pentru dobîndirea unei culturi. *Doctrina* poate rezulta însă și din *natura* sau *ingenium* + *litterae*, în sensul de *cunoștințe în domeniul literaturii*.

Ideea de cultură este desenată și de *eruditio (erudiție)*, semnificînd,

---

[23] Varro, *De lingua lat.*, 6,62: ab docendo docere, disciplina, discere, litteris commutatis.

[24] Cic., *Orat.*, 1,39. Jus civile summatim percipi sine doctrina potest; *Divin.*, 1,42. Tradere filium alicui in disciplinam; *Manil.*, 18, disciplina navalis; *Brut.*, 4 (disciplina) dicendi.

[25] Cic., *De orat.*, 3,85: me autem Catulle fateor . . . tantum tribuisse doctrinae temporis quantum mihi puerilis aetas . . . concesserant.

[26] *De oratore*, 1, 85; *Thesaurus Linguae Lat;* vol. V, pp. 1784.

[27] Cic., *Tusc.*, 3,69; cf. Marrou, *op. cit.*, p. 556.

ca și *doctrina,* rezultatul procesului de învățămînt, cunoștințele dobîndite prin studiu, pentru ca apoi, de la acest sens să se ajungă la cel de cultură.

Erudire, verbul din care se trage *eruditio* și *eruditus,* înseamnă *a instrui, a șlefui, a ciopli, a forma, a fasona, a instrui* și, numai în mod excepțional, *a educa.* Semnificînd rezultatul procesului de învățămînt, *eruditio* sau *eruditus,* în sens de *cultură,* se apropie de *doctrina,* concurînd-o uneori, după cum și verbele din care derivă, *erudire* și *docere,* apar în același context, cu același sens[28].

Erudiția, în accepția ciceroniană, se obține, în unele împrejurări prin „*doctrina*", înțelegîndu-se în acest caz prin aceasta *poezia, elocința* și *filozofia*[29].

Deci, *eruditio = natura sau ingenium + doctrina.*

Alteori, *doctrina* și *eruditio* apar cu același sens: „*praeclara eruditione atque doctrina ornatus*"[30].

Erudiția poate însemna o cunoaștere profundă a științelor, dar și o șlefuială în același timp[31] *(politus).*

Eruditus apare și în sensul *omului cultivat,* corespunzînd grecescului πεπαιδευμένος, avînd aceeași semnificație ca și *doctus, litteratus, studiosus, politus.*

Eruditus poate avea accepția *omului cu o înaltă cultură,* a *savantului, homo doctissimus.* August face o paralelă între Cicero și Varro: Dacă pe Cicero îl consideră modelul *literatului, omului instruit,* Varro înseamnă întruchiparea idealului roman al *savantului* pe care-l caracterizează *doctrina* și *eruditio,* el fiind un *doctissimus,* un *studiosus rerum* (Cicero fiind un *studiosus verborum*)[32].

Eruditia putea însemna și o specializare într-un anumit domeniu „Scaevola *eruditissimus disciplina iuris civilis*" fără a se confunda cu un *artifex,* adică cu un specialist oarecare. *Artifex* este un cunoscător al unui domeniu de activitate, în timp ce un om erudit este un profund cunoscător.

Dar ideea de cultură poate îmbrăca și forma de *doctus.* Însă cine poate fi considerat un *doctus?*

Doctus, fără îndoială, este sinonim cu *eruditus, litteratus, intelligens, sapiens, prudens, callidus, peritus.*

În dicționarul lui Forcellini[33], urmărindu-se accepțiile adjectivului *doctus,* se face o distincție între *doctus* și *eruditus,* „Praeterea *doctus* intelligi potest in *gravioribus disciplinis, eruditus in litteratura*".

---

[28] Cic., *Div.*, 2,2 docere atque erudire inventutem.

[29] Cic., *Pro Archia,* 7... quid? illi ipsi summi viri, quorum virtutes litteris proditae sunt, istane doctrina, quam tu effers laudibas, eruditi fuerunt?; *Thesaurus Linguae Lat.*, vol. V D, p. 833.

[30] Cic., *De off.*, 1,33.

[31] Cic., *De fin.*, 1,8... est enim... non satis politus iis artibus, quas qui tenent, eruditi appelantur; Aug., *Cic. D.*, 22,61.

[32] Cic., *Orat.*, 1,39.

[33] VI, 16907.

Așadar, un *doctus* este chipurile competent în *științele serioase* (filozofia, drept), iar un cultivat în domeniul literaturii, ar fi un *eruditus*.

Formularea este în întregimea ei greșită. *Erudiția* nu se raportează numai la domenii mai „ușoare", ca, de pildă, „literatura". Cicero vorbește despre „oratorem *erudire in iure civili*"[34], despre „homines *socraticis disputationibus eruditi*"[35] etc.

Fără îndoială că „doctus" avea diferite accepții[36]. Apare cu suficientă frecvență la poeți.

Propertius își dorește o iubită *doctă*, adică cu *destulă cultură literară* și *destul gust pentru poezie*, ca să-i poată înțelege și aprecia versurile. „Ceea ce cer eu unei femei, ne spune poetul, nu e nici să fie frumoasă din cale afară, nici să fie de neam mare —, plăcerea mea este să-i citesc, cu capul răzimat pe sînu-i, din versurile mele"[37].

În al XXXV-lea cîntec al lui Catul, o tînără se îndrăgostește de poetul Cecilius, în timp ce-l ascultă citind versuri; ea era, așadar, o intelectuală, o femeie *doctă*, adică cu puternice emoții artistice, care s-au transformat într-o iubire pasionantă față de poet.

În unul din versurile lui Horatiu[38] apare o constatare jalnică: „De nu te pricepi la corăbii, nu te faci cîrmaci; de n-ai învățat medicina, nu îndrăznești să dai doctorii bolnavului; doctorii nu fac decît medicină; meșteșugarii nu fac decît ceea ce intră în breasla lor; numai noi, *neînvățați* sau *învățați*, facem cu toții versuri" (scribimus *indocti doctique* poemata passim).

Aci nu este vorba de savanți și ignoranți, nici de poeți sau nepoeți, adică de talentați sau lipsiți de talent, ci de oameni care sînt de meserie sau nu, care posedă sau nu meșteșugul literar, așadar *doctus* apare în accepția de *instruit, cultivat, priceput, „doctus et Graecis litteris et Latinis"*[39], *„doctus ex disciplina Stoicorum"*[40], *„doctus in carmine"*[41], și, în concurență, uneori, cu *eruditus, „doctus vir, et Graecis litteris eruditus"*[42] etc.

*

Latinul a avut multe dificultăți pentru a exprima ideea de cultură. Noțiunea de cultură nu s-a putut dezvolta decît într-un mediu bogat în elemente intelectuale și evoluat, pentru ca personalitatea individului să se poată afirma și exprima prin munca spirituală[43].

---

34 Cic., *Orat.*, 1,59.
35 *Ibid.*, 3,34.
36 *Thesarus Linguae Lat.* vol. V, p. 1710.
37 Cf. Propertius, 1,7,1; 2,11,6; cf. Tibull., 4,6,1—2.
38 Horatius, Epist. 2,1,17.
39 Cic., *Brut.*, 46., *Thesaurus Linguae Lat.*, vol. V, 1711.
40 Cic., *ibid.*, 25.
41 Ovid., *Heroid.*, 21,182.
42 Cic., *Brut.*, 30.
43 D. M. Slușanschi, *Considerații asupra urbanității în epoca lui Cicero*, în „Studii clasice", 7,287—296.

Pentru a defini ideea de cultură, Cicero utilizează și neologismul *humanitas*, prin care omul devine mai profund, „mai om". Înnobilarea omului se poate face prin cultură, dar prin ce fel de cultură?

Este recunoscut că Cicero îi pretinde unui orator *doctus* sau *perfectus* o vastă și complexă *cultură generală*[44].

O cultură elementară se dobîndea prin *puerilis institutio*[45], dar, altele erau exigențele față de o *înaltă cultură, politior humanitas*[46]. Educația propriu-zisă fiind terminată, Cicero îi cerea unui orator să-și desăvîrșească cultura, impunîndu-i trei categorii de studii superioare: istoria[47], dreptul[48], filozofia[49].

Idealul cultural al lui Cicero era greu de realizat, așa că exigențele încep să scadă treptat și teoreticienii latini încep să-și facă o idee utilitaristă despre cultura generală. Însuși Cicero subordonează cultura generală profitului pe care-l va avea oratorul. Cicero cere să se afecteze un minim de timp pentru studierea istoriei[50], recomandînd manualul lui Atticus. În ce privește filozofia recomandă să se concentreze atenția asupra eticii, pentru că ea furnizează un material bogat pentru a face reflecții asupra religiei, morții, binelui, răului, virtuților, viciilor etc.[51].

Dar care era profilul cultural al societății din epoca ciceroniană?

Deja la greci exista o opoziție flagrantă între πεπαιδευμένος, *omul cultivat* și Φορτικός, *omul grosolan*, între ἔμφρων. *om cu gust* și ἄφρων, *cel care n-are*, iar la romani, în opoziție cu *doctus* sau *eruditus*, apar opusele acestora, *indoctus, ineruditus, rudis, ignarus, inscitus, illiteratus* etc. Poporul, în marea sa majoritate, avea un nivel intelectual sau artistic scăzut sau inexistent, nefiindu-i accesibile creațiile literare sau științifice. Poporul nu avea legătură cu prozatorii și poeții decît la teatru.

Lucrările gramaticienilor, ca, de pildă, ale lui Aulus Gellius, ne atestă o serie de carențe în domeniul limbii, chiar și la cei ce se pretindeau cultivați, în ce privește concordanța timpurilor, întrebuințarea modurilor, folosirea greșită a cazurilor după prepoziții etc. August, mai tîrziu, va destitui pe un legat consular, întrucît nu avea o cultură corespunzătoare rangului său *„ut rudi et indocto"*[52].

În general, criticile caută să blameze grosolănia și lipsa de cultură

---

[44] Cf. Cic., *De oratore*, 1,5—20, 48, 59—60, 71—73, 75, 158—159, 165; 2,5; 3,57—90 (76—80), 120—143; *Orator*, 113—120; *Brutus*, 151—154. Cf. F. Edelstein, *Cicero despre genul oratoric în „Brutus"*, 161—183.

[45] Cic., *De orat.*, 2,1.

[46] *Ibid.*, 3,12.

[47] Cic., *De orat.*, 1,18; 158—159, 201; *Orat.*, 120; *Brutus*, 322.

[48] Cic., *De orat.*, 1,18,48,58, 159, 166—172, 193, 201; 3,76—80; *Orator.*, 120.

[49] Cic., *De orat.*, 1,1,9,17; 53—57, 68—69; *Orat.*, 118—119.

[50] Cic., *Orat.*, 120.

[51] Cic., 1,68—69.

[52] Suet., *Aug.*, 88.

a publicului roman. Iată, de pildă, O. Ribbeck[53], referindu-se la publicul roman, susține că acesta era incapabil să savureze o comedie, pentru că n-avea un gust format, rafinat. În prologul din Poenulus (aprecierea făcută se potrivește și pentru epoca lui Cicero, într-o oarecare măsură), „spectatorii dormeau, matroanele flecăreau zgomotos, prostituatele căutau să atragă privirile, sclavii ocupau spațiile goale și împiedicau circulația, doicile aduceau bebelușii care țipau, iar plasatorul (dissignator) circula zgomotos, căutînd locuri pentru spectatorii întîrziați“[54].

Cicero arată că mulțimea, deși era ignorantă și lipsită de cultură, reușea să facă aprecieri spontane, pe baza unei judecăți naturale, intuind defecțiunea unui vers care avea o silabă în plus sau în minus[55].

Cicero în *„De oratore“*[56] comentează un pasaj din Lucilius în care se vorbește despre *doctrissimi, homo doctus* și *perurbanus,* și despre *indoctissimi,* oameni lipsiți de orice cultură, iar în *„Brutus“* face referiri la oameni pe jumătate cultivați, dintre care unii erau mai aproape de știință, iar alții mai aproape de ignoranță[57]. Cicero îl citează pe Curio[58], care-și cîștigase faimă prin ignoranța sa. El se erijase în postura de orator al timpului și, cu o ocazie, se opri brusc în mijlocul pledoariei sale, spunînd că o băutură vrăjită făcu să-și piardă memoria; Cicero îl considera pe acesta lipsit de cultură, fără cunoștințe, fără instrucție, ca unul care nu cunoscuse nici poezia, nici elocința, nici istoria, un *indoctus* și *rudis.*

În pofida acestor deficiențe, el a fost considerat un „maestru al barei“ pe vremea aceea. E adevărat, remarcă cu ironie Cicero, că discursurile sale o dată scrise, nu suportau lectura.

Cu alte cuvinte, Cicero face aluzie la o categorie de inculți, de semidocți, de oameni care, în cel mai bun caz, aveau o spoială de cultură *„tinctus litteris“*. În *„De oratore“* unul dintre interlocutori, Antonius, declară că preferă scriitori de talia lui, lipsiți de orice erudiție[59]. Antonius devine teoreticianul unei culturi superficiale, prin eliminarea dreptului, istoriei etc., cunoștințe care urmau să fie încredințate unor *„artifices cuiusdam generis et artis“*.

Cicero arată cum și nivelul de cultură al judecătorilor era cu totul

---

[53] *Histoire de la poésie latine jusqu'à la fin de la république.* Paris, 1891, p. 130.

[54] Pl. Poen., 14 et sq.

[55] Cic., *Orat.*, 168, ...nec vero multitudo pedes novit, nec ullos numeros tenet, ...omnium longitudine et brevitatem in sonis... iudicium ipsa natura in auribus collocavit.

[56] Cic., *De orat.*, 3,150.

[57] Cic., *Orat.*, 129. Cf. A. Guillemin, *Le public et la vie littéraire à Rome au temps de la république*, în „Revue des Et. Lat.“, fasc. I, Paris, 1934, pp. 66.

[58] Cic., *Brut.*, 214 et eo magis hoc iudico, quod neminem ex his quidem, qui aliquo in numero fuerunt, cognovi in omni genere honestarum artium tam indoctum, tam rudem. Nullum ille poetam noverat, nullum legerat oratorem, nullam memoriam antiquitatis collegerat, non publicum ius, non privatum et civile cognoverat.

[59] Cic., *De orat.*, 2,60.

inegal și lăsa de dorit. Astfel, Laelius, deși era cunoscut prin elocința sa calmă și elegantă și documentată, pierde procesele și-și trimite clienții la Galba, a cărui demagogie avea o pondere mai mare decît distincția sufletească a lui Laelius[60].

Cicero face o distincție netă între oamenii *cultivați* și *inculți*: *„hominum duo genera esse: alterum indoctum et agreste, alterum humanum et politum“*[61].

În accepția ciceroniană, un *homo doctus* și *intelligens*, poate fi considerat ca făcînd parte din aristocrația intelectualității, în opoziție cu *marele public, populus,* cu *oamenii mijlocii „unus e togatorum numero homo mediocris“*, cu *indocti,* cu *„imperiti homines“*, cu *„rerum omnium rudes ignarique“* etc.[62].

Erudiția era un apanaj al claselor suspuse, ele își puteau cumpăra, la nevoie, erudiția, și, nu rareori, de la oamenii cei mai obidiți, de la sclavi, de la *pueri litteratissimi,* de la *servi litterati*[63].

Sabinus își cumpăra sclavi specializați în cunoașterea lui Homer, Hesiod, și care, așezați în apropierea stăpînului, îi șopteau versurile potrivite, ca să facă impresie.

Cicero corelează cultura cu virtutea. El socotea că un „indoctus“, oricît de ingenios ar fi, nu poate atinge virtutea[64]. Aceasta intră însă în contradicție cu ceea ce afirmă în „Pro Archia“[65]: „mărturisesc că au existat mulți bărbați cu o inteligență uimitoare, cu însușiri alese, fără să cunoască știința... Adaug chiar și aceea că, fără instrucția științifică... caracterul și calitățile morale valorează mai mult decît știința fără caracter“.

În sfîrșit, Cicero încheie aceste reflecții cu o idee extrem de prețioasă: „Și tot eu mai spun că, atunci cînd la un talent distins se adaugă o judecată și o perfecțiune formată prin studiul disciplinelor literare, atunci, zic, obișnuiește să rezulte o nu știu ce personalitate preastrălucită și unică“[66]. Eu cred, că în această formulare, Cicero, „rem acu tetigit“, arătînd că erudiția, știința, sînt corelate cu probitatea, cu fermitatea de caracter; nu se poate concepe un adevărat savant care să nu dea dovadă de o înaltă etică.

Fără a fi elucidat în întregime noțiunile de cultură și erudiție, Cicero, totuși, prin referirile sale, a adus o contribuție importantă în cunoașterea profilului cultural al societății romane de pe timpul său.

---

60 Cic., *Brutus*, 114. Cf. A. Guillemin, *op. cit.*, p. 58.

61 Cic., *Part.*, 25.

62 *Thesaurus Linguae Lat.*, vol. V, p. 1712.

63 Cic., *Brut.*, 22; cf. H. Vallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité.* Paris, 1879, t. II, pp. 117.

64 Cic., *Auctor ad Heren.*, 4,46. Homo indoctus, quamvis sit ingeniosus, ad virtutem pervenire non potest.

65 Cic., *Pro Archia*, 7.

66 Cic., *op. cit.*, ibid.

ЗНАЧЕНИЕ ПОНЯТИЙ *КУЛЬТУРА И ЭРУДИЦИЯ* У ЦИЦЕРОНА

(Резюме)

Автор делает обзор нескольких терминов, которыми, главным образом в произведениях Цицерона, обозначается идея культуры и эрудиции. Показывается, что в то время как в латинской литературе от культуры огородов, полей доходится посредством метафоры до духовной культуры, у греков произошло обратное явление. Выявляется переплетение смыслов и соперничество между различными понятиями, относящимися к области культуры, что иногда скрывает сущность вопроса. Автор пытается выяснить термин культуры посредством контрастов между doctus, indoctus и mediocris или „tinctus litteris". В заключении он показывает значение вклада Цицерона для познания культурного облика римского общества той эпохи.

MEANING OF THE CONCEPTS OF CULTURE AND ERUDITION WITH CICERO

(Summary)

The author reviews several terms by which the Latin writers and especially Cicero designated the idea of culture and erudition. It is shown that while in Latin the term culture passes, by means of metaphor, from the meaning of cultivation of orchards and fields to that of spiritual culture, for the Greeks the opposite is true. The author emphasizes the interference of meanings and the competition between different concepts referring to culture, sometimes leading to the distortion of the basic problem. An elucidation of the term of culture by means of the contrasts between *doctus*, *indoctus* and *mediocris* or *tinctus litteris* is attempted. The paper stresses the importance of Cicero's contribution to the knowledge of the cultural portrait of Roman society in that epoch.

FORMULA EPOPEII EROICOMICE ÎN *ȚIGANIADA* LUI BUDAI-DELEANU

de

IOANA PETRESCU

Dintre problemele pe care *Țiganiada* lui Budai-Deleanu le ridică, aceea a „modelelor" a furnizat culturii românești una din marile ei teme de literatură comparată. G. Bogdan-Duică[1] încerca o definire a poemei ardelene prin opoziție cu Voltaire și prin apropiere de ideologia iosefinistă, de *Eneida travestită* a lui Blumauer și de anecdotica populară muntenească. C. Radu[2] afirma, teoretic, originalitatea lui Budai-Deleanu și realiza, practic, o raportare de amănunt la epopeile italiene, operație facilă — avînd în vedere trimiterile pe care le face autorul *Țiganiadei* și gratuită atîta timp cît nu trece de la stadiul referințelor la acela al interpretărilor. Ca o operă clasică în intenție și în doctrină e văzută *Țiganiada* de D. Popovici[3], care observă însă că, prin apelul la istoria națională și prin realizarea culorii locale, Budai-Deleanu se definește ca un precursor al romantismului și al programului „Daciei literare".

Două studii apărute recent îndrumează interpretarea *Țiganiadei* într-un sens nou, mai apropiat de spiritul poemei lui Budai-Deleanu. Deși crede că „sub raportul intențiilor estetice ale lui Budai-Deleanu nucleul generator al *Țiganiadei* îl constituie ambiția de a imita modelele clasice ale genului"[4], P. Cornea constată că, în fapt, poema e „o insurecție [...] împotriva clasicismului", un „joc dublu"[5] și conchide: „Nu știm exact

---

[1] G. Bogdan-Duică, *Despre Țiganiada lui Budai-Deleanu. Înrîuririle germane*, în „Convorbiri literare", 1901, fasc. 5, p. 438—461, fasc. 6, p. 483—489.

[2] C. Radu, *Influența italiană în Țiganiada lui Ion Budai-Deleanu*, Focșani, 1925.

[3] D. Popovici, *La Littérature roumaine à l'époque des „Lumières"*, Sibiu, 1945; *Doctrina literară a Țiganiadei lui I. Budai-Deleanu*, în „Studii literare", IV, 1948.

[4] P. Cornea, *I. Budai-Deleanu — un scriitor de renaștere timpurie într-o renaștere întîrziată*, în „Studii de literatură română modernă", Buc., 1962, p. 56.

[5] *Ibid.*, p. 58.

la ce s-a gîndit scriitorul cînd s-a adăpostit în umbra marilor modele, dar procedeul său seamănă cu o stratagemă"[6].

În continuarea observațiilor lui P. Cornea se fixează S. Bratu[7], pentru care subminarea modelului clasic e, în *Țiganiada*, un gest voit și conștient: coborînd „de la țelul genului *epicesc* la posibilitatea genului *comicesc*, care practic e pus să parodieze eposul dar să-i folosească mijloacele", Budai-Deleanu nu face împrumuturi, ci „parodii originale"[8].

Libertatea cu care poetul își tratează modelele îl determină pe P. Cornea să considere că studiile comparative trebuie abandonate deoarece ele nu pot explica mai mult decît detalii izolate ale poemei, nu pot pătrunde opera în articulațiile ei esențiale și în semnificațiile ei particulare[9]. Afirmația nu ni se pare convingătoare. Credem, dimpotrivă, că literatura comparată poate contribui substanțial la definirea poemei lui Budai-Deleanu, cu condiția ca raportările să părăsească sfera epopeii clasice sau creștine. Pentru că „nucleul generator al *Țiganiadei*" nu îl constituie „ambiția de a imita modelele clasice ale genului" (adică ale epopeii eroice) așa cum crede P. Cornea; ea nu este rezultatul abandonării unui „program minimal", (crearea epopeii clasice naționale) în favoarea unui „program minimal", modest și accesibil, așa cum consideră S. Bratu. *Țiganiada* este, în intenție și realizare, o epopee eroicomică — e adevărat, de un tip special — și ea nu trebuie definită prin raportare la Homer, Virgiliu și Tasso, ci la specia din care face parte, adică la sfera epopeii eroicomice. O asemenea raportare poate rezolva mult discutata problemă a „modelelor" și poate contribui, prin stabilirea diferențelor specifice, la definirea calității particulare a poemei ardelene.

Cristalizată în secolul al XVII-lea italian cu Tassoni și Bracciolini, epopeea eroicomică se bazează pe parodierea „formelor mitologice și epice" ale unei literaturi clasice, „sleită în repertoriul și în formele ei, devenită tradițională și mecanică și ajunsă material comic"[10]. Certificatul de naștere al speciei îl dă Boileau cu introducerea la *Le Lutrin*, definind eroicomicul în opoziție cu burlescul. *Strana* este „une bagatelle", care aduce „au moins l'agrément de la nouveauté, puisque je ne pense pas qu'il y ait d'ouvrage de cette nature en notre langue". „C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé en notre langue; car, au lieu que dans l'autre burlesque, Didon et Enée parloient comme des harangères et des crocheteurs, dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Enée"[11]. Principiul epopeii eroicomice este așadar tra-

---

[6] *Ibid.*, p. 75.

[7] S. Bratu, *Locul „Țiganiadei" în istoria ideologiei noastre literare*, în „Limbă și literatură", 13, Buc., 1967.

[8] *Ibid.*, p. 39.

[9] P. Cornea, *Studiul cit.*, p. 76.

[10] Fr. De Sanctis, *Istoria literaturii italiene*, trad., st. introd. și note de Nina Façon, Buc., 1965, p. 664.

[11] Boileau, *Le Lutrin*. Poème heroï-comique. *Au lecteur*, în „Oeuvres", Paris, 1928, p. 190.

tarea unui subiect banal, antieroic, cu mijloacele epopeii eroice. Spre a cînta conflictul instigat de forţe malefice (Discordia, Clevetirea etc.) între doi glorioşi şi, în fond, paşnici călugări, poetul îşi înstrunează lira în tonalitate sublimă:

Je chante les combats et ce prélat terrible,
Qui, par ses longues travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand coeur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le choeur[12].

Ostilităţile culminează într-o încăierare în care sfinţii părinţi, înarmaţi cu cele mai voluminoase tomuri de proză franceză şi italiană, demonstrează inegalabile virtuţi militare. Nu numai bătălia, ce aminteşte, parodic, războiul troian, ci întreaga epopee se desfăşoară sub semnul citatelor din Homer şi Virgiliu şi e însoţită, în note, de trimiteri la *Iliada* şi *Eneida*. În plin clasicism, „modelul" clasic e utilizat în maniera în care îl va folosi şi Budai-Deleanu. Să reamintim, dintre numeroasele exemple care s-ar putea aduce, doar trei: bătrînul Drăghici este un Nestor al ţiganilor. Intenţia parodică, abandonată în versiunea a doua, este evidentă în prima redactare a *Ţiganiadei*, în care primul gînd al Nestorului ţigănesc este să-i ceară lui Vlad o escortă spre paza negrelor armate şi, mai ales, a carelor cu bucate. Hărgău, un Stentor care „dintru toţi pe aceia vreme / Striga, zbiera, chiuia mai tare"[13], anunţă sfîrşitul glorioasei lupte cu boii, de pe urma căreia Tandaler avusese de suferit tot la modul homeric:

Căzu viteazul. Supt el pămîntul
Să cutremură, iară cel tare
Suflet al lui părea că din frîntul
Trupşor acuşi-acuşi îi sare[14].

Motivul crengii vorbitoare e inspirat, notează Budai-Deleanu, de Virgiliu. Acelaşi pasaj virgilian e citat de Boileau în momentul dramatic cînd un călugăr atinge strana, „s'apprête à le rouler / Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable! / Que du pupitre sort une voix effroyable"...[15].

Le Lutrin cristaliza aşadar formula stilistică a epopeii eroicomice: aplicarea procedeelor tipice ale epopeii eroice asupra unor personaje care infirmă, dintru început, ideea de eroic, ceea ce duce la o divergenţă drastică între materie şi formă[16]. E paradoxal faptul că o specie bazată în esenţă pe subminarea marii epopei clasice îşi găseşte teoreticianul în

---

[12] *Ibid.*, p. 193.

[13] Budai-Deleanu, *Ţiganiada*, II, ed. J. Byck, Buc., 1958, vol. II, p. 59.

[14] Id., *ibid.*, p. 58.

[15] Boileau, *Le Lutrin*, p. 205.

[16] O excelentă definiţie a speciei în Karel Krejči, *Le poème héroï-comique dans les littératures des renaissances nationales du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle*, în „Cercetări de lingvistică", 1958, Supliment, p. 283—290.

clasicul cel mai ortodox, în autorul *Artei poetice*. Credem însă că Boileau nu e conștient de pericolul grav cu care „bagatela“ sa amenință specia preferată a doctrinei clasice. Marea extindere a burlescului, a travestiurilor bazate pe degradarea, prin stil, a epopeii eroice îi pare lui Boileau un pericol pentru ideea de literatură, pentru demnitatea literaturii care se traduce, în formula clasică, prin cultivarea stilului elevat. De aceea, *Le Lutrin* se naște din nevoia de a crea un burlesc de un tip acceptabil, conform, cel puțin stilistic, codului bunelor maniere literare. Epopeea eroicomică e o specie care își descoperă mai întîi formula stilistică și, abia mai tîrziu, conținutul. Ea va primi o definiție completă și semnificații adînci în perioada iluministă.

Raționaliști, distrugători de mituri, iluminiștii găseau în epopeea eroicomică, bazată pe principiul contradicției dintre materie și formă, dintre aparență și esență, o formulă literară ideală. *La Pucelle d'Orléans* a lui Voltaire nu e celebrată în calitatea ei oficială de eroină și sfîntă. Ioana e, la începutul carierei sale, o rîndășoaică netulburată de chemările nici unui spațiu transcendent. Ea este însă — merit unic, salvator pentru destinele Franței — fecioară și, ca atare, aleasă de cer pentru îndeplinirea unei misiuni eroice. Demitizată, compromisă pînă la caricatură, legenda Ioanei d'Arc suferă, în interpretarea lui Voltaire, regimul necruțător pe care iluminismul l-a aplicat, în general, legendei și mitului. Deși respectă principiul formulat de Boileau pentru epopeea eroicomică, Voltaire lărgește registrul stilistic al speciei, cochetînd cu unele elemente de burlesc. Ironia iluministă cultivă echivocul — detestat de autorul *Artei poetice* —, nu ocolește trivialul și introduce, între două momente acordate în registrul sublim, limbajul terestru, specific nu numai eroinei-rîndășoaice, ci și trimișilor cerului, care înjură „pe Dumnezeu și pe toți sfinții“.

Poate cea mai desăvîrșită realizare a epopeii eroicomice iluministe o constituie apologul lui Casti, *Gli animali parlanti*, operă interesantă atît prin calitățile ei excepționale, cît și, în cazul nostru, prin sugestiile pe care le poate oferi în studiul *Țiganiadei*. Dincolo de faptul că opera lui Casti i-a sugerat lui Budai-Deleanu introducerea discuțiilor politice în cuprinsul poemei, există între cele două opere asemănări structurale, pe care influențele nu le pot explica — avînd în vedere data apariției poemului lui Casti (1802) și data elaborării variantei prime a *Țiganiadei*, dar există și diferențe simptomatice. Epopeea lui Casti e iluministă în punctul ei de plecare (discutarea formei optime de organizare politică) și în ierarhia valorilor ideale pe care le afirmă: poema se încheie cu invocarea sfintei rațiuni: „Vieni, o santa ragion, risplendi amico / Raggio di verità; risplendi e sgombra / E l'ignoranza, e il pregiudizio antico / Che i cuori umani e l'inteletti ingombra“[17].

---

[17] Casti, *Gli animali parlanti*, Poema epico diviso in ventisei canti, Lipsia, f.a., vol. III, p. 165.

Cu toate acestea, *Gli animali parlanti* marchează momentul de depășire a iluminismului, momentul de criză în care idealurile iluministe se dovedesc imposibil de încorporat în realitatea umană. În ordine politică, poetul italian descopere distanța dintre idealul abstract și realizarea lui practică „... Se de' governi / Qualunque forma esamini in astratto / Vizio e difetto alcun non vi discerni / Ma viziosa poi la scopri in fatto / E tutti i politici sistemi / In se di distruzion racchiudon semi"[18].

Dacă monarhia e, în sine, defectuoasă prin tendința ei spre despotism, „Republica o e teoretica, ovver pratica / Sublime in quella e grande é tutto; e in questa / Massimamente s'ella é democratica / Tutte le passion son in tempesta"[19].

Casti e un scriitor de sfîrșit de veac, un sceptic care constată că monarhia luminată e o nerozie, republica o utopie iar democrația se reduce la nestingherita afirmare a impulsurilor primare, nesupuse nici unui canon filozofic. Cauza nerealizării idealului în umanitate o descopere Casti în natura umană, supusă tiraniei pasiunilor, incapabilă să uzeze de propriile-i calități fără a abuza de ele. În finalul epopeii, animalele pierd cuvîntul și rațiunea de care au abuzat, pierd șansa de a descoperi libertatea socială pe care au căutat-o zadarnic în discuții și în războaie și se întorc la starea de libertate naturală. Rațiunea și cuvîntul sînt dăruite bipedului uman, dar „... siccome anch'ei fanne enorme abuso, / E la loquella e la ragion discredita, / L'uso anch'ei perderan, e se lo merita"[20].

Epopeea e o comedie umană în travesti și autorul e atent la toate trădările, esențiale sau mărunte, comice ca aspect, tragice însă ca semnificații, prin care umanitatea își degradează idealurile. „Dreptul animal" — corespondentul Drepturilor omului și cetățeanului —, reclamat de viețuitoarele mărunte, e definit, rezumativ, de Hidră, ca fiind dreptul celui mai tare „... di darvi / Una zampata, un morso ed ischiacciarvi"[21]. Libertatea cuvîntului e recunoscută de constituție, dar Vulpea ministru atrage atenția că „.. se talun tal libertà gli toglia / Del più bel dritto natural lo spoglia"[22]. Măgarul e favoritul reginei și preceptorul principelui și, cum în acel „secolo brutale" „/non/si credea potesse un animale / Impiego sostener con qualche onore, / Ed essere bestia d'un certo calibro / Se non avesse pria composto un libro", Măgarul trăiește tentația de a deveni autor. Deși drumul e greu („Ma come effettuar si bell'idea / Se ne legger, ne scrivere sapea?"), dificultățile sînt depășite și Măgarul devine autorul unei opere intitulate, modest, *L'Educazion de'Prenci*[23]. Meditație asupra destinelor umanității sociale, *Animalele*

[18] *Ibid.*, vol. I, p. 84.
[19] *Ibid.*, vol. I, p. 96.
[20] *Ibid.*, vol. III, p. 162.
[21] *Ibid.*, vol. III, p. 143.
[22] *Ibid.*, vol. II, p. 25.
[23] *Ibid.*, vol. I, p. 178—179.

vorbitoare e tragi-comedia cuvîntului, devenit, din instrument al rațiunii, unealtă a pasiunilor antiraționale. Pentru Casti, ca pentru literatura filozofică a secolului în general, ironia e o soluție de existență, ceea ce presupune afirmarea rațiunii ca valoare supremă. Constatarea pe care Casti își întemeiază meditația — imposibilitatea rațiunii de a se realiza în umanitatea supusă pasiunilor — ne indică proporțiile scepticismului său și face din *Animalele vorbitoare* o carte a absurdului condiției umane.

De la gluma politicoasă a lui Boileau la ironia demitizantă a lui Voltaire și, de aici, la ironia cu implicații filozofice a lui Casti, aceasta este, în linii generale, cariera europeană a epopeii eroicomice, născută din mimarea eroicului într-un context antieroic. Care e locul *Țiganiadei* în evoluția speciei? Vom schița un răspuns parțial, căci un răspuns definitiv nu se poate da atîta timp cît nu avem posibilitatea studierii epopeilor eroicomice din literaturile esteuropene.

În Prolog, autorul constată că scriitorii antici „au știut într-atîta frumsăța pe eroii săi, cît noi astăzi, necunoscînd pe alții asemene, ne uimim de mare-sufleția, naltă cugetarea, bărbăția ș-alte virtuți a lor; și doară nu luom sama că mai mare parte întru aceasta este a scriptorului"[24]. Autorul *Țiganiadei* vede așadar poetul ca pe un creator de mituri. Dar afirmația conține, pentru Budai-Deleanu, un sens dublu: spiritul filozofic și observatorul realist percep cu scepticism și ironie distanța dintre ideal și realitate și și reacționează prin demitizare, opunînd eroicului livresc, consacrat, umanitatea antieroică simbolizată de țigani; spiritul militant, afirmativ, romantic, parcurge distanța în sens invers și creează mitul pilduitor, național. De aci existența în *Țiganiada* a două planuri, a două tonalități stilistice opuse. Introducînd în cuprinsul epopeii eroicomice tonalitatea eroicului pur, Budai-Deleanu dă o nouă definiție speciei abordate. E o formulă care se cristalizează treptat, și procesul de cristalizare devine evident prin compararea celor două variante ale *Țiganiadei.*

Poema debutează sub semnul nebuniei universale:

Apoi zică cine cîte știe / Eu cu mîndru Solomon oi zice
Toate-s deșerte și nebunie... / Și numai de acela e ferice
Care e mai puțin nebun și-ncepe / Dintru nebunie a se precepe[25].

Cu unele modificări, strofa se păstrează atît în varianta a doua a *Țiganiadei,* cît și în *Trei viteji* și ea ni se pare a fi nucleul generator al epopeii. Sub semnul nebuniei evoluează nu numai Becicherec, care a pierdut, în goana după un ideal iluzoriu, simțul realității, luciditatea și cunoașterea de sine, ci și umanitatea primitivă, prerațională, simboli-

[24] *Țiganiada,* II, vol. I, p. 1.
[25] *Țiganiada,* I, ed. Codrescu, în „Buciumul român", II, 1877, p. 19.

zată de gloata țigănească. Cauza nebuniei o constituie pasiunile, indiferent dacă e vorba de instincte sau de pasiuni livrești:

Vezi com aleargă toți după năluce,
Cum gonesc mai toți umbre fugătoare!
Îndemnul pe toți a poftelor duce
Fieșcare un fel de nebunii are,
Care într-atît capul îi amete
Cît nu vede nici pînă la părete[26].

Nebunia e destinul comun al umanității și „Toată osăbirea — precum mi se pare / Este întru mai mult ș-întru mai puțin“[27]. Înțeleptul, omul ideal, condus de rațiune și nesupus pasiunilor, e un fenomen de excepție. În varianta primă a *Țiganiadei* singurul personaj care „firea lucrurilor precepe“ și depășește nebunia universală e Vlad. În plan social, Vlad reprezintă principele luminat, legislatorul, într-o formulă autohtonizată; în plan uman, Vlad e înțeleptul. Vestit de cer că rolul lui s-a încheiat, „voios poruncii el se supuse“, retrăgîndu-se dintr-o luptă care era, de la început, inegală, căci „oameni și ceriu îți fu împotrivă“[28]. Vlad e un personaj lucid, conștient de dificultatea misiunii ce și-a impus-o, căci acestei misiuni i se opune natura umană anarhică, irațională. E o luptă inegală a eroului cu destinul, o luptă în care Vlad e înfrînt, înfrînt de destin, căci aceasta pare a fi semnificația soliei cerești. Cu toate acestea, lupta lui Vlad nu e, nici în plan simbolic, gratuită. Ea are dimensiunea sublimă a afirmării demnității umane în luptă cu propria ei condiție. Deși include un moment izolat de sublim, prima variantă a epopeii ancorează în comic și se încheie așa cum debutase, adică sub semnul nebuniei, a pasiunilor dezlănțuite care nimicesc, în bătaia finală, tabăra țigănească și, o dată cu ea, idealul organizării sociale. Concluziile sceptice asupra destinului uman, subliniate și prin prezența episodului Becicherec, fixează această primă variantă a *Țiganiadei* într-o zonă înrudită cu *Animalele vorbitoare* a lui Casti.

Varianta a doua aduce nu numai o extindere cantitativă a planului eroic, ci și o adîncire a semnificațiilor lui. E adevărat, Vlad are și aici același destin, simbolic pentru destinul unei idei. Retragerea lui marchează apusul mitului monarhului luminat, a cărui misiune istorică s-a încheiat, dar nu mai marchează, ca în prima variantă, apusul valorilor ideale ale umanității. Ele sînt transferate asupra unui personaj simbolic — Romândor —, prin care poetul introduce un nou mit, o nouă valoare socială, romantică de astă dată: poporul. Epopeea nu se mai încheie cu dezmembrarea taberei țiganilor, ci cu imaginea umani-

---

26 *Trei viteji, ed.* J. Byck, ed. a 2-a, /Buc./, /1958/, p. 82.
27 *Ibid.*, p. 83.
28 *Țiganiada*, I, p. 528.

tății ideale. În timp ce spațiul comicului se restrînge prin eliminarea episodului Becicherec, spațiul eroicului sporește prin modificarea semnificațiilor unor personaje de tipul Argineanului, eroul baladesc abandonat, în prima variantă, în codrul nălucit, pradă nebuniei, și readus, în cea de a doua variantă, în plină acțiune eroică. Argineanul este un erou medieval, un cavaler rătăcitor, corespondentul românesc al lui Becicherec, angajat însă, în ciuda armurii sale feudale, în lupta de eliberare națională. Pentru un cavaler rătăcitor, nebunia este soluția iluministă a problemei. Dar în varianta a doua, în care planul eroic schițează o epopee eroică națională, cavalerul rătăcitor care e Argineanul depășește momentul nebuniei și devine un personaj eroic, nu un erou al istoriei, ci unul al legendei, al baladei. Prin Argineanul, planul eroic al *Țiganiadei* integrează, alături de sursele istorice, sursa folclorică, balada populară înțeleasă nu în datele pe care le poate furniza, ci în spiritul ei. Abandonînd citatul clasic, îndrumîndu-se spre istorie și folclor, planul eroic al epopeii prefigurează orientarea artistică a romantismului.

Oricît de sumară, compararea celor două variante ale *Țiganiadei* face evident procesul de cristalizare a unei noi formule a epopeii eroicomice. Contrar afirmațiilor din *Epistola închinătoare*, structura celor două variante dovedește că nu ambiția eșuată de a crea o epopee eroică e punctul de plecare al operei, al cărei nucleu ni se pare a fi meditația asupra nebuniei universale, meditație înrudită, prin ton și concluzii, cu atmosfera *Animalelor vorbitoare* ale lui Casti. Dar Budai-Deleanu nu rămîne la stadiul negației, poema lui creează și dimensiunea unei umanități ideale, schițată doar reticent, prin Vlad, în prima variantă, întărită prin Romândor și Argineanul în varianta a doua. Se ajunge astfel la o nouă structură a epopeii eroicomice, în care mitul eroicului, infirmat prin parodie și observație realistă, e reconstruit în planul afirmațiilor ideale, romantice. Bipolaritatea estetică a *Țiganiadei* traduce nu numai o dublă articulare ideologică a scriitorului, un iluminist atras de mirajul valorilor ce vor caracteriza romantismul, ci și o structură sufletească complexă, în care scepticismul se îmbină cu nevoia de ideal.

ФОРМУЛА ГЕРОИКО-КОМИЧЕСКОЙ ЭПОПЕИ В *ЦИГАНИАДЕ* БУДАЙ-ДЕЛЯНУ

(Резюме)

Автор пытается установить место *Циганиады* в рамках европейского развития героикокомической эпопеи, ставя это произведение в продолжение политического и философского аполога Касти — *Gli animali parlanti*. На основе сравнения двух вариантов трансильванской поэмы прослеживается процесс кристаллизации новой героико-комической формулы и эволюция от преимущественно философской эпопеи просветительского типа к смешанной поэме, в которой идеологические и эстетические элементы просветительства получают оттенки из сферы, предвосхищающей романтизм.

LA FORMULE DE L'ÉPOPÉE HÉROÏ-COMIQUE DANS LA *ȚIGANIADA* DE BUDAI DELEANU

(R é s u m é)

L'article tente une définition de la *Țiganiada* en la replaçant dans l'ensemble de l'évolution européenne de l'épopée héroï-comique et en la situant à la suite de l'apologue politique et philosophique de Casti, *Gli animali parlanti*. En s'appuyant sur la comparaison des deux variantes du poème transylvain on peut suivre le processus de cristallisation d'une nouvelle formule héroï-comique et l'évolution allant d'une épopée à prépondérance philosophique du type „luministe", vers un poème mixte où les éléments idéologiques et esthétiques des Lumières reçoivent des compléments d'une sphère préfigurant le romantisme.

EMINESCU ȘI BYRON. UN PARALELISM LITERAR (II)

de

VASILE VOIA

Acea fatalitate inexorabilă, proprie eroilor byronieni (Charles du Bos a scris o carte, *Byron et le besoin de la fatalité,* Paris, 1929) l-a împins pe Manfred la sancționarea demonică a celei dragi: „îmbrățișarea mea adus-a moarte“ (p. 309), „iubind-o am ucis-o“ (p. 315), ca și în „Demonul“ lui Lermontov. Trufașului Demon căutarea uitării îi apare zadarnică, iar zbuciumul său lăuntric îl determină să afle compensație tot în zbucium, însă exteriorizat. Manfred s-a interiorizat. V. Černý remarca un plus de inedit în drama engleză, foarte rar la Byron, și anume ideea de a căuta în sufletul însuși și nu în lumea exterioară soluția problemelor pentru care sufletul suferă[1]. Manfred și Mureșanu pun întrebări și află răspunsuri în ei înșiși, într-un proces de dezbatere interioară, iar prin acest titanism consumat implicit în zona psihologiei individuale se detașează de „Faust“. Este una dintre marile apropieri ale celor două poeme și totodată una dintre esențialele deosebiri față de tragedia lui Goethe.

Romantismul a creat fațete diverse ale coordonatei erotice în plan uman și mitologic. Astfel, în fastidiosul poem lamartinian, „La Chute d'un ange“, îngerul devine bestie. Cédar s-a întors din splendorile divine către o altă minune care-l atrage acum: corpul femeii. Dar de aci înainte el va suporta mizeria condiției umane și prin expiații succesive se va reda naturii sale primare. Sentimente de dragoste nutresc și îngerii, în vogă către 1820, ai unor poeme ca: Byron, „Cer și pămînt“; Thomas Moore, „Amorurile îngerilor“; Vigny, „Eloa“; Edgar Quinet, „Ahasvérus“; Alexandre Soumet, „La Divine Épopée“ etc. dar departe de pateticul „Luceafărului“ sau „Demonului“. În „Manfred“ iubirea este o experiență închisă, așa cum în finalul poemului rusesc și al celui românesc apare de proporția unui ciclu cosmic încheiat. Pentru Mureșanu

---

[1] Černý, Václav, *Essai sur le Titanisme dans la Poésie Romantique Occidentale entre 1815 et 1850,* Praga, 1935, p. 30.

devenit anahoret este o experiență nouă. Scena I creează a atmosferă vesperală în care el asistă solitar la spectacolul grandios al furtunii. În depărtare se zărește silueta unui castel fantastic la geamul căruia apare chipul angelic al unei femei. Mureșanu se închină fantasmei diafane cerîndu-i să coboare. Chipul dispare și el o cheamă cu patos sfîrșind îndurerat. Scena amintește de „Luceafărul" și alte poeme. Aici însă e ființă nemuritoare femeia către care se îndreaptă ruga fierbinte a bărbatului: „Cobori din înălțime: te-ador, te rog, te-invoc / Cu păru-n flori albastre, pe frunte-o stea de foc" (p. 442). Patetica idilă erotică, de o mare tensiune emotivă, străjuită de turnul profilat la malul mării bîntuită de furtună ar putea fi un ecou din motivul „Hero și Leandru", care se petrece însă în plan terestru. Dacă n-a avut în vedere cele două prelucrări ale lui Ovidiu după o legendă greacă, cu siguranță Eminescu a cunoscut balada lui Schiller sau tragedia lui Grillparzer, cu atît mai mult cu cît castelul devine la un moment dat templu.

Chipul se ivește atras de chemarea pătimașă a iubitului, așa cum apare Hyperion sau Lohengrin. Dar nu din spațiul sideral sau de pe tărîmuri edenice, ci din „noaptea neființei" (p. 449), ca Astarteea. Călugărul vine într-o luntre trasă de lebede, ca Lohengrin, și dispare în final tot ca acesta. Într-un decor selenar el invocă fantasma iubitei, ca și Manfred a Astarteei. Spre deosebire de alte poeme, ființele iubite coboară din raclă, în „Manfred" pentru a-i da acestuia dezlegarea morții, în „Mureșanu" pentru idila cu o fantomă. Identitatea chipului rămîne un timp ascunsă, ca și a lui Lohengrin. În momentul cînd călugărul pune fatala întrebare, ca și Elsa de Brabant (amîndoi simbolizînd neliniștea cunoașterii), experiența sentimentală se consumă.

„Manfred" rezumă tragedia agitației unui spirit mistuit de cunoaștere, ca și „Faust". Eroul lui Goethe însă nu cade învins, găsindu-și echilibrul în creație, în munca pusă în slujba oamenilor, aceasta fiind rațiunea și semnificația vieții sale, pe cîtă vreme Manfred, prototip al suferinței, istovit, cu conștiința incendiată de o iubire nefericită, dezabuzat, caută uitarea și moartea, iar Mureșanu se izolează în asceză, somn și în cele din urmă în neființă. Dacă ceilalți eroi trufași byronieni afirmă un ideal constructiv, devenind campioni ai luptei pentru libertate și dreptate socială, lui Manfred nu i-a rămas decît semeția lăuntrică și lipsa oricărui ideal. A reținut însă nota comună a acestora, anume gestul de revoltă și negație. Aici se regăsesc serioase corespondențe cu ceilalți romantici și poate mai ales cu Eminescu, prin puterea de expresie și perspectiva cosmică. Manfred se refuză unui acord cu lumea, cu religia, tăgăduiește existența divinității, mergînd pe linia negativismului exacerbat pînă la refuzul oricărei împăcări cu ordinea dată a lucrurilor. Protagoniștii poemelor cad victime ale angajării lor în viața înțeleasă ca principiu activ și printr-un concurs de factori veniți extrinsec, pe cînd Manfred este victima intrinsecă a fantasticului lăuntric. Dacă negația pare să aibă în poemul englez un impuls strict subiectiv și, paradoxal, contemplativ, totuși „protestul lui Byron împotriva nedreptăților vieții

capătă aici un caracter mai larg, universal, s-ar putea spune cosmic"[2], afirma A. Anixt. În sensul acesta apropierea lui Eminescu de poetul englez este incontestabilă.

Prin urmare „Manfred" marchează apoteoza titanului răzvrătit care nu acceptă compromisul, împăcarea cu ordinea dată a lucrurilor, cu cerul sau infernul. Conceptual, noţiunea largă de titanism include satanismul. „Manfred" prin revoltă, negaţie şi suferinţă morală conţine accente satanice, deşi prototipul la Byron este Lucifer din „Cain". În acest sens îl discuta şi Claudius Grillet, deosebind cinci aspecte ale lui Satan romantic: un Pluton creştin, un Lucifer ortodox, un diavol medieval, un Manfred suprauman sau un Ahriman modern. Satan britanic „este o grandioasă figură al cărui caracter supranatural este puternic revelat, iar revolta pe care o îndreaptă contra lui Dumnezeu sporeşte mult valoarea dramatică"[3]. S-a remarcat de multe ori că „Manfred" este expresia cea mai cuprinzătoare şi ultimă a negativismului lui Byron. „Mureşanu" conţine puternice accente de negaţie, fiind o culminaţie a satanismului eminescian:

„O, Satan! geniu mîndru, etern, al desperării,
Cu geamătul tău aspru ca murmurele mării...
Pricep acum zîmbirea ta tristă, vorb-amară:
»Că tot ce e în lume e vrednic ca să piară...«" (p. 438)

Acest geniu al răzvrătirii invocă extincţia universului, fenomen des întîlnit la romantici. În general, apropierea cea mai mare a cosmosului eminescian, dintre toţi romanticii, se relevă în comparaţia cu Byron.[4]

„Manfred" este cea mai înaltă tragedie a individualismului devitalizat şi ataraxic. Izolarea extremă de semeni, aidoma eroilor titanici ai lui Christopher Marlowe (Tamerlan din „Tamerlan cel Mare" în primul rînd) şi macerarea exaltată a dezabuzării incestului, sporită de conştiinţa vanităţii lucrurilor omeneşti, înseamnă naufragiul individualismului străfulgerat de ilimitarea eului. „Acest eu este foarte vast şi invadator pentru a avea alt obiect decît pe sine însuşi. El se caută fără încetare şi se defineşte opunîndu-se a tot ceea ce nu este el. Extins în toate sensurile, el găseşte pretutindeni limitele sale: se plînge sau se indignează de a fi limitat"[5]. Egotismul găsindu-şi reazim în idolatria claustrării intră în conflict cu sine însuşi şi cu aspiraţia spre revărsarea în univers. De aci conştiinţa tragică a eroului, iar solicitarea dureroasă a uitării de sine şi a morţii este consecinţa acestui conflict. Proclamarea autonomiei eului a determinat o obsesivă dezbatere lăuntrică sfîrşind tragic, întrucît viaţa redusă la propriul eu, nu se justifică, devenind non-sens prin ataraxie, lipsă de idealuri. Refugiul în sine este moartea. Faţă de

---

[2] Anixt, A., *Istoria literaturii engleze*, Ed. Ştiinţifică, Buc., 1961, p. 223.
[3] Grillet, Claudius, *Le „satanisme littéraire". Satan, héros romantique*, în „Le Correspondant", t. 286, Paris, 1922, p. 725.
[4] Vezi Dima, Al., *Motivul cosmic în opera eminesciană*, în „Viaţa românească", 4—5 (apr.—mai), 1964, p. 60—61.
[5] Estève, Edmond, *Byron et le romantisme français*, Paris, 1907, p. 15.

eroii poemelor (Lara, Conrad, Ghiaurul etc.) anarhici și trufași, avînd cultul individualității, Manfred vine ca o continuare dar și ca o replică a lor. Dar individualismul, izolarea, negația, tentația infinitului etc. alcătuiesc structura titanică a romanticului, constituie reprezentarea lui despre om.

Însă în timp ce Manfred apare rupt de mase, ba chiar adversar al lor, personalitatea excepțională a lui Mureșanu așează, în tendința sa de a cuprinde un cosmos, în centrul de preocupări omul și popoarele, la care se gîndește în monologul său și pentru care suferă. Chiar dacă sfîrșește prin evadarea din viață, nu atinge culminația individualismului manfredian și aceasta este una dintre marile deosebiri.

Manfred cere cu fervoare indelebila uitare, în „Mureșanu" e frecvent motivul somnului. Care este semnificația acestor motive fundamentale? G. Călinescu observa în legătură cu „Mureșanu" că „într-un univers al veșnicei morți, singura formă de fericire cu putință este regresiunea spre nimic, prin natură, adică prin viața instinctuală, și prin Somn. Poemul e așadar o teorie a extincției"[6]. Somnul ar însemna, tot după G. Călinescu „întîia treaptă a ridicării din contingent prin restrîngerea conștiinței"[7]. Ce altceva simbolizează uitarea dacă nu aceeași „restrîngere a conștiinței", evanescența ființei și în cele din urmă cufundarea în neant? În această interpretare există o înrudire strînsă a celor două motive, prezente și la alți romantici. Somnul și uitarea sînt un quietiv al suferinței. Viața, în ambele poeme, cu toată revolta și critica valorilor este ataraxie și nu participare. Viața activă pricinuiește durerea, de aceea voința pentru ea nu există și eroii ambelor poeme evadează din cadrele ei. Prin căutarea extincției se deosebesc de „Faust", elogiu al activității creatoare. Dar cum se împacă regresiunea cu setea romantică de infinit? Prin aceea că este antidotul suferinței morale a titanului. El însă nu devine pasiv înainte de răzvrătire și negare, iar propria sa degradare din universul uman urmează invocării luciferice a stingerii cosmice. La capăt regresiunea este moartea. Pînă a ajunge însă acolo eroii trec prin ipostaze succesive. Pe rînd Manfred dorește nebunia, luptă cu moartea, se cufundă apoi în vis, în fantezie, în eu, coboară printre oameni pentru a găsi uitarea, invocă spiritele și în cele din urmă moartea. Mureșanu la început e titan, devine somnolent, se retrage apoi în vremuri mitice, în uitare, în asceză, în final dispare. Aceste mutații, involutive, de ordin sufletesc, în „Mureșanu" se fac paralel cu atenuarea ideii de rău, dar și a titanismului. În „Manfred" echilibrul titanic este permanent. Spre deosebire de aceștia, îngerul lui Lamartine, Cédar, printr-o astfel de succesiune a mutațiilor și supus unui proces de meliorism, evolutiv, personifică însăși umanitatea în mersul ei ascendent spre progres.

---

[6] Călinescu, G., *Opera lui Mihai Eminescu*, IV, Buc., Ed. Fundațiilor, 1936, p. 52.

[7] *Ibid.*, II, p. 166.

În procesul de regresiune *timpul* în cele două poeme e anistoric, suspendat în plan metafizic. Noţiunea de timp devine o abstracţie de tip kantian provocînd protagoniştilor halucinaţii. Iată cîteva citate ilustrative din poemul englez: „Azi, mîine, ieri înseamnă clipa asta" (p. 294), „... timpu-i viaţă? Se prea poate. Totuşi, în fapte-i măsurată viaţa" (p. 308), reflectează Manfred, sau „Nu e în viaţă nici un azi" (p. 317) etc. În „Mureşanu" timpul a stagnat, confundîndu-se trecutul, prezentul, viitorul („Viitorul un trecut- mi-i pe care-l văd întors") (p. 434), un timp lipsit, după G. Călinescu de „determinaţiuni interioare", „un schelet gol, formal, o simplă bătaie necalitativă de ceasornic"[8]. Încremenirea timpului e determinată de apropiata vacuitate a vieţii interioare. Migraţia sufletului se va opri într-o formă şi apoi va dispare.

Într-o oarecare măsură romantismul a creat o mitologie proprie, văzută ca „un mod de concretizare fabuloasă vădind o predilecţie pentru vastele viziuni metaforice"[9]. A preluat însă şi tradiţia mitologică şi cea populară. În conştiinţa romanticilor era viu ecoul poemelor ossianice, al colecţiei lui Thomas Percy sau al preocupărilor iniţiate de Herder. Un reflex folcloric sînt ursitoarele din „Manfred" transformate în slujitoarele principiului răului, Arimanes. O asemănare între cele două poeme se constată în relevarea acelui *titanism naturist*. Tipul byronian are un cult al naturii înţeleasă ca modalitate de manifestare a personalităţii. Manfred stăpîneşte prin putere demiurgică geniile naturii. În elemente ale naturii, ca: Izvorul, Undele, Delfinul, Ondina, Vîntul, Geniul luminii şi silfi de lumină în varianta din 1869, Mureşanu îşi refulează existenţa găsind un minim de alinare.

Prezenţa elementului mitologic şi a celui naturist suspendă poemele la confluenţa umanului cu mitologicul, organizînd acea categorie titaniană despre care vorbea D. Popovici. Debutului în plan terestru îi urmează aducerea în scenă a geniilor naturii şi de aci încolo asistăm la permanenta interferare a celor două zone, în special în poemul englez.

E. Estève găsea în creaţia byroniană „un fel de *compendium* sau de breviar al romantismului"[10], precizînd că poetul englez „n-a creat romantismul, ci a creat tipul romantic"[11]. Indiferent că el contopea majoritatea elementelor din gîndirea şi experienţa secolului al XVIII-lea, că nu era nici novator, nici precursor, că a primit mai mult decît a dat etc., cum susţinea E. Estève, a impus pentru întreg curentul romantic motive, teme cu o deosebită forţă şi strălucire. În acest sens este un punct de plecare.

Opoziţia byroniană faţă de lumea contemporană ne aminteşte de Eminescu. Ambii poeţi redau inadaptarea geniului marcată de contrastul dintre năzuinţa către idealuri superioare şi meschinăria realităţii sociale.

---

8 *Ibid.*, IV, p. 94.

9 Călinescu, Matei, *Titanul şi geniul în poezia lui Mihai Eminescu*, EL., 1964, p. 198.

10 *Op. cit.*, p. 40.

11 *Ibid.*, p. 516.

Acest contrast, frecvent în romantism, cauzează suferința morală a poeților. Pe plan social-politic inadaptarea de tip voluntar este o reacție față de procesul consolidării ordinii burgheze care restrînge personalitatea umană. De aci se nasc puternice accente de răzvrătire, pe de o parte, pe de alta refugiile din tumultul vieții și nostalgia infinitului. Cele două poeme dramatice sînt documentele unui conflict moral și intelectual traducînd efervescența unei conștiințe titanice. În general, V. Černý, D. Popovici, Matei Călinescu au văzut în titanism căutarea unui ideal etic. Răzvrătirea, trăsătura de bază a personalității titanice, ar rezulta din intensitatea critică și polemică a luptei împotriva acelor forțe restrictive care se opun atingerii acelui ideal. Chiar dacă idealizează un caz particular, poemul dramatic englez, ce a cunoscut o faimă universală (de remarcat că francezii îl traduc înaintea lui „Faust") este superior artistic postumei eminesciene. Critica valorilor, tenta polemică, revolta în numele unui ideal, setea de puritate etică, năzuința erotică etc. depășesc însă viziunea limitată a lui „Manfred". În epoca eminesciană se impunea sensibil sentimentul colectivității. Eroii byronieni manifestă un individualism anarhic, mînați de dorința acțiunii, de orgoliu și nu acționează în baza unei credințe mari. În general, în opera poetului englez se resimte lipsa unui suport teoretic solid, ilustrat atît de fecund de Eminescu, la care se produce adesea fuziunea titanului cu filozoful, iar luciditatea sa critică și ironică greu își poate găsi egalul în romantism.

Rolul lui Byron a fost acela de a da un impuls general și atît. Fascinația operei sale merge paralel cu cea a personalității, atrăgînd pe reprezentanții mișcării revoluționare de la 1848 din România prin faimoasa sa moarte pe pămîntul grec. Interesul eminescian pentru poetul englez continuă o tradiție, pe lîngă unele afinități de structură psihologică, temperamentală. Nu credem că este vorba de o influență deoarece aceasta cu greu era posibilă, Byron fiind demodat și întrecut de alte experiențe, încît ale sale suferiseră substanțiale modificări, iar cu multe dintre acestea nu se putea împăca conștiința artistică eminesciană. Firește, poemul dramatic englez îi era cunoscut lui Eminescu. Dacă nu mai înainte, cel puțin în etapa berlineză, căci la un curs intitulat *Socialer Pessimismus bei Byron u. Shelley*, în mss. 2291, f. 43 se găsește o aluzie: Über Byrons „Manfred".[12] Alta era situația în cazul unor poeți mărunți anteriori, cum a fost Costache Stamati, influențat de „Manfred" într-un poem mediocru, elevat doar prin cîteva descrieri, „Păgînul și fiicele sale".

*

[12] Călinescu, G., *Cultura lui Eminescu*, SCILF, V(1956), 1—2 (ian.—iun.), p. 320.

În cazul lui Eminescu și Byron, avem de-a face cu doi poeți situați în timp și spațiu la cei doi poli ai romantismului european. O serie de teme și motive s-au păstrat purtînd însă timbrul originalității eminesciene. Poate că la nici un alt romantic efluviile titanice nu apar atît de impetuoase ca la cei doi. Să ne gîndim la gestul de revoltă și negație demonică, la procesul uriaș de extincție a universului, la un sens etic comun etc. Spre a dovedi bogăția de sugestive paralelisme care se pot stabili între cei doi poeți, vom mai recurge la un scurt exemplu: poemul, chiar insignifiant, al lui Byron, „Darkness" („Întuneric"), tradus de cel puțin nouă ori la noi, și pe care Eminescu îl va fi cunoscut prin filieră germană, ca și celelalte opere ale poetului englez (traducerea lui O. Gildemeister, 1864—1865, 6 vol. sau traducerea integrală a lui Schröter, 1875—1886, tot în 6 volume), și „Scrisoarea I", „Mortua Est!" etc. Nu contestăm că multe dintre analogiile pe care le vom găsi pot să fie proiecții comune ale romanticilor. Byron imaginează apocaliptic stingerea universului. Totul a intrat dintr-odată în densitatea grea a beznei. Lipsită de lumină lumea se dezumanizează. Întunericul implică aici simbolul ignoranței, al primitivismului și răutății. Organizarea imaginilor pentru apunerea astrelor și cufundarea universală în Nirvana ne duce cu gîndul la Eminescu. La Byron:

„Pe bolta neagră, soarele murea.
Zburau prin spațiu, oarbe, stele reci.
Pămîntul înghețase pentru veci.
Pierise luna, iar fugarii zori
N-aveau putere" (p. 35).

Și finalul dezolant, anxios:

Era pustie lumea, altădată
Vuind de viață, jalnică grămadă,
Fără-anotimpuri, fără-un fir de iarbă:
Un bulgăr de noroi, țărînă oarbă,
Oceane, lacuri, fluviile toate
Zăceau și ele mute, nemișcate;
Pluteau pe mare vase părăsite
Cu pînze și catarge putrezite,
Nici urma unui val: abis de apă,
Fluxul, refluxul putrezeau în groapă,
Căci de pe cer se prăbușise luna,
Căzuse din văzduhul mort, furtuna,
Pieriseră și norii. Bezna grea,
Ea singură, în univers domnea" (p. 37).

Extensiunea prăbușirii cosmice depășește viziunea eminesciană convertită în efortul intelectual al „bătrînului dascăl":

„Căci era un întuneric ca o mare făr-o rază" (p. 104), *sau*
„Ca și frunzele de toamnă toate stelele-au pierit;
Timpul mort și-ntinde trupul și devine vecinicie,
Căci nimic nu se întîmplă în întinderea pustie,
Și în noaptea neființii totul cade, totul tace" (p. 105).

„Mortua Est!“ oferă alte asociaţii de imagini:

> *„Cînd sorii se sting şi cînd stelele pică“, sau*
> *„Se poate ca bolta de sus să se spargă,*
> *Să cadă nimicul cu noaptea lui largă,*
> *Să văd cerul negru că lumile-şi cerne*
> *Ca prăzi* trecătoare *a morţii* eterne...“ *(p. 32) etc.*

La Byron avem de-a face cu imaginea foarte romantică a cataclismului cosmic produs parcă de un demon fatal şi răzvrătit ce ne îngrozeşte. Dezbaterea interioară eminesciană străbate timpul construindu-şi o reprezentare filozofică despre originea universului. Dacă demonul byronian pare să fi săvîrşit o revoluţie cosmică dintr-o atitudine de negare şi nemulţumire, Eminescu îmbinînd elementul etic cu cel cosmogonic grandios dă glas suferinţei sale morale însoţită de spiritul polemic.

ЭМИНЕСКУ И БАЙРОН. ЛИТЕРАТУРНЫЙ ПАРАЛЛЕЛИЗМ (II)

(Резюме)

Автор статьи обсуждает вопрос романтического титанизма в области сравнительной литературы. Оба поэта касаются темы неприспособленности гения, обусловленной контрастом между чаяниями и действительностью, что вызывает их нравственное страдание. Автор отмечает и специфические различия между двумя драматическими поэмами. Своей полемической конечной целью, бунтом во имя высокого идеала и стремлением к этической чистоте „Мурешану" превосходит индивидуалистическое видение „Манфреда". Герои Байрона проявляют анархический индивидуализм, будучи воодушевлены желанием к действию, гордостью, а не верой в коллективный идеал. В основном, в творчестве английского романтика ощущается отсутствие твёрдой теоретической основы. Эминеску глубоко иллюстрирует слияние титана с философом, и его критическая и ироническая ясность с трудом может найти себе равного в романтизме.

EMINESCU AND BYRON. A LITERARY PARALLELISM (II)

(Summary)

Esentially, the paper discusses the problem of romantic titanism in the field of comparative literature. Both poets express the genius' inadaptation determined by the contrast between aspiration and reality, which causes their moral suffering. The author points out the specific differences between the two dramatic poems. Owing to its polemic finality, its revolt in the name of a high ideal and its aspiration towards moral purity, the poem "Mureşanu" passes beyond the individualistic vision of "Manfred". Byron's heroes show an anarchical individualism, they are motivated by a desire for action, by vainglory and not by belief in a common ideal. Generally, in Byron's work the lack of a solid theoretical basis makes itself felt. Eminescu profoundly illustrates the fusion of the titan with the philosopher and his critical and ironical lucidity is hardly equalled in romantic literature.

ORAȚIA DE COLĂCĂRIE
Preliminarii la o viitoare analiză

de

ION ȘEULEANU

Arnold van Gennep[1] definea ceremonia drept un „ansamblu de acte executate conform unei ordini determinate de o categorie delimitată de persoane și destinate să modifice raporturile dintre indivizi“ sau dintre aceștia și lumea profană. Tot el este autorul teoriei, devenită celebră în literatura de specialitate, a riturilor de trecere (les rites de passage) conform căreia toate ceremoniile, inclusiv cea nupțială, care va face obiectul observațiilor noastre, nu sînt altceva decît asemenea rituri, desfășurîndu-se mereu după același plan, „după o schemă mai mult sau mai puțin simplă și rectilinie“[2]. Ele presupun întotdeauna, necondiționat, tranziția de la o etapă la o altă etapă, superioară în datele ei fundamentale față de prima.

În acest consens, cum spune același van Gennep[3], ceremoniile căsătoriei au o finalitate precisă: de a-i uni pe cei doi indivizi și de a apropia familiile acestora (în accepțiunea mai cuprinzătoare a termenului, de „neam“), prin urmare de a alia două colectivități pînă atunci „socialmente separate“ în perimetrul satului. Unirea se realizează progresiv, în faze pregătitoare ce se desfășoară succesiv și concentric, de la tatonările inițiale pînă la crearea a ceea ce sociologii și mai apoi folcloriștii au numit, cu un termen care a devenit consacrat, o nouă celulă socială.

Ar reieși din cele spuse înainte, că nunta, și ca ea de altfel toate obiceiurile legate de momentele esențiale ale vieții omului, își restrînge sfera de interes la individ, putînd fi extinsă cel mult la planul celor două familii, că ea nu ar afecta în vreun fel restul colectivității. Este așa numai dacă ne referim la stadiile evolutive mai noi ale obiceiului, și aici doar într-o mică măsură, pentru că în comunitățile tradiționale,

---

[1] *Le folklore, croyances et coutumes populaires françaises*, Paris, 1924, p. 86.
[2] *Ibid.*, p. 90.
[3] *Ibid.*

se ştie, individul nu reprezintă numai o parte integrantă a mediului social ambiant, ci realmente se confundă cu el. Soarta unui ins oarecare îi preocupă intens pe toţi ceilalţi; acesta, în spiritul unei mentalităţi arhaice, trebuie să se încadreze total în tiparele de comportament, etice, estetice etc. consfinţite de tradiţie. Astfel, dintr-un fenomen cu rezonanţe limitate, cum ne-am aştepta, nunta devine o manifestare complexă care angrenează cu intensităţi diferite suflarea întregii colectivităţi, în funcţie de apropierea sau depărtarea, prin înrudire, de cele două familii protagoniste.

Apariţia noii „celule" atrage după sine schimbări în fizionomia de pînă atunci a satului, mutaţii complicate avînd drept rezultat apariţia unor noi structuri sociologice, a unor nuclee şi grupări noi cu implicaţii radiante pe diverse direcţii: economice, sociale, etice ş.a., în viaţa comunităţii.

Dar interesul pentru manifestarea folclorică în discuţie mai trebuie privit şi explicitat şi dintr-o altă perspectivă. Colectivitatea veghează la desfăşurarea tradiţională a obiceiului, căci nerespectarea întocmai, neglijarea unor practici, acte, rituri, abaterile cuiva de la schema cristalizată a ceremonialului poate perturba viaţa întregii comunităţi. Sîntem aşadar în faţa unui substrat de gîndire de evidente implicaţii magice (specialiştii au subliniat lucrul acesta), care multă vreme a reprezentat un coeficient apreciabil al universului mental popular. Fireşte, faptele menţionate pînă acum şi care se referă, subliniem, la colectivităţile tradiţionale nu presupun o îngheţare a obiceiului, o desfăşurare absolut identică, în toate împrejurările, a acestuia. Factori diverşi s-au făcut resimţiţi pe parcurs impunînd restructurări în fizionomia ceremonialului. E de precizat însă că acţiunea lor n-a afectat esenţa acestuia, miezul său originar, pîrghiile subterane, ci s-a oprit undeva la suprafaţă, în zona actelor secundare. Pot fi astfel semnalate variaţii privind aspectul cantitativ al lucrurilor, modul de desfăşurare exterior al obiceiului. Etapele principale ale ceremonialului, actele rituale însoţitoare, trebuie respectate aşa cum s-au închegat şi transmis din generaţie în generaţie. Eludarea unora dintre ele poate compromite rezultatul final, poate influenţa evoluţia noii familii, temeinicia ei. În general, nu este admisă încălcarea normelor impuse de tradiţie, escamotarea acestora; o cere şi buna cuviinţă populară, codul etic nescris, urmat cu sfinţenie de fiecare din membrii colectivităţii. Iată raţiunile pentru care „nunta de noapte"[4] sau „căzutul pe cuptor"[5], pentru a aminti doar două dintre abaterile de la obiceiul îndătinat, sînt blamate şi stigmatizate de opinia satului. Ele pot avea repercusiuni imprevizibile atît asupra celor impli-

---

[4] Vezi Ernest Bernea, *Nunta în Ţara Oltului. Încercare de sociologie românească*, în „Studii de folclor şi literatură", Bucureşti, Editura pentru literatură, 1967, p. 114. Autorul, referindu-se la fenomenul surprins în Drăguş, îşi revendică paternitatea termenului.

[5] Amănunte despre obicei şi raţiunile sale, la Petru Caraman, *Une ancienne coutume de mariage. Etude d'ethnographie du Sud-Est européen*, în „Lud slovianski"..., tom II, zeszyt 1, Kraków, Gebethner I, Wolff, 1931, p. 27—55.

cați direct, cît și asupra celor care participă. De aceea oamenii se feresc nu numai să ia parte la astfel de nunți, dar refuză să și vorbească despre ele. În asemenea cazuri, situația deosebită a tinerilor care se vor căsători determină modificări în ceremonial; se renunță la anumite faze ale acestuia, păstrîndu-se numai cele esențiale, fundamentale. Obiceiul e concentrat și cei care-l practică sînt constrînși s-o facă de cauze multiple, în rîndul cărora tradiția joacă, iarăși, un rol primordial.

Deși mult mai conservator, ceremonialul nupțial s-a adaptat și el, cum mai spuneam (ca de altfel întreaga creație folclorică), imperativelor vremii, care și-au lăsat amprenta asupra desfășurării sale. Mai exact, raportul cauză-efect nu are loc între cei doi termeni ai relației de mai sus. Influența se realizează indirect, prin intermediar, rolul fiind jucat și de astă dată de mentalitatea populară.

Trebuie precizat că modificările ceremonialului au mers într-o unică direcție: de la abandonarea semnificațiilor magice inițiale, de la ștergerea acestor semnificații, la reliefarea tot mai pregnantă a funcției de obicei, de rit spectacol. Fondul sacral primar poate fi depistat de exegeza, făcută cu minuție, a componentelor ceremonialului. Dar înțelesul originar al multor practici, nu mai poate fi afirmat cu certitudine, ci numai presupus. Desacralizarea a atras după sine deplasări de semnificații, așa-numite goliri de sens, astfel că multe acte se mențin astăzi numai prin forța tradiției, ca niște cristalizări ale acesteia, fără ca cei care le execută să-ți poată dezvălui rosturile lor exacte.

În decursul timpului au avut loc schimbări de conținut, de formă și, cum mai menționam, de funcție; elemente străvechi au părăsit ceremonialul, altele au fost adiționate pe parcurs, ceea ce a dus la o nouă structurare a obiceiului, la corectarea acelor sensuri inițiale de care vorbeam[6].

O parcurgere cît de cît sumară a bibliografiei ne va edifica pe deplin asupra acestor lucruri. Ioan Mîrza[7], S. Fl. Marian[8], Elena Sevastos[9], G. Fira[10], Mihail Vulpescu[11], Ernest Bernea[12], în fine contribuțiile mai noi, rețin straturi de evoluție diferite ale ceremonialului, și faptul se manifestă cu toată evidența, argumentînd ceea ce specificam mai înainte.

---

[6] În legătură cu golirile de sens și schimbările de conținut, de formă, de funcție, de structură ale obiceiurilor, sugestii prețioase mi-au oferit notele luate la cîteva cursuri ale prof. Mihai Pop pe care D-sa le-a ținut la Universitatea București și la care am asistat în mai 1966 și octombrie 1967.

[7] *Regulile nunților (căsătoriei),...* Broșură de..., Huși, Tipografia asociaților, 1872, pagine 21. Din ea reproduce G. Dem. Teodorescu în *Poezii populare române,* culegere de..., București, 1885, p. 161 ș.u.

[8] *Nunta la români, Studiu istorico-etnografic comparativ* de..., București, Edițiunea Academiei Române, 1890.

[9] *Nunta la români. Studiu istorico-etnografic comparativ,* București, Edițiunea Academiei Române, 1889.

[10] *Nunta în județul Vîlcea,* Cu raport-prefață de Constantin Brăiloiu, București, 1928.

[11] *O nuntă păgînă în comuna Lupșanii (jud. Ialomița),* București, 1930.

[12] *Op. cit.,* p. 51—135.

Judecat ca rit de trecere, în cadrul căruia tinerii parcurg cele trei etape obligatorii: despărţirea de ceata feciorească, respectiv a fetelor, aşteptarea şi în sfîrşit trecerea propriu-zisă, ceremonialul nupţial se desfăşoară în secvenţe precis delimitate, unele cu caracter de obligativitate, altele nu, care se succed în conformitate cu o logică impusă de experienţa celor dinainte. Există în interiorul acestei logici o ordine perfectă, toate secvenţele şi actele care le însoţesc avînd drept ultim scop să asigure trecerea aproape pe nesimţite, după preparative îndelungate, în noua stare, în noua categorie sociologică.

Cele trei faze succesive ale „dramei matrimoniale" (cum au numit-o majoritatea specialiştilor) — logodna, nunta şi perioada de după nuntă — se realizează prin intermediul riturilor, reductibile în ultimă instanţă la trei mari categorii, toate vizînd continuitatea: fie economică, fie socială, fie biologică. Riturile, practicile, actele folclorice sînt chemate să contribuie de pe acum la închegarea şi consolidarea noii celule sociale, pentru ca aceasta să poată rezista încercărilor de mai tîrziu. Pe scurt, actele ceremoniale sînt chemate să asigure permanentizarea, prelungirea în timp.

*

Ne vom opri în paginile ce urmează asupra unei etape care-şi are locul său bine definit în economia ceremonialului nupţial: colăcăria. Ea marchează un moment important, cel mai important din cadrul fazei de aşteptare, înainte de a se realiza trecerea propriu-zisă, căsătoria. Colăcăria se referă la sosirea alaiului mirelui la casa socrilor mici şi la cererea miresei.

Alaiul[13] se pune în mişcare de dimineaţă şi, cu mici diferenţieri specifice, se desfăşoară după reguli asemănătoare în toate regiunile ţării. Mirele, colăcerii (numiţi, de la zonă la zonă, vornicei, fraţi de mire-Sălaj etc.), brădarul (Oltenia, Muntenia), stegarul (Transilvania), flăcăii mai apropiaţi de mire, merg călări, însoţind de o parte şi de alta restul alaiului format din care, unde nuntaşii sînt aşezaţi într-o ordine anumită, precisă: nunii, socrii ... lăutarii ş.a.m.d. Caii, precum şi carele sînt fastuos împodobite cu panglici multicolore, cu verdeaţă, clopoţei etc. Convoiul urmează un drum dinainte stabilit, de obicei întortocheat, în fixarea căruia rolul de căpetenie revine nunului. De notat ca o curiozitate că în Oltenia (Vîlcea)[14], probabil şi în alte părţi, alaiul nu se întoarce niciodată pe drumul pe care a venit. Explicaţiile ce se pot da acestor practici sînt diverse, dar şi ipotetice. În primul caz, al drumului întortocheat, s-ar putea să fie vorba de prelungirile acelui fond magic origi-

---

[13] La reconstituirea secvenţelor colăcăriei am pornit de la bibliografia consultată, din care, cîteva lucrări mai importante au fost citate anterior. Trebuie menţionat că am urmărit să ajung la o imagine generală a acestui moment din ceremonialul nupţial, şi nu la una particulară. Aceasta, pentru că m-au interesat, nu atît detaliile etnografico-descriptive cît, şi mai ales, semnificaţiile mai largi ale fenomenului.

[14] G. F i r a, *op. cit.*, p. 20.

nar de care am mai amintit în cîteva rînduri. Sînt alese căile labirintice (procedeul este cunoscut și din alte straturi ale creației folclorice, de exemplu descîntecele și vrăjile), bănuim, spre a se induce în eroare și a face inofensivă acțiunea malefică a unor forțe răuvoitoare, pentru a le pierde urma; sau, prelungirea aceasta în mod deliberat a drumului, ar putea potența, cum vor sugera și versurile orației, ideea căutării stăruitoare, și prin aceasta, să se aducă implicit un elogiu îndepărtat miresei, virtuților ei; prin urmare, să semnifice acest drum alambicat valoarea obiectului căutat. Cît despre întoarcerea alaiului pe altă cale decît cea pe care a venit, cifrul ni se pare mai ușor de dezlegat; el trebuie pus în legătură cu *noua stare*. Nu este exclusă nici de data aceasta influența superstiției: de a-i feri pe cei doi să mai revină la vechea lor situație, cu alte cuvinte, căsătoria să fie durabilă.

Alaiul poate face sau nu, scurte popasuri. În apropierea casei miresei, vornicei mirelui (colăcerii), doi sau trei, pleacă înainte (altădată, întrecîndu-se în fugă) pentru a vesti sosirea nuntașilor. Aceștia se opresc sau înaintează încet (variații de la zonă la zonă folclorică) în urma vorniceilor. De fapt, apropierea este anunțată de zgomotul pe care-l face alaiul, de pocnetul de pistoale[15] sau de bice[16].

Ai mirelui îi așteaptă cu poarta legată cu funie sau cu lanțuri, cu funie din paie sau fîn (nota umoristică, dar și simulatorie este vizibilă).

În acest punct al ceremonialului pot apare improvizații regionale, care nu schimbă însă prea mult înlănțuirea actelor, desfășurarea obiceiului. Poarta poate să nu fie legată, ci doar ușa casei zăvorîtă (de aceea un tip de orație se numește „la zăvoară"); în părțile transilvănene poarta e străjuită de „ciuhă"[17] care, plină cu cenușă, va trebui împușcată; colăcerii sînt întîmpinați fie de socrul mic, fie de starostele miresei, fie de unul dintre nuntașii acesteia care nu-i lasă să intre numai după ce vor arăta „semnele" împărătești și după ce, supuși unor probe, se vor dovedi mai isteți în competiția cu cei din tabăra miresei, ieșind biruitori. Esențial și semnificativ este tocmai examenul acesta la care sînt supuși ortacii mirelui și, prin ei, mirele însuși, simulacrul de luptă înverșunată dintre cele două tabere. Acționează aici, permanent, o artă a simulării perfectă, învățată și stăpînită cu virtuozitate, dar cum s-or fi petrecut oare faptele inițial? Care să fi fost sensurile de început ale acestor înfruntări, acum regizate? Întrebarea a fost rezolvată oarecum parțial de către folcloriști, care au văzut în comportamentul celor care animă secvența aceasta a ceremonialului, niște reflexe tîrzii ale unor întîmplări, fapte, stări, evenimente, cîndva reale. Toți au recunoscut în ele ecourile unei perioade timpurii, cînd mireasa era răpită, furată. Atestări ale „raptului "există la mai toate popoarele europene, ceea ce ar constitui un argument în favoarea acestei rezolvări. Alți exegeți ai nunții întrezăresc în această înfruntare o ultimă încercare de rezolvare

[15] S. Fl. Marian, *op. cit.*, p. 452.
[16] G. Fira, *loc. cit.*
[17] S. Fl. Marian, *op. cit.*, p. 485.

a conflictelor economic, social şi chiar moral pe care noua celulă socială le-a provocat între neamurile angajate, o punere de acord a intereselor lezate de tineri prin hotărîrea lor. Soluţionările sînt în parte acceptabile, reuşind să lumineze unele laturi ale fenomenului. Nu însă pe toate. De aceea sînt posibile unele nuanţări, e posibilă o lărgire a perspectivei interpretării. Din acest unghi analitic, este clar că aflîndu-ne, cum a reieşit, în faţa unui *rit de trecere*, cel care urmează să-şi părăsească vechea stare şi să îmbrăţişeze alta (în cazul nostru, mirele) e supus unor probe menite să-i verifice bărbăţia, vrednicia, să-i probeze calităţile. Numai după ce le va fi trecut, el devine apt de a intra cu adevărat în noua categorie sociologică[18]. Deplasîndu-ne în continuare pe planul simbolurilor, să le zicem poetice, atunci obstacolele presărate în calea „împăratului" şi a „oştenilor" săi reprezintă preţul cel mare care trebuie plătit pentru a obţine darul rîvnit (de fapt se şi plăteşte, simbolic, pe alocuri). Aşadar, iarăşi, un elogiu, o laudă adusă miresei.

Înainte de a intra „cu de-a sila"[19], de a forţa poarta ferecată, unul din vornicei rosteşte oraţia de colăcărie, asupra căreia vom insista ceva mai tîrziu.

Apoi, mirelui şi celor care-l însoţesc, li se deschide poarta; în mijlocul curţii sau în faţa uşii sînt aşteptaţi de către al doilea vornicel al miresei, un neam al acesteia sau de mireasa însăşi care-i stropeşte[20], pe mire şi pe ai lui, cu apă sau aghiasmă dintr-un vas, le aruncă în cale grîu[21], practici care uşor îşi pot dezvălui sensurile, cunoscute fiind simbolurile apei şi ale grîului în folclorul nostru. Pe laviţa unde se află şi apa se mai găseşte un „colac mare şi frumos de grîu" şi din nou, pentru a obţine colacul, se încinge o luptă între cele două tabere, şi din nou se rosteşte o oraţie, asemănătoare cu prima, pe care S. Fl. Marian o numeşte „la colac". Stropirea cu apă şi aruncatul cu grîu apar de mai multe ori, semn că se insistă asupra efectelor pe care practicile acestea, ţinînd de magia prin similitudine, le-ar putea avea asupra celor astfel trataţi. Colacul e luat în cele din urmă (mai bine zis, e cedat) de cei ai mirelui şi jucat „cu fală"[22] printre nuntaşi. Mirele trece apoi de trei ori pe sub colacul ţinut de o parte de vornicelul miresei, iar de cealaltă de vornicelul său. Colacul este rupt apoi în două şi dat celor ce asistă; fărîmele sale vor avea de asemenea efecte binefăcătoare asupra celor ce le posedă. Se intră apoi în casă, după un anumit ritual, în centrul căruia stă (mai cu seamă în Moldova) înfruntarea dintre dansatorii mirelui şi ai miresei.

*

---

[18] Vezi în acest sens, Dumitru Pop şi Ion Şeulean, *Contribuţii la studiul baladei populare româneşti: balada voinicească*, în „Studia..., series Philologia", fasciculus 1, 1967, p. 10 ş.u.

[19] S. Fl. Marian, *op. cit.*, p. 456.

[20] În unele zone sînt stropite picioarele nuntaşilor.

[21] S. Fl. Marian (vezi nota 10) precizează: „şi mai ales cu grîu rămas de la logodnă, de cumva logodna s-a făcut înainte de cununie".

[22] S. Fl. Marian, *op. cit.*, p. 460.

Orația de colăcărie apare deci și se spune într-un moment esențial al ceremonialului, care concentrează o mare diversitate de fapte folclorice, rituale sau nerituale.

Purtînd diferite denumiri după zona folclorică în care a fost atestată și culeasă („cererea miresei" și „vornicia" în Transilvania, „colăcărie" sau „colăcerie" în Moldova, Bucovina, Muntenia și Oltenia etc.), ea punctează alături de celelalte tipuri mai importante: orația schimburilor (darurilor), de iertăciune și orația ospățului (sau „la masa mare") etapele mari ale obiceiului. Aproape fiecare nouă secvență este precedată de o orație, ceea ce se resimte sensibil pe linia imprimării unui caracter solemn, de măreție întregii manifestări folclorice, impresionîndu-i adînc pe nuntași. Sînt aceste orații, probabil, niște vestigii ale unui dezvoltat și nu mai puțin gustat, odinioară, gen oratoric popular, care se va fi exercitat cîndva cu mult mai multă putere decît acum.

Orația de colăcărie se detașează însă net de celelalte tipuri prin amploarea suflului epic, prin rafinamentul artistic al unor versuri și imagini poetice, prin întreaga atmosferă pe care o degajă, într-un cuvînt prin valorile de artă pe care le deține, superioare față de ceea ce putem întîlni în altă parte.

Fiind spusă într-un moment de vîrf al ceremonialului, versurile ei răscolesc sensibilitatea auditoriului, predispus în asemenea circumstanțe de transfigurare și elevație sufletească să recepteze cu ușurință mesajul transmis de interpret. Sînt ultimele clipe, de un dramatism impresionant, înainte de a se realiza trecerea, îndelung pregătită, a fetei și feciorului la noua stare, aceea de căsătoriți, ultimele clipe înainte de a intra în categoria gospodarilor, a oamenilor maturi.

Poezia orației de colăcărie se reduce, în ultimă instanță, la o transpunere pe planul alegoriei și al metaforei, a obiceiului. În centrul ei stau descrierea alaiului mirelui, drumul acestuia către casa fetei, obstacolele întîlnite în cale, căutările, pentru a se ajunge în cele din urmă la exprimarea, tot simbolică, a scopului urmărit: cererea miresei.

Avem de-a face, în cadrul orației de colăcărie, cu o alternanță permanentă, ingenios realizată, între cele două planuri: unul simbolic, unde rolul hotărîtor revine imaginii poetice, celălalt concret, de descripție a obiceiului. Poetul popular s-a îngrijit parcă să decodeze mereu simbolurile, să dezlege sensul imaginilor, pentru a avea siguranța că ele sînt receptate adecvat de către cei care le aud:

Unii ziseră că e urmă de zînă,
să fie -mpăratului cunună.
Așa, se mai chibzuiră
și se găsiră
alți vînători,
mai cunoscători,
și ziseră că-i urmă de căprioară,
să fie împăratului soțioară.[23]

---

[23] G. Dem. Teodorescu, *op. cit.*, p. 174.

Sau, în altă parte:

unii au zis că e de zînă
(aib-o-mpăratul de mînă!),
alții că-i floare crăiasă,
(aib-o-mpăratul mireasă!)[24]

Şi mai evidentă e tendința aceasta în partea a doua a orației, unde avem de a face cu o redare aproape fidelă a factorului etnografic.

Orația de colăcărie debutează cu un schimb de replici ce se angajează între trimișii mirelui și cei ai miresei în fața porții legate. Am spune că pasajul acesta inițial nu se încadrează organic orației, că de fapt e exterior acesteia, avînd o funcție similară cu cea a prologului la baladă, cu a formulelor de început la basm, cu a versurilor semnal din lirică, adică de preambul, de element pregătitor al alegoriei. E o invenție artificioasă prin care se caută transpunerea asistenței în dispoziția sufletească necesară urmăririi alegoriei.

Dialogul se desfășoară la început în limitele bunei-cuviințe tradiționale, în formule consacrate, obișnuite modului de expresie popular:

Bună dimineața,
cinstiți socri mari!
— Mulțam d-voastră
băieți militari![25]

pentru a evolua în continuare neprevăzut. Se simulează o ceartă, cele două tabere își aruncă vorbe usturătoare care nu depășesc însă nota ironică, pentru ca în cele din urmă să se ajungă la o înțelegere:

„să ne lăsați
cu încetul,
cu încetișorul,
să ne dăm cuvîntul
cu adevărul[26].

Din versurile pasajului comentat se desprinde atitudinea de demnitate a solilor mirelui, pătrunși de importanța misiunii lor

(Cine sînteți
dumneavoastră
să ne luați
seama noastră)[27]

precum și apelul la chibzuință, la cumpătare (să ne lăsați cu încetișorul), ca o răsfrîngere a seriozității și gravității cu care e privit un asemenea eveniment în lumea satului.

Partea aceasta a textului pune în lumină o adevărată artă a simulării, remarcabilă, care poate fi extrasă și din alte compartimente ale creației spirituale populare. Dialogul se încheagă oarecum anevoie, din replici vag incoerente, învăluitoare, ca și cînd și unei părți și celeilalte i-ar fi străine intențiile adversarului. Toți de fapt, inclusiv figura-

[24] *Ibid.*, p. 170.
[25] *Ibid.*, p. 173.
[26] *Ibid.*, p. 173—174.
[27] *Ibid.*, p. 173.

ția, cunosc perfect ceremonialul, etapele acestuia, știu ce și cum o să se întîmple, dar acceptă jocul acesta care oferă teren elementului de improvizație și care se pare este cerut de niște explicabile necesități estetice. Din această cauză, accentul va cădea în măsură apreciabilă și pe arta interpretării, pe capacitatea flăcăilor care spun orația de a broda pe schema tradițională.

Secvența următoare se reduce la descrierea alaiului mirelui, a drumului nuntașilor spre casa miresei. Totul e împins însă pe planul alegoriei și al metaforei, într-o lume supradimensionată, fabulos folclorică, gigantizată, capabilă numai ea să exprime exact imaginea pe care nunta o are în mentalitatea omului din popor, semnificația pe care momentul, unic în viața individului, îl are, importanța care se acordă hotărîrii de a face pasul acesta capital. Aerului solemn al ceremonialului de pînă acum, orația i-l adaugă pe acela de măreție, care se realizează tocmai prin acele note de fabulos, de hiperbolic. Mirele e „împărat“, mireasa, „împărăteasă“, flăcăii care însoțesc alaiul călări sînt „oșteni“ voinici, cei doi, trei vornicei aleși să vestească sosirea, „mici la stat / dar buni de sfat“, „soli împărătești“. Tînărul împărat este însoțit de un sfat de înțelepți, de „filozofi“ care-l ajută la dezlegarea enigmelor etc. Totul, de la gestica, mișcările, comportamentul eroilor pînă la aureola creată în jurul acestora, conlucrează la conturarea unei atmosfere eroice care corespunde celei reale, provocată de nuntă în lumea satului.

Se imaginează o vînătoare (să fie vorba tot de epoca raptului?) somptuoasă. Tînărul împărat

de dimineață s-a sculat,
fața albă și-a spălat,
chica neagră-a pieptănat,
cu straie noi *s-a-mbrăcat,*
murgul și l-a înșelat,
. . . .[28]

își adună oastea, formată din „feciori de boieri“, „nepoți de ghinărari“ și în zorii zilei pleacă la vînătoare. Dar abia în faptul serii, după multe încercări zadarnice, reușește să dea de „urma de fiară“. Pînă atunci cutreieraseră cu eforturi istovitoare

munții
cu brazii
și cu fagii,
cerul
cu stelele,
cîmpul
cu florile,
dealul
cu podgorile,
vîlcelele
cu viorelele
și satele
cu fetele[29].

[28] *Ibid.*, p. 174.
[29] *Ibid.*

Ideea căutării stăruitoare, realizată admirabil prin enumerarea aglomerată a întîmplărilor călătoriei (rimele interioare care rup versurile au o mare forță de sugestie), echivalează cu un nou elogiu adus miresei, unicității ei și, desigur, dragostei însăși. Tînărul împărat a cutreierat printre altele „satele / cu fetele", dar e limpede că el caută o „urmă" anume și că deci nu se va putea opri nicăieri pînă ce n-o va găsi. Ultimele versuri citate rețin o evadare din metaforic către planul real, egală cu o nouă încercare de decodaj, pentru a tempera probabil zborul imaginației celor care ascultă orația și a le reaminti astfel sensul real al fabulației, adevărata ei finalitate.

Motivul „urmei de fiară" este urmat apoi de cel al „sfatului" ținut pentru dezlegarea enigmei, făcîndu-se aproape abrupt (nu în toate variantele) trecerea la un alt motiv: al florii care nu rodește, nu înflorește „și nici locul nu-i priește / ci mai mult se ofilește" și care trebuie dusă (de-asta au venit ei, solii) în grădina împăratului:

„Acum, ori floricica să ne dați,
ori, de nu, nu scăpați;
căci am venit cu tîrnăcoape
de argint
să scoatem floricica
din pămînt;
s-o scoatem din rădăcină,
s-o ducem la-mpăratu-n grădină,
c-acolo să înflorească,
să rodească,
locul să-i priiască
și să nu se ofilească[30].

Acesta este motivul central al orației și aici trebuiesc căutate sensurile, atît ale ceremonialului cît și ale discursului poetic.

Comparațiile — simbol (urmă de zînă, de căprioară, în alte variante — floare de rai, crăiasă, „floricica frumoasă și drăgăstoasă"), diminutivele, suita epitetică, ne referim evident la toate variantele, faptul că solii vin cu „tîrnăcoape de argint / să scoată floricica din pămînt", reușesc să traseze cîteva linii ale unui portret ce va fi amplificat, completat cu detalii de către celelalte specii folclorice care apar cu acest prilej. Dar dacă atributele asupra cărora se insistă cînd e vorba de mireasă sînt frumusețea, drăgălășenia, gingășia, în cazul mirelui se relevă altele: hărnicia, hotărîrea, voința, în general, fiindcă ne referim la o perioadă mai timpurie, virtuțile bărbătești, voinicești ale „tînărului împărat".

Partea a doua a orației renunță la tonul sobru din prima secțiune, locul lui fiind luat de gluma copioasă și pe alocuri obscenă (fragmentele acestea au fost însă evitate la tipărire de către culegători). Datele controlabile ale obiceiului sînt mult mai numeroase, prezente în permanență chiar; acesta e descris amănunțit, dar nu întotdeauna sînt găsite

---

30 *Ibid.*, p. 175.

echivalentele artistice necesare pentru a transforma naraţiunea în poezie veritabilă.

Acum se schimbă ploştile (motivul firmanului împărătesc) se cer şi se oferă daruri colăcerilor, daruri care trebuie „să fie de-aici din casă / de la cinstita mireasă“, adică lucrate de ea,

să nu fie de pe la vecine,
să păţim vreo ruşine,
că atunci va fi cinstea noastră
şi ocara dumneavoastră[31]

se anunţă sosirea alaiului mirelui şi se fac aluzii la masa îmbelşugată cu care trebuie aşteptaţi nuntaşii.

Cum spuneam, notele de umor, în manieră tipic folclorică, îngroşat, străbat de la un capăt la altul această parte a oraţiei de colăcărie. Săgeţile sînt îndreptate împotriva celor din asistenţă, în ordinea ierarhică a rolului pe care-l deţin în cadrul ceremonialului, şi urmăresc să descreţească frunţile, să spulbere sau numai să atenueze atmosfera gravă de pînă atunci. S-ar putea ca înţelesul originar al fenomenului să fie găsit şi în altă parte. Rîsul ar urma să fie, în această ultimă viziune, de bun augur, un tonic pentru noua familie; sau poate sîntem în faţa unui element de gîndire arhaică, golit de sensul iniţial, potrivit căruia „rîsetele zgomotoase au putere apotropeică împotriva spiritelor nocive“[32] care trebuie îndepărtate de cei doi tineri.

Una dintre funcţiile oraţiei de colăcărie este şi cea de urare („Noi am descălica / şi am mai sta / d-am ura“), aşa cum reiese din chiar etimologia termenului. Poate că şi ea explică într-o oarecare măsură tendinţa spre fabulos, spre supradimensionare pe care am remarcat-o în rîndurile de mai sus. Maniera e cunoscută din colinde, pluguşor, precum şi din alte specii încadrabile poeziei populare de ritual, unde magia cuvîntului se aliază cu cea prin similitudine pentru a spori siguranţa realizării unor dorinţe exprimate de om.

În cazul nostru, riturile, actele folclorice şi textul oraţiei de colăcărie trebuie, alături de cele la care se apelează în alte faze ale ceremonialului, să ajute încă de pe acum la consolidarea şi prosperitatea noii familii.

ШАФЕРСКАЯ РЕЧЬ

Предварительные замечания для последующего анализа

(Резюме)

Шаферская речь в рамках свадебного обряда отмечает момент, когда свадебное шествие жениха прибывает в дом родителей невесты для того, чтобы взять её.

Для того, чтобы точнее уловить значения поэтического текста автор проводит сначала анализ составляющих частей этого момента, названного принятым термином „colăcărit“

[31] *Ibid.*

[32] Ovidiu Bîrlea, *Poveştile lui Creangă*, Bucureşti, Editura pentru literatură, 1967, p. 129.

(происходящим от слова „colac'') и пытается установить его место и роль в рамках обычая в целом.

Шаферская речь состоит, в конечном итоге, в переложении на план аллегории этого этапа обряда. В первой части, в которой описан путь жениха к дому невесты, тон сдержанный, торжественный. Во второй части преобладают оттенки юмора, призванные развеять серьёзную обстановку, созданную и поддержанную до тех пор.

Сказанная незадолго до того, как осуществить на самом деле переход девушки и парня в категорию взрослых, шаферская речь содержит в себе подлинные ценности искусства, доказывая неисчерпаемые средства народного духа.

UN ÉPITHALAME FOLKLORIQUE ROUMAIN
Préliminaires d'une analyse à venir

(Résumé)

L'épithalame folklorique nommé „orație de colăcărie" marque, dans le cadre du cérémonial nuptial, le moment où le cortège du fiancé arrive à la maison des parents de la fiancée pour réclamer cette dernière.

Afin de fixer plus exactement les significations du texte poétique, l'auteur procède au préalable à une analyse des composantes de ce moment, nommé selon le terme consacré „colăcărit" (dérivé du mot „colac", pain tressé, de fleur de froment) et il essaye d'en établir la place et le rôle dans l'économie d'ensemble de la coutume.

L'„orație" consiste, en dernière analyse, en une transposition sur le plan allégorique de cette étape du cérémonial. Dans la première partie, qui décrit le cheminement jusqu'à la maison de la fiancée, le ton est sobre, solennel; dans la seconde prédominent les notes d'humour qui ont pour but de transformer l'atmosphère grave créée et entretenue jusqu'alors.

Récitée peu avant le passage véritable de la jeune fille et du jeune homme dans la catégorie des personnes adultes, l'„orație de colăcărie" contient d'authentiques valeurs artistiques et met en relief les ressources inépuisables de l'esprit populaire.

O „ABATERE“ CARE DEVINE NORMĂ ÎN LIMBA ROMÂNĂ ACTUALĂ

de

G. GRUIȚĂ

Se întîlnește azi în limba română vorbită și scrisă o „abatere“, care, prin frecvența ei, oferă cea mai flagrantă discordanță între normă și uz. E vorba de tendința tot mai acentuată a vorbitorilor de a nu mai acorda în caz, în anumite condiții, atributul adjectival exprimat prin adjectiv propriu-zis sau prin participiu. Dezacordul e evident doar la genitiv-dativ feminin singular, căci numai la acest gen și număr adjectivul are o formă pentru genitiv-dativ și alta pentru nominativ-acuzativ, ca de altfel și substantivele feminine.

Chiar și cei care țin la forma literară a exprimării lor, conformă cu norma, sînt furați tot mai des de „abatere“. Sînt excepții foarte rare cărțile și publicațiile apărute în ultima vreme în care să nu întîlnim aceste oscilații. Limba vorbită se pare că a abandonat aproape total acest acord în anumite condiții.

Afirmațiile de mai sus se întemeiază pe un bogat material ilustrativ, extras din operele multor scriitori români contemporani consacrați, precum și din ziarele și revistele curente. Să dăm cîteva exemple:

„*... 120 de pagini ale* **unei cărți apreciată** *de la început de critica literară.*“ (Gazeta literară, XIII, 1966, nr. 31, pag. 6, col. I).

„**Unei culturi** *universale* **golită** *de particularități etnice ...*“ (Luceafărul, IX, 1966, nr. 47, pag. I, col. 4)

„*Primatul epicului este confirmat prin semnificațiile* **epopeii văzută** *ca modalitatea cea mai fericită* (Steaua, XVIII, 1966, nr. 9, pag. 73)

„*Pe urmă s-a așteptat construirea* **unei sonde** *special* **ridicată** *pentru filmare.*“ (Cinema, V, 1967, nr. I, pag. 18, col. 2)

„Greșeala“ nu ocolește nici revistele de lingvistică, nici cotidianele centrale de mare tiraj, publicații cu mare autoexigență lingvistică. Iată un astfel de exemplu chiar într-un titlu:

„*Cîteva probleme de sintaxă... Pe marginea* **temei** *de gramatică* **dată** *la examenul de admitere în școala medie în sesiunea din iulie 1957*“ (Limba română, VII, 1958, nr. 3, pag. 64)

Exemplele de dezacord sînt mult mai numeroase în alte ziare și reviste, mai legate, prin specificul lor, de limba vorbită. Așa este „Sportul", care are cel puțin meritul de a fi mai consecvent în folosirea formei neacordate. Dăm doar cîteva exemple din cele pe care le-am extras:

„*În urma* **unei pase primită** *de la Mițaru*" (XXIII, 1967, nr. 5197, p. 3, col. 1)

„*Ca urmare a topirii* **zăpezii necurățată** *la timp*" (XXIII, 1967, nr. 5197, p. 3, col. 1)

„*A dus faima* **echipei antrenată** *de el*" (XXIII, 1967, nr. 5192, p. 4, col. 1)

„*Rapid datorează victoria* **unei erori comisă** *de apărătorul Tudor*" (XXIII, 1967, nr. 5221, p. 3, col. 4).

Marea frecvență a acestui dezacord au ilustrat-o cu exemple toate tratatele și articolele care au dezbătut problema acordului. Cu mai bine de 20 de ani în urmă, acad. Iorgu Iordan afirma că „fenomenul este atît de răspîndit, încît am impresia că ne aflăm în fața unei adevărate tendințe"[1].

Ulterior, în *Limba română contemporană*, arătînd că nimeni nu e scutit de tentația acestei „abateri", scria: „M-aș putea cita pe mine însumi ... cu șovăirile pe care mi le cauzează acordul în caz dintre atributul participial și substantiv"[2]. Ideea e continuată pe aceeași pagină, în nota de la subsol: „Șovăirile se termină totdeauna prin aplicarea regulii acordului, dar nu garantez că această soluție este absolut în toate situațiile cea mai justă".

În timp ce acad. Iorgu Iordan se îndoiește de justețea acestei norme, majoritatea celorlalți autori de gramatici și studii, de lucrări pentru cultivarea limbii etc. se mențin pe poziția rigidă și anacronică a respectării ei cu strictețe.

E vorba, așadar, de o inovație în limbă față de care par a se contura două atitudini ale lingviștilor: una de acceptare, alta de respingere. În principiu, ambele atitudini sînt posibile și legitime. De mai bine de un secol și jumătate, gramatica istorică ne învață să privim cu alți ochi „abaterile" și, apreciind rolul lor în evoluția limbii, să nu le mai condamnăm aprioric. Dar aceeași gramatică istorică ne îndeamnă la prudență, la discernămînt în aprecierea noului în limbă, diferențiind ceea ce e viabil de ceea ce e efemer.

Care ar fi criteriul de apreciere a viabilității inovației? Răspunsul clar la această întrebare, acceptat azi de toată lumea, e conținut și în următorul pasaj din cea mai recentă carte a acad. Iorgu Iordan, scrisă în colaborare: „Tot ce corespunde legilor de dezvoltare a limbii trebuie acceptat, indiferent de preferințele și gusturile indivizilor sau ale grupurilor de indivizi, și, dimpotrivă, trebuie combătută orice inovație care

---

[1] Iorgu Iordan, *Limba română actuală. O gramatică a „greșelilor"*, ediția a doua, București, 1948, p. 420.

[2] Iorgu Iordan, *Limba română contemporană*, (ediția a II-a), București, 1956, p. 602.

nu se conformează acestor legi. Urmează, deci, că se impune cunoașterea legilor de dezvoltare a limbii întregului popor pentru a putea aprecia, din acest punct de vedere, schimbările care se produc în limbă sub ochii noștri“[3].

Rămîne, deci, de văzut, în cazul abaterii în discuție, în ce măsură corespunde legilor de dezvoltare a limbii, tendințelor ei generale de evoluție. Deși cercetarea o facem cu un scop normativ, acceptarea criteriului amintit ne obligă la studierea premiselor și a evoluției faptului de limbă pe care îl dezbatem.

Părerea noastră este că problema unui atribut adjectival neacordat în caz apare în limba română în secolul al XIX-lea. Apariția și dezvoltarea stilului publicistic, cu o sintaxă mai mobilă și mai receptivă la influențe străine, a dus la abundența unor construcții contrase[4]. Acestea dau sprinteneală și concizie exprimării, chiar dacă uneori se pierde din precizie în acest fel. Diferite subordonate, care lungeau fraza, au fost reduse la părți de propoziție, la diferite construcții, prin renunțarea la cuvîntul subordonator și trecerea predicatului la mod nepersonal. O frază ca următoarea: *„Pentru că era necunoscută în sală, femeii nu i s-a făcut loc“* a devenit: *„Necunoscută în sală, femeii nu i s-a făcut loc“*. O subordonată cauzală s-a transformat într-o construcție cu același înțeles. Subordonarea ei față de regent se menține, dar se realizează altfel, prin parataxă și nu prin element joncțional, ca înainte.

În cazul subordonatelor atributive, lucrurile s-au întîmplat puțin deosebit. Atributivele simple, cînd se contrag, se reduc la un singur cuvînt, participiu sau adjectiv. În felul acesta, urmînd de obicei imediat după substantivul regent al fostei propoziții, participiul sau adjectivul rezultat din contragere a ajuns să se acorde în caz cu acest substantiv. Nici nu s-ar fi putut întîmpla altfel, căci, rămas singur, adjectivul sau participiul nu mai putea fi simțit ca o unitate sintactică cu o relativă independență, un al doilea centru sintactic al frazei, ci ca o „anexă“[5] a substantivului, așa ca în exemplele următoare:

„A dat cartea unei eleve — care a fost premiată
— care era fruntașă“

„A dat cartea unei eleve — **premiate**
— **fruntașe**

După cum se vede, acordul a devenit mijlocul de realizare a subordonării, iar cuvintele rezultate din contragere sporesc numărul atributelor adjectivale care se subordonează în acest fel. În situația atributivelor dezvoltate contrase, mijlocul de subordonare rămîne același, ca la

[3] Iorgu Iordan, Valeria Guțu-Romalo, Alexandru Niculescu, *Structura morfologică a limbii române contemporane*, București, 1967, p. 267.

[4] Nu susținem prin aceasta că pînă în secolul al XIX-lea nu au existat contrageri, ci doar că numărul lor crește acum brusc, așa că o adevărată problemă a dezacordului în discuție abia acum apare.

[5] Termenul aparține academicianului Iorgu Iordan; cf. *Limba română contemporană*, ediția a II-a, p. 602.

alte secundare care se contrag: parataxa. Această rezistență în fața acordului ni se pare firească din mai multe motive.

Construcția provenită dintr-o atributivă dezvoltată nu se reduce la un singur cuvînt. Adjectivul sau participiul are acum determinante și, de aceea, nu mai e simțit ca o simplă „anexă" a substantivului de dinaintea lui, ci în primul rînd ca regent al cuvintelor care îl urmează, păstrînd greutatea sintactică a fostei subordonate atributive și relativa ei independență. Determinantul întărește foarte mult valoarea de verb a participiului, iar în cazul unui adjectiv, determinantul ne face să simțim prezența copulei din fostul predicat nominal, să înțelegem adjectivul mai mult ca nume predicativ decît ca atribut.

„Se anunță vizita unei delegații franceze — care este condusă de însuși șeful statului
— **condusă** de însuși șeful statului.

„Și-a închinat munca acestei metode noi — care este apreciabilă din toate punctele de vedere.
— **apreciabilă** *din toate punctele de vedere.*

Mai constatăm, pe de altă parte, că ceea ce se exprimă prin construcția contrasă e cel puțin la fel de important, din punctul de vedere al conținutului, ca și ideea din grupul sintactic ce-l precedă. În gîndirea vorbitorilor e clar acest lucru și îl subliniază folosind nominativul pentru participiu și adjectiv, căci în felul acesta se atrage mai mult atenția asupra a ceea ce exprimă aceste cuvinte[6]. De altfel, faptul că sînt simțite ca unități sintactice diferite și oarecum independente se vede și din pauza pe care o fac vorbitorii înaintea acestor participii sau adjective urmate de determinări. Această pauză trebuie marcată în scris prin virgulă, arătîndu-se astfel caracterul relativ izolat al construcției în discuție.

Acordul discutat aici nu se face uneori și din motive de imposibilitate. Cînd construcția are caracter absolut, subiectul fostei propoziții e prezent[7], iar fostul nume predicativ sau participiu al pasivului trebuie să se acorde cu el.

„În 1907 s-a recurs la serviciile **armatei, formată** *și* ea *tot din țărani".*

„Fata de împărat o dădu **mamei** *sale,* **frumoasă ea** *însăși ca soarele."*

---

[6] Cf. N. I. Barbu, *Sintaxa limbii române după metoda istorico-stilistică,* București, 1945, p. 116.

[7] Aceasta se poate întîmpla numai cînd se contrage o atributivă care are subiect reluat. În celelalte cazuri subiectul atributivei sau dispare (cînd e exprimat prin pronume relativ), sau devine complement de agent în noua construcție.

Considerăm că gramaticile sînt îndreptățite să consemneze ca normă obligatorie acordul în caz al participiului sau al adjectivului provenit din contragerea unei atributive simple, sau care poate fi considerat ca atare. Sînt depășite însă cînd pretind acest lucru și în alte situații. Motivul că nerespectarea lui ar putea provoca dese confuzii gramaticale și semantice[8] ni se pare neîntemeiat. Ba am putea spune că, uneori, tocmai acest dezacord aduce claritate. Iată un exemplu:

„120 de pagini ale **unei cărți apreciată** *de la început de critică"*. Forma de nominativ ne arată clar că întreaga carte a fost apreciată, pe cînd forma de genitiv-dativ ar fi făcut posibilă și interpretarea că doar 120 de pagini ale cărții au fost apreciate.

Nu trebuie să uităm, de asemenea, că doar singularul femininelor are forme deosebite pentru genitiv-dativ, iar cînd e vorba de adjective și participii la alte genuri, nu mai putem apela la desinențele cauzale pentru stabilirea raporturilor. Renunțarea de către vorbitori la acordul amintit, impus mai mult de analogia cu atributiva simplă contrasă, se înscrie în tendința mai generală prezentă în limba română, aceea de slăbire a forței genitiv-dativului, a simțului pentru flexiunea nominală[9].

Dezacordul discutat are la noi un precedent în situația apoziției, care în limba română actuală se acordă tot mai rar, sau aproape de loc, în caz, cu regentul său, exceptînd coincidențele de nominativ. Neîncrederea în desinențele nominale, abandonarea lor cu ușurință tot mai des nu sînt străine de legea economiei de material, care dirijează azi în limba română[10] și care se concretizează și sub forma folosirii unui singur semn, a unui singur mijloc pentru realizarea unei categorii gramaticale, a unui raport sintactic[11].

Pe temeiul celor arătate mai sus, considerăm că se poate degaja concluzia că regula acordului atributului adjectival exprimat prin adjective și participii feminine trebuie reformulată astfel:

1. Participiile și adjectivele feminine care au determinant nu se acordă în caz cu substantivul. Ele provin dintr-o subordonată dezvoltată contrasă, sau sînt considerate ca atare, iar determinantul, care are de obicei concretețea unui complement de agent, a unui circumstanțial etc., face să fie tratate în primul rînd ca regente. Acest lucru impune păstrarea formei de nominativ, cazul subiectului, care dă relief și prestigiu de regent cuvîntului.

---

8 Cf. *Gramatica limbii române*, ediția a doua revizuită și adăugită, Editura Academiei R.P.R., București, 1963, vol. II, p. 145.

9 Cf. Al. Graur, *Evoluța limbii române. Privire sintetică*, Editura Științifică, București, 1963, p. 65.

10 Cf. Al. Graur, *Studii de lingvistică generală. Variantă nouă*, Editura Științifică, București. 1960, p. 260.

11 Vezi: *„mie unul"*, *„oricui altul"*, *„omului acesta"*, unde parataxa a preluat și rolul desinențelor cazuale, renunțîndu-se astfel la acord.

2. Celelalte participii și adjective se acordă în caz cu substantivul pe care îl determină. Această regulă poate fi concretizată prin exemple ca următoarele:

„*Răspunde* **unei întrebări puse**“, dar
„*Răspunde* **unei întrebări, pusă** *în ședință de studenții anului*“
„*Răspunsul* **unei întrebări interesante**“, dar
„*Răspunsul* **unei întrebări, interesantă** *din punctul nostru de vedere*“

Un substantiv în genitiv-dativ poate avea determinant multiplu (participii, adjective) dintre care doar unul are determinant la rîndul său. Și în astfel de împrejurări regula se respectă; se acordă în caz doar adjectivul sau participiul care nu are determinant:

„*Gîndul prinderii* **unei lostrițe vrăjite, vestită** *în toată partea locului*“ (Gazeta literară, XIV, 1967, nr. 6, p. 7, col. 1).

Referindu-ne la limba scrisă, problema are și implicații de punctuație. Construcțiile cu participiu sau adjectivul neacordat în caz au caracter sau nuanță explicativă, chiar și cele care provin din subordonate determinative. Pentru a marca pauza care se face, în mod obișnuit, înaintea acestor construcții, ele se separă prin virgulă, punîndu-se în evidență astfel și independența, izolarea lor relativă.

Cînd substantivul, fost regent al atributivei dezvoltate contrase, e articulat cu articol hotărît și nu mai are alt determinant decît această construcție, deci sînt alăturate, nu se poate pune virgula între ele. Caracterul determinativ este, în asemenea situații, mai evident; raportul dintre substantiv și participiu sau adjectiv este mai puternic. Însuși articolul hotărît al substantivului e impus de construcția care îi urmează.

„*A adus faimă* **revistei condusă** *de el*“

Virgula se pune, însă, cînd substantivul mai are un determinant, care se intercalează între substantiv și participiul sau adjectivul construcției.

„*A adus faimă* **revistei** *Contemporanul*, **condusă** *de el.*“

„ОТКЛОНЕНИЕ", СТАНОВЯЩЕЕСЯ „НОРМОЙ" В СОВРЕМЕННОМ РУМЫНСКОМ ЯЗЫКЕ

(Резюме)

В современном румынском языке очевидна тенденция не согласовывать адъективное определение с именем существительным в определённых условиях. Выписки из печати и из произведений современных румынских авторов иллюстрируют частоту этого „отклонения". Анализируя эти примеры, можно сделать вывод, что имя прилагательное или причастие, выступающие в роли определения, не согласуются с определяемым существительным, главным образом тогда, когда оно в свою очередь является словом от которого зависят другие члены предложения. Считая обоснованным, в данных условиях, употребление адъективного определения в именительном падеже — падеже подлежащего, который придаёт слову престиж ведущего, можно было бы переформулировать закон согласования адъективного оп-

ределения (имея в виду употребление) следующим образом: адъективное определение, выраженное собственно именем прилагательным или происходящее из причастия, согласуется в падеже с именем существительным лишь в том случае, если у него самого нет определяющих слов.

UN „ÉCART" QUI DEVIENT „NORME" EN ROUMAIN CONTEMPORAIN

(Résumé)

On relève dans le roumain d'aujourd'hui une tendance évidente des sujets parlants à ne plus faire l'accord du cas entre l'adjectif qualificatif (en roumain „atribut adjectival") et le substantif dans certaines conditions. Des extraits de presse et des citations d'auteurs roumains contemporains illustrent la fréquence de cet „écart" grammatical. De l'analyse de ces exemples on peut déduire que l'adjectif ou le participe ayant le rôle de qualificatif (r. „atribut") est employé non-accordé avec le substantif qu'il qualifie, surtout lorsque ce dernier est, de son côté, le régent d'autres parties de la proposition (voir exemples dans le corps de l'article).

En considérant justifiée, dans un tel cas, la mise de l'adjectif au nominatif, cas du sujet conférant au mot un prestige de régent, et en tenant compte de l'usage actuel, on pourrait reformuler ainsi la règle d'accord de l'adjectif qualificatif: „le qualificatif (r. „atribut") d'un substantif exprimé par un adjectif proprement dit ou provenant d'un participe ne s'accorde en cas avec le substantif qualifié que si cet adjectif n'a pas lui-même de déterminants".

ROLUL LABORATORULUI DE LIMBĂ ÎN CADRUL CURSULUI PRACTIC (II)

Recunoașterea și producerea structurilor sintactice

de

AUREL TROFIN

Pentru *recunoașterea structurilor sintactice* este nevoie de exerciții de ascultare a conversațiilor din limba respectivă înregistrate în tempo normal. În anul universitar trecut noi am prezentat studenților texte paralele în pronunția britanică și americană. Acest lucru s-a putut face colaborînd cu lectorii străini din cadrul catedrei iar rezultatele practice obținute în stăpînirea limbii vorbite au fost bune.

Un mare rol în recunoașterea structurilor sintactice îl au exercițiile cu părți de vorbire (și implicit de propoziție) neaccentuate cum ar fi în special pronume personale, verbe auxiliare și defectiv modale, prepoziții și conjuncții. Aceste exerciții sînt cu atît mai necesare cu cît în școala medie ele sînt complet neglijate fapt care duce implicit la greutăți în înțelegerea limbii vorbită în tempo normal. De fapt greutatea în înțelegerea unui străin nu se datorează numai faptului că el vorbește repede dar și că străinii, și limba vorbită în general, face uz de formele slabe ale cuvintelor. Or, studenții noștri au nevoie tocmai de exerciții de acest fel care să fie făcute atît în clasă cît și în laborator.

Astfel în exemplul: I can go there, unde *can go* se pronunță (kəŋ gəu) aproximativ, ca numele propriu Congo (Kɔngəu). Dacă studentul nu este obișnuit cu forma verbală slabă, neaccentuată, nu va fi în stare să recunoască și să reproducă această propozițiune. În anul universitar 1966/67, din 18 studenți doar doi au reușit să reproducă această propozițiune și încă cîteva de acest tip — dificultatea a fost creată de pronunțarea slabă, de fapt normală, ca în limba vorbită a predicatului verbal *can go*. Asemenea exerciții trebuie să se facă atît în orele de clasă cît și în cele de laborator iar exercițiile din laborator să fie o repetare a tipului de exerciții făcute în clasă. Aceasta ar face ca studenții să stăpînească bine limba, deoarece numărul de ore afectat pentru exerciții de acest fel este destul de mare. De asemenea este necesar ca și în clasă să se lucreze cu magnetofonul, iar studenților din anii mai

mari să li se prezinte și înregistrări cu pronunțări dialectale sau Cockney English, pentru a-i familiariza cu situația reală existentă în limba engleză actuală.

Pentru *producerea structurilor sintactice* studentul trebuie să facă propozițiuni proprii în exercițiile de substituire sau ca răspuns la diferite întrebări. Apoi, el primește forma corectă ca verificare a propriului răspuns, acesta fiind unul din principiile pe care se bazează învățămîntul programat[1]. Însușirea este mult mai eficace cînd studentul are posibilitatea să controleze corectitudinea răspunsului iar răspunsul corect constituie un stimulent. În această etapă de mare ajutor este activitatea în laborator unde se pot face și înregistrări. Trebuie să subliniem că este absolut necesar ca răspunsul să fie verificat și aprobat de profesor și nu de student, pentru că neobservînd unele greșeli studentul poate fi stimulat să învețe o formă greșită. Cînd nu poate fi recunoscută o formă gramaticală (de exemplu verbul la persoana a III-a singular sau la trecut, substantive la plural) noi sugerăm ca pronunțarea ei să fie exagerată, soluție pe care am aplicat-o și care a dat rezultate, deși aceasta este considerată ca o falsificare a realității[2]. Recomandăm ca în timpul exercițiilor studentul să scrie exemplul iar verificarea corectitudinii formei scrise și orale să o facă profesorul înainte ca studentul să facă înregistrarea pe bandă[3]. Se înțelege că nu toate exercițiile vor fi înregistrate. Foarte multe exerciții de producere a structurilor sintactice vor fi orale chiar în laborator.

Referitor la modul de însușire a structurii unei limbi străine unii lingviști[4] susțin că studentul poate învăța structura noii limbi mai ușor prin studierea cu atenție a dialogurilor care cuprind elementele structurale și care își dezvăluie înțelesul propriu decît dacă aceste unități structurale îi sînt explicate de către profesor și că exersarea modelelor trebuie să se facă pînă cînd studentul prinde regulile gramaticale în mod spontan, automat[5].

Practica a demonstrat că scurtele explicații sînt de mare ajutor în însușirea oricărui material nou cu atît mai mult cu cît înșiși studenții doresc să știe ce sînt învățați. Se pare că acest procedeu al repetării automate are la bază modul de însușire a limbii străine de către copii. Dar cu totul alta este psihologia adultului. În cazul adultului trebuie

---

1 Robert L. Allen, *A Reassessment of the Role of the Language Laboratory in English Teaching Forum*, vol. D, nr. 4, July—August, 1966, p. 5.

2 *Ibidem.*

3 *Ibidem.* Această tehnică a autocorectării am încercat-o și noi atît cu studenții de la specialitate cît și cu cei de la Universitatea populară. Reluînd exercițiile de tipul celor autocorectate am constatat o reducere substanțială a greșelilor. Autoverificarea răspunsului și intonației o recomandă și Robert Lado în *English Pattern Practices (Establishing the Patterns as Habits)*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1964.

4 Charles C. Fries and Agnes C. Fries, *Foundations for English Teaching*, Tokyo, 1963, p. 19.

5 John P. Hughes, *The Science of Language (An Introduction to Linguistics)*, New York, 1963, p. 270.

să ținem neapărat seama de faptul că noile structuri care se însușesc sînt nevoite să se strecoare printre modelele structurale deja formate și consolidate ale limbii materne[6]. Foarte mulți cercetători susțin că cele mai bune rezultate în însușirea unei limbi străine sînt obținute de cei care învață limba întîi oral și apoi scris. Acest lucru a dus la exagerarea rolului etapei orale. Rezultatele au dovedit că exagerarea unei etape de însușire în defavoarea alteia poate avea rezultate negative neașteptate.

Experimentele făcute la San Jose State College în 1961[7] au demonstrat că cei care au învățat întîi vizual (adică forma scrisă a cuvîntului) și apoi oral (forma lui sonoră) au obținut rezultate mai bune decît cei care au învățat întîi oral și apoi vizual. Folosirea în exclusivitate a formei orale la cursul practic cu studenții anului I, seria 1965/1966 de la Facultatea de filologie din Cluj a dus la rezultate dintre cele mai slabe iar continuarea aceluiași program, cu unele modificări a dus la obținerea unor rezultate slabe și cu studenții din anul I seria 1966/1967. Astfel după trei luni de lucru, timp în care exercițiile scrise au ocupat un spațiu aproape neînsemnat, la două probe scrise nici unul din cei 15 studenți ai grupei nu au reușit să scrie fără greșeli. Deși sub conducerea profesorului studenții puteau forma propozițiuni corecte, cînd au trebuit să lucreze individual — în scris — au făcut greșeli de acord cît și greșeli privind ordinea cuvintelor în propozițiune. Cele mai multe au fost greșelile de ortografie. Subliniem că aceste exerciții au cuprins numai exemple de tipul celor lucrate în clasa iar cuvintele au fost dintre cele mai uzuale ca *school, shoe, leaves, to lose,* ș.a.

Părerea noastră este că succesul constă numai în corelarea judicioasă a tuturor etapelor în procesul de predare și colaborarea tuturor cadrelor care conduc cursul practic în cadrul unui program general comun. Se recomandă ca cei care conduc cursurile practice în sălile de clasă, să pregătească[8] din plin studenții pentru orele de laborator iar acestea să fie conduse de cadre pregătite special pentru acest scop și care e bine să aibă preocupări de lingvistică[9].

---

[6] Robert Lado, *Language Teaching (A Scientific Approach)*, Mc Graw-Hill Inc, New York, 1964, p. 119. Această idee este susținută și de Charles C. Fries și Agnes C. Fries care arată că limba maternă joacă un mare rol în predarea limbii străine și că greutatea sau ușurința cu care se însușește cea de a doua limbă nu constă în ea însăși ci în limba maternă *(op. cit.*, p. 11) și că este necesar să se facă comparație între cele două limbi (*op. cit.*, p. 12). De fapt aceste afirmații vin în contradicție cu cea pentru care am făcut trimiterea la nota 4. O lucrare apărută la noi și care are la baza elaborării tocmai aceste principii ale comparării cu limba maternă este *Dicționarul englez-român* (Mihail Bogdan și colectiv), Ed. Șt., Buc., 1965.

[7] James J. Asher, *Sensory Interrelationship in the Automated Teaching of Foreign Languages,* San Jose State College, 1961, după Robert L. Allen, *op. cit.*, p. 4.

[8] Edward M. Stack, *The Language Laboratory and Modern Language Teaching,* Oxford University Press, New York, 1966, p. 145.

[9] John P. Hughes, *op. cit.*, p. 268.

Pentru ca studentul să lucreze activ în laborator e bine ca exercițiile de scriere să se facă în sala de clasă și să urmeze după cîteva zile de la începerea exercițiilor orale. Verificarea eficienței exercițiilor trebuie să se facă dîndu-le studenților să scrie cuvinte și tipuri de propoziţiuni pe care ei le-au exersat oral[10] și nu altele[11].

Corelarea materialului predat la curs practic trebuie să se reflecte și într-un orar întocmit judicios. Pornind de la situația existentă la noi cu un program de curs practic de 12 ore săptămînal pentru anul I semestrul I, recomandăm următoarea succesiune cronologică: 1. Fonetică — exerciții practice; 2. Exerciții orale în clasă; 3. Exerciții în laborator; 4. Interpretări de texte (gramaticale și lexicale); 5. Conversație.

Această împărţire asigură continuitate logică în procesul de predare și însușire a limbii.

Etapele propuse și discutate de noi — recunoașterea și producerea sunetelor, recunoașterea și producerea structurilor sintactice — par la prima vedere prea simple. Dar scopul cursului practic — cel puțin pentru studenții anului I — este de a pregăti studenții pentru cursurile și seminariile de specialitate care încep din semestrul al II-lea și acest lucru nu se face în suficientă măsură în momentul de față. Dacă analizăm de exemplu situația existentă în anul universitar 1966/67 constatăm că nu toți au studiat limba engleză în școală. Astfel din totalul de 216 studenți numai 124 au studiat limba engleză în școală. Considerăm că numai pronind de la situația existentă putem crea programa care să aibă maximum de eficiență.

Laboratorul de limbă prezintă avantajul că îi dă studentului posibilitatea să treacă de la mediul artificial creat în clasă la discuția cu „străinii"[12]. Tocmai de aceea activitatea în sala de clasă și cea în laborator trebuiesc considerate ca părți componente ale aceluiași proces — însușirea limbii în cadrul programului de curs practic.

Esențial nu este gradul de înzestrare al laboratorului ci modul cum acesta se integrează în programul de învățămînt. Laboratorul de limbă trebuie să fie condus de cadre cu bună pregătire lingvistică și numai pregătirea profesorului este răspunzătoare de rezultatele obținute[13].

Cît privește problema intonației — deși exercițiile de intonație se fac în cadrul etapelor discutate — considerăm că merită o atenție deosebită și poate fi tratată separat.

---

10 Edward M. Stack, *op. cit.*, p. 148.

11 Unele cadre didactice sînt de părere că este plictisitor să se lucreze prea mult asupra aceluiași material; dar deficiențele semnalate se datorează tocmai faptului că lecțiile nu au fost prezentate sub toate aspectele: fonetic, grafic, gramatical, stilistic.

12 Edward M. Stack, *op. cit.*, p. 145.

13 John P. Hughes, *op. cit.*, p. 270.

РОЛЬ ЯЗЫКОВОЙ ЛАБОРАТОРИИ В РАМКАХ ПРАКТИЧЕСКОГО КУРСА (II)

Опознавание и производство синтаксических структур

(Резюме)

В первой части статьи автор подчёркивает значение упражнений по опознаванию синтаксических структур, главным образом при использовании неударных форм слов.

Во второй части подчёркивается необходимость соотнесения материала, данного на лекциях и на лабораторных занятиях, для того, чтобы помочь студенту правильно и быстро усвоить язык.

В заключении уточняется, что и на лабораторных занятиях основным фактором является преподаватель, а не техническая аппаратура.

THE ROLE OF THE LABORATORY IN FOREIGN LANGUAGE TEACHING (II)

The Recognition and the Utterance of Syntactic Patterns

(Summary)

In the first part of the paper the author points out the importance of exercises in recognizing the syntactic patterns especially when the weak forms of the words are used.

The second part stresses the necessity of correlating the material taught in classes and lab classes, in order to help the student to master the language correctly and more rapidly.

The paper concludes that even during lab classes the main factor is the teacher and not the technical devices.

NOTE

GOMOLYA, KARIKA, RÖG

ZSEMLYEI JÁNOS

1. A címbeli fazekas-szakszók és névváltozataik a fazekasság szakszókincsének azok közé a változatos elemei közé tartoznak, amelyeknek tüzetes tanulmányozása figyelemre méltó jelentéstani-szókészlettani, szerkezeti-alaktani, szóföldrajzi, valamint etimológiai tanulságokkal szolgálhat.

Az agyag finomítása közben a fazekas többféle, különböző méretű meg alakú agyagcsomót készít, különféle agyagtömbökkel dolgozik. Ilyen az az agyaghalmaz, amely a verés eredményeképp keletkezik, továbbá a felvert vagy megőrölt agyagból készült csomó, végül az a teljesen megfinomított agyagdarab, amelyet a fazekas a korongra felüt, és amelyből egy-egy edény vagy más fazekasáru lesz. (Vö. Márton Gyula, A zilahi fazekasmesterség. „Dolgozatok a kolozsvári Bolyai Tudományegyetem Magyar Nyelvtudományi Intézetéből", 18. sz. Kolozsvár, 1948. 9—14.)

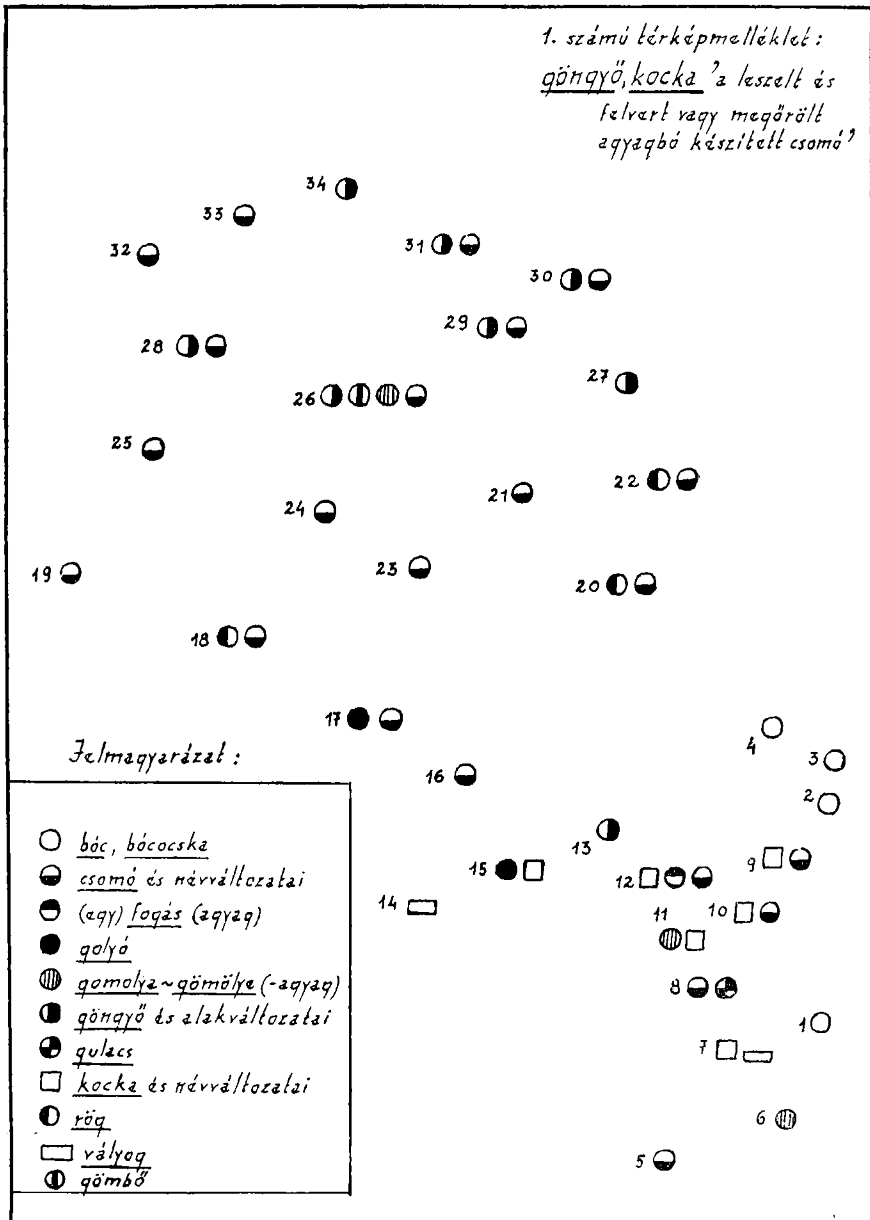
2. Az említett agyagdaraboknak nemcsak több fazekas-központ viszonylatában, de sokszor egy-egy helységen belül is számos elnevezése van. Ezt igazolják a hazai fazekasság műszókincsét tárgyaló eddig megjelent közlések, dolgozatok adatai, ugyanakkor az „RSzK-beli fazekasság magyar műszókincse" című tanszéki tervmunka keretében gyűjtött anyag is.[1]

A hazai fazekasság magyar műszókincsét tanulmányozó közlésekből, dolgozatokból a következő ide vágó adatok sorolhatók fel:[2] Désről a *csomó, felcsomóz(zuk), összecsomózgat(tyuk)* igekötős igei származékával (l. Szabó T. Attila, A dési fazekasok mesterműszavaiból [MNy. XXXIV, 117—22]), Kolozsvárról a *felcsomóz* és *csomózás* származék, valamint a *csomóagyag* összetétel ismeretes (l. Imre Samu, A kolozsvári fazekas-

---

[1] Az anyaggyűjtést 1959 nyarán kezdte meg és 1965-ben fejezte be a Kósa Ferencből, Vöő Istvánból meg e sorok írójából álló munkaközösség (a gyűjtésre vonatkozólag l. NyIrK. X. 357 j.).

[2] F r e c s k a y tól ezek az adatok idézhetők: az *agyaglepény* 'Thonlappen', a *gomoly, göngyölés*, a *rög* 'Masseballen, Ballen', a *rögszabó* összetétele 'Ballenmesser' értelmezéssel.

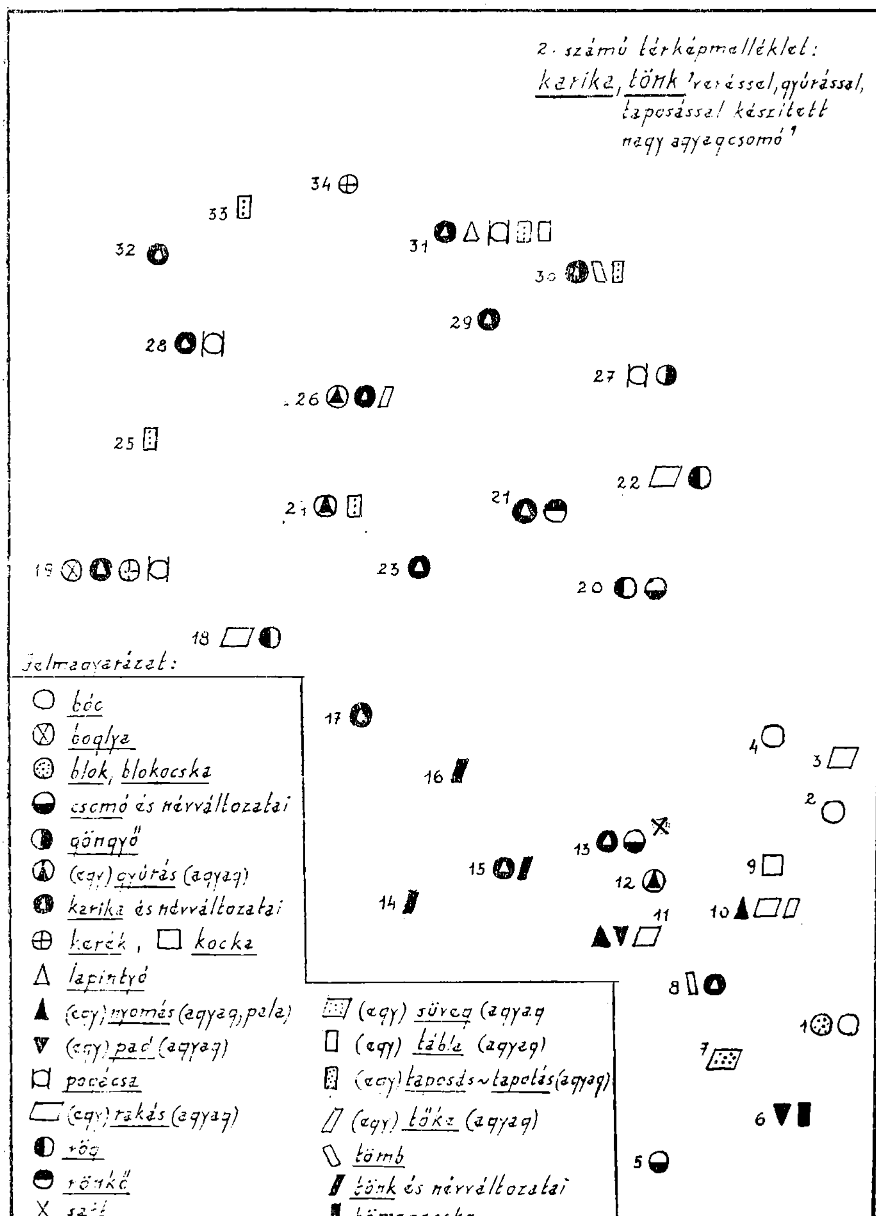

1. számú térképmelléklet:
gönqyő, kocka ʼa keszelt és felvert vagy megőrölt agyagbó készített csomóʼ
Jelmagyarázat:
bóc, bócocska
csomó és névváltozatai
(egy) fogás (agyag)
golyó
gomolya ~ gömölye (-agyag)
göngyő és alakváltozatai
gulacs
kocka és névváltozatai
rög
vályog
gömbő

ság műszókincse. „Az Erdélyi Tudományos Intézet Évkönyve" 1940—41. és kny.), Zilahról a *csomóu̯*, a *fēcsomóu̯z* igekötős igei és *csomóu̯zás* főnévi származékával szerepel (l. Márton Gyula, A zilahi fazekasmesterség szakszókincse. „A Kolozsvári Bolyai Tudományegyetem 1945—1955". Kolozsvár, 1956, 393—444), Marosvásárhelyről az *agyagcsamót* említhetjük (l. Balogh Ödön: NyIrK. X, 158—72). Más, ide tartozó adatok: Zilahról *karika agyagkarika* névváltozatával (l. Márton: i. h.), a *karika-agyag* Marosvásárhelyről (l. Balogh: i. h.), a *rög* Désről (l. Szabó: i. h.), Kolozsvárról (l. Imre: i. h.), Marosvásárhelyről (l. Balogh: i. h.). E szó Zilahon meg Marosvásárhelyen több összetétel elő- és utótagjaként is szerepel: *rökfēszabás, csuporrög, csupǫrrög, fazékrög, fazíkrög, kantarög, korsórög, pèrsèjrög* (l. Márton: i. h., Balogh: i. h.: *rög* a.), *szűrőü̯rög, tálrög, tánygyérrög, vázarög, virákcseréprög* (l. Márton: i. h.). Megemlíthető még Désről a *rönkő* (l. Szabó: i. h.), Marosvásárhelyről a *kackára ver* kifejezés és a *sajt* 'agyagkarika' (l. Balogh: i. h.).

A fentebb jelzett tervmunka anyagából a következő adatokat idézhetjük: *blók*, (Gf[3]), *blókocska (Gf)* | *bóc* (Gf, F, L, P) ~ *bòc* (Gf, L, P) ~ *boc* (P), *bócocska* (Gf) | *bogja* (Nv) | *csomó* (Bh, Csdf, D, Fb, Krd, Mf, Mvh, Na, Nb) ~ *csomóu̯*, (Dh, Ma, Nk, Nv, R, Szs, Szúv, T, Z) ~ *csomo* (Bh, Mvh, Rg, Szúv), *agyakcsomó* (D) ~ *agyakcsomóu̯* (Ma, Mtf, Nk), *csomóu̯agyag* (Dh) | (ëty) *fogás* (agyag) (Mf) | *gojó* (Bh, Krd, Mh, Na) ~ *gojò* (Bh) ~ *gojo* (Trd) ~ *gojǫ́* (Szm) ~ *gujóu̯* (Mf, Szm), *agyag-gujóu̯* (Mf) | *gomoja* (B, Szm), *gomojǫcska* (B) ~ *gömöje-agyag* (Dh) | *gömbőü̯* (Dh) | *gönygy* (Mvh) ~ *gönygyő* (Ml, Nb) ~ *gönygyőü̯* (Dh, Ml, Mtf, Vf) ~ *gönygyö̀j* (Mvh) | *gönygyölík* (Mtf, T) | *gulacs* (Szuh) | (egy ~ ~ ëgy) *gyúrás* (agyag) (Dh, Mf, Szs) | *karika* (Bh, D, Dh, Fb, Mtf, Nb, Nk, Nv, Szuh, Trd), *agyakkarika* (Mtf, Mvh, T) | *kerék* (Nv, Vf) | *kocka* (Trd) ~ *kocką* (Krd, Mh, Mf, Szm) ~ *kockǫ* (Csdf), *kockacską́(bǫ)* (Csf), *agyakkocką* (Krd, Mf), *paląkocka* (Krd, Mf) | *lapinytyóu̯* (Mtf) | (ëgy) *nyomás* (agyag) (Szm) ~ (ëgy) *nyomás* (pala) (Krd) | (ëty) *pad* (agyag) (B, Szm, Szuh) | *pogácsa* (Ml, Mtf, Nv, T) | *ràkás* (L) ~ (egy) *rąkás*

---

[3] A kutatópontok rövidítése és hivatalos neve: Aj = Alsójára (Iara) [14], B = Bereck (Breţcu) [6], Bh = Bánffyhunyad (Huedin) [17], Csdf = Csíkdánfalva (Dănești) [9], D = Dés (Dej) [21], Dh = Désháza (Deja) [26], Fb = Felsőbánya (Baia Sprie) [30], F = Frumósza (Frumoasa) [4], Gf = Gorzafalva (Grozești) [1], Krd = Korond (Corund) [10], Kv = Kolozsvár (Cluj) [16], L = Lészped (Lespezi) [3], Ma = Margitta (Marghita) [25], Mh = Magyarhermány (Herculian) [7], Ml = Magyarlápos (Tîrgu-Lăpuș) [27], Mvh = Marosvásárhely (Tîrgu-Mureș) [13], Mf = Makfalva (Ghindari) [12], Mtf = Misztótfalu (Tăuţii Măgheruș) [31], Na = Nagyajta (Aita Mare) [5], Nb = Nagybánya (Baia Mare) [29], Nk = Nagykároly (Carei) [32], Nv = Nagyvárad (Oradea) [19], P = Pusztina (Pustiana) [2], Rg = Retteg (Reteag) [22], R = Rév (Vadu Crișului) [18], Szúv = Szamosújvár (Gherla) [20], Sz = Szatmár (Satu Mare) [33], Szuh = Székelyudvarhely (Odorhei) [8], Szs = Szilágysomlyó (Șimleu Silvaniei) [24], Szm = Szolokma (Solocma) [11], T = Tasnád (Tășnad) [28], Trd = Torda (Turda) [15], Vf = Vámfalu (Vama) [34], Z = Zilah (Zalău) [21].


2. számú térképmelléklet:
karika, tönk (veréssel, gyúrással, taposással készített nagy agyagcsomó)
Jelmagyarázat:
bóc
boglya
blok, blokocska
csomó és névváltozatai
göngyö
(egy) gyúrás (agyag)
karika és névváltozatai
kerék, kocka
lapintyó
(egy) nyomás (agyag, pala)
(egy) pad (agyag)
pogácsa
(egy) rakás (agyag)
rög
rönkő
szél
(egy) süveg (agyag)
(egy) tábla (agyag)
(egy) taposás ~ tapolás (agyag)
(egy) tőke (agyag)
tömb
tönk és névváltozatai
tömegecske

(agyag) (Krd, R, Rg, Szm) | *rög* (Aj, Bh, Csdf, D, Dh, Fb, Krd, Ma, Ml, Mtf, Mvh, Nb, Nk, R, Rg, Sz, Szs, Szuh, Szúv, T, Trd, Vf, Z) | (ëty) *süvęg (agyǫg)* (Krd) | (ëty) *tábla* (agyag) (Krd) | (ety) *taposás* (agyag) (Ma, Szs, Sz) ~ (ety) *tapotás* (agyag) (Mtf) | (ety) *tőȗke* (agyag) (Dh, Nk, T) | (ety) *tömb* (Fb, Mvh) | *tömegęcske* (B) | *tönk* (Aj, Trd, Szs, Szuh) | *vájog* ~ *vájag* (Aj) ~ *vájjąg* (Mh, Szuh) | (ëgy) *vęrés* (agyég) (Mh).

3. A felsorolt adatok rokonértelmű szavak és szókapcsolatok, tehát nem teljesen azonos jelentéstartalmat jelölnek.

A bemutatott elnevezések egy része valamilyen — többé-kevésbé szabályosnak mondható — mértani alakra utal. Gömbalakú agyagcsomó elnevezése a *bóc, bócocska, golyó, gomolya* ~ *gömölye, gömbő, göngyő, göngyölék, rög,* korongalakúé a *karika, kerék, lapintyó, pogácsa,* kúpalakúé a *boglya, süveg,* kocka-, hasábalakúé a *kocka, tábla, vályog,* hengeralakúé a *tönk.* Határozatlanabb alakot jelent a *csomó,* a *tömb, tömegecske.*

Az (egy) *gyúrás, fogás, nyomás, rakás, taposás* agyag-féle szókapcsolatok a jelölt dologgal kapcsolatban azt emelik ki, hogy a kérdéses agyagcsomót milyen eljárással (gyúrással, fogással, nyomással[4], rakással, taposással, veréssel) hozták létre. Az (egy) *pad, tőke agyag*-féle megnevezések az agyagcsomó nagyságára utalnak; az *egy pad agyag* az az agyagmennyiség, amely gyúrás után a gyúrópadon marad, az *egy tőke* agyag pedig az agyagverő tőkére felvert agyaghalmaz.

A vizsgált adatok között vannak olyan elnevezések, amelyek egyes helyeken csak a felvert és leszelt vagy megőrölt agyagból készített csomókat jelölik: *göngyő, kocka, vályog.* Mások a tőkén felvert vagy meggyúrt agyaghalmazt nevezik meg: *boglya,* (egy) *pad, tőke* (agyag). A *blok, karika, kerék,* az (egy) *nyomás, taposás* (agyag), a *tönk* csak annak a malomkerék nagyságú agyagtömbnek a jelölője, amely a taposás eredményeképp jön létre. A legtöbb kutatóponton külön névvel illetik az egy-egy edény elkészítéséhez szükséges, teljesen kidolgozott, megfinomított, kiszabott agyagdarabot. Kutatópontjaink legnagyobb részében a *rög* jelöli ezt az értelmet, másutt a *golyó, gomolyácska,* a moldvai kutatópontokon a *bóc.* Ez utóbbi azonban az említett helyeken bármiféle agyagcsomót jelent, ugyanígy a *rög* is néhány helyen a finomítás közben készített akármilyen agyagcsomó jelölője.

4. Ha e bennünket most közelebbről érdeklő adatokat a köz- meg irodalmi nyelv, valamint a nyelvjárások szókészletével vetjük össze, megállapíthatjuk, hogy a bemutatott szavak és szókapcsolatok szinte kivétel nélkül az említett nyelvváltozatokban is megtalálhatók, a fazekasok szakszókincsében azonban sajátos jelentést vettek fel (vö. az ÉrtSz., MTsz., megfelelő címszavaival). Tehát a felsorolt adatok nem szűkebb értelemben vett szakszók, nemcsak a fazekassággal kapcsolatos dolgokat jelölnek; a vizsgált elnevezések legtöbbje a köznyelvben, a

[4] A *nyom, megnyom* ige jelentése a korondi és szolokmai fazekasok nyelvhasználatában: 'agyagot tapos'.

nyelvjárásokban meg más szakmai nyelvváltozatokban[5] is ismeretes és használatos (hasonló példákra l. StUBB Philologia 1. 1964: 130).

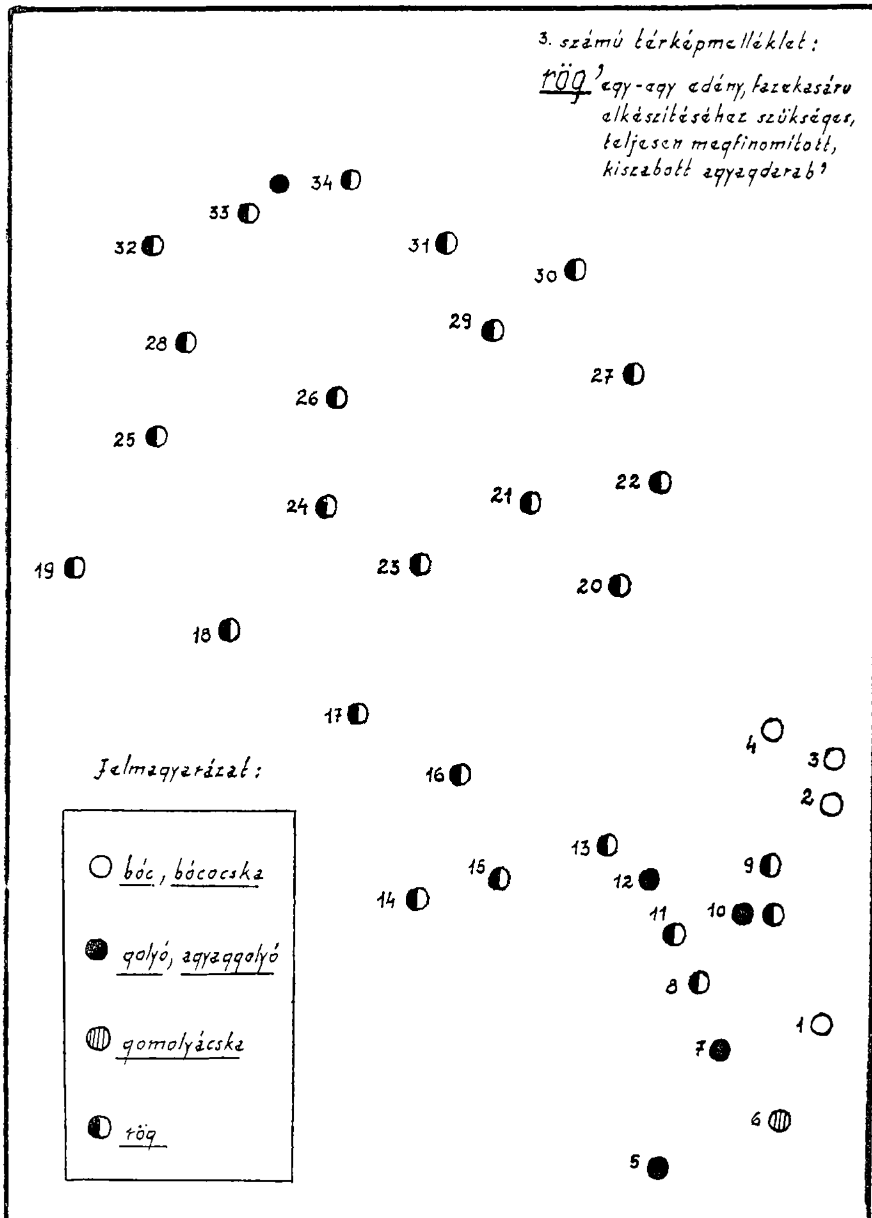
5. A köznyelvi vagy nyelvjárási szó csak úgy töltheti be szerepét a szakmai nyelvváltozatban, ha sajátos jelentést vesz fel. A jelentésváltozásoknak lélektani rendszerezését figyelembe véve (l. Gombocz, Jelt. 63—109) a vizsgált adatok legnagyobb hányadában tartalmi hasonlóságon alapuló névátvitel figyelhető meg: *bóc, boglya, golyó, gomolya gömölye, gömbő, karika, pogácsa, rög, süveg, tábla, tönk, vályog.* Itt a kérdéses agyagtömb, agyaghalmaz meg a különböző anyagokból (túró, széna stb.) levő, illetve készített csomók közti külső hasonlóság teszi lehetővé a névátvitelt. Érintkezésen alapuló névátvitelek a következők: (egy) *gyúrás, fogás, nyomás, pad, rakás, taposás, tőke, verés* (agyag). Ezekben a cselekvés nevével a cselekvés eredményét, a létrejövő mennyiséget (gyúrás, fogás, nyomás, rakás, taposás, verés), illetve bizonyos eszköz nevével a ráférő mennyiséget, a ráférő dolgot jelöljük *(pad, tőke).* A bemutatott elnevezések kialakulásában a jelentéstapadásnak (a nevek szintagmatikus kapcsolatás alapuló jelentésátvitelnek) is szerepe lehetett. A kérdéses szavak *agyag*-előtaggal, illetőleg determinánssal kapcsolódva összetételt, illetve szószerkezetet alkothattak, később az előtag, a determináns magába sűrítette az utótag, az alaptag jelentését is. A *bóc, bócocska, blókocska, csomó, golyó, gomolya gömölye, göngyő, göngyölék, gulacs, kocka, rög, vályog; boglya, karika, kerék, pogácsa, tömb, tönk agyag*-előtagú, determinánsú összetételből, szószerkezetből rövidülhetett. Egyébként a *csomó*nak, *golyó*nak, *karikának* használatos az *agyagcsomó, agyaggolyó, agyagkarika* névváltozata is. A *gömölyé*nek *gömölye-agyag* névváltozatát is lejegyeztük. Itt az előtag sűrítette magába az utótag jelentését.[6]

6. *Alaktani-szerkezeti* szempontból a vizsgált adatok egyszerű szók *(bóc, bócocska, blokocska, boglya, golyó, gomolya gömölye, gomolyácska, göngyő, göngyölék, gulacs, karika, kerék, kocka, lapintyó, pogácsa, rög, tömb, tönk, vályog),* szóösszetételek *(agyagcsomó, agyagkocka, palakocka, gömölye-agyag, agyagkarika),* szószerkezetek *(egy gyúrás, fogás, nyomás, pad, rakás, tábla, taposás, tőke agyag).* Mind az egyszerű szavak, mind a szószerkezetek között képzett alakokat is találunk. A kicsinyítő képzős alakok a moldvai pontokról *(bócocska, blókocska)* meg Bereckről

---

[5] F r e c s k a y nál az elemzett elnevezések közül más szakmai nyelvváltozatok szakszavaiként a következők szerepelnek: *csomó* 'Knoten' a takácsmesterség, *gomolya* 'Knäuel' a bőrgyártás, *karika* 'Ring, Oese' a kovács, nyerges és szíjgyártó, *kerék* 'Rad' a kerékgyártó, *rönkő* 'Stamm' az ácsmesterség, *tábla* 'Tafel', illetve 'Deckel' a bőrgyártás, kalapos, kerékgyártó, könyvkötő és a *tőke* 'Stöckel' a csizmadia, cipész, varga mesterség szakszókincséből.

[6] A jelentésváltozás egyes eseteire számos példát említ G á r d o n y i S á n d o r a körmöcbányai és selmecbányai bányászat német szakszókincséből (l. tőle: *Zum Bedeutungswandel in der Bergmannsprache* [ALingu. IX, 360—74]). A népi fazekasság szakszókincséből a jelentésváltozásokra más példák is idézhetők (erre vonatkozólag l. V ö ő I s t v á n: Nylrk. VI, 315—21; StUBB Philologia 1. 1964: 131).


3. számú térképmelléklet:
rög 'egy-egy edény, fazekasáru elkészítéséhez szükséges, teljesen megfinomított, kiszabott agyagdarab'
Jelmagyarázat:
bóc, bócocska
golyó, agyaggolyó
gomolyácska
rög

(gomolyácska, tömegecske) valók.[7] E képző adatainkban az illető dolog kisebb voltát jelzi (vö. MMNyR. I, 400). Deverbális névszóképzős alakok a következők: *göngyölék, gyúrás, fogás, nyomás, rakás, taposás.* Mind az *-ék,* mind pedig az *-ás* a cselekvés eredményét jelöli (vö. i. m. I, 372-3, 377). A felsorolt öszetett szavak közül a *gömölye-agyag* minőségjelzős, a többi szintaktikailag pontosan nem elemezhető összetétel: *agyagkocka* = agyagból való kocka, *agyagcsomó* = agyagból való csomó (vö. i. m. I, 443; hasonló példákra l. StUBB. Philologia 1. 1964: 131).

A bemutatott szintagmák mind mennyiségjelzős szószerkezetek, amelyekben a jelző mennyiséget jelölő köznév: egy *pad, taposás* stb. (vö. i. m. II, 86-7, 273).

A vizsgálati körünkbe eső szavak a fazekasmesterséggel kapcsolatos fontos dolgokat neveznek meg, ezért igen gyakran fordulnak elő a szakszókincsben. Ezzel függ össze az is, hogy közülük többnek viszonylag gazdag szócsaládja alakult ki. Íme az ide vágó adatok: *bóc: bócol, fèlbócol, megbócol, összebócol, bócolás, bócolatlan, bócolt* (Gf) | *csomó: csomóuz* (Z), *csomóusztuk* (Szuh), *fécsomóz* (Na) ~ *fèlcsomosztuk* (Mvh) ~ *fölcsomóuz* (Na) ~ *fölcsomosztuk* (Szuh), *kicsomoz* (Szúv), *mękcsomóz* (Krd), *ësszëcsomóz* (Krd) ~ *összecsomóuzzuk* (Nv), *csomóuzás, fèlcsomóuzás* (Mf) | *golyó: gojozzuk* (Trd), *fęgojóz* (Szm), *csipòrgojó* (Krd), *fazéggojó* (Krd), *kossógojó* (Na), *kossaógojó* (Krd) ~ *kossęugojo* (Na), *lábazsgojó* (Mh), *lábazsgojò* (Na), *pulickafőzőgojó* (Krd), *tányygyérgojó* (Mh) | *gomolya* ~ *gömölye: męggomojázza* (B), *összegömöjit* (Dh) | *göngyő: gönygyőz* (Ml), *fèlgönygyőuz* (Ml, Mtf), *összegöngyít* (Dh) | *kocka: kockázzuk fęl* (Csdf) ~ *fékockázzuk* (Krd), *összegönygyít* (Dh) | *összękockázzuk* (Mf), *kockázás* (Csdf) ~ *kòckàzàs* (Trd), *fékockázás* (Krd) | *lapintyó: föllapintyóuz* (Mtf) | *pogácsa: összepogácsáz* (Nv) | *rög: rögöl* (Csdf, Szuh), *fèlrögöl* (R), *kirögòltem* (Szuh), *rögölés* (Csdf) ~ *rögölís* (R), *cserępalávalo rög* (Mvh), *csupòrrög* (Aj, Dh, R), *fazękrög* (Trd) ~ *fàzękrög* (Mvh), *húsz literës rög* (Aj), *kantarög* (Aj), *kistálrög* (Dh), *korsóurög* (Dh) ~ *kòrsòrög* (Aj) ~ *kòrsorög* (Mvh, R), *szílkerög* (R), *tálrög* (Dh, R), *tányygyęrrög* (Dh) ~ *tányygyęrrög* (Trd), *virákcserępRög* (Mvh) ~ | *vályog: kivájogòl* (Aj), *ësszëvájogòl* (Mh).

A közölt szócsaládokban szerepelnek igei, főnévi, melléknévi képzett származékok, valamint összetételek. Az igei származékok *-ít, -l* vagy *-z* képzővel képzettek. E származékok legtöbbször *fel-, ki-, meg-, össze-*igekötővel együtt fordulnak elő. Az *-l* meg *-z* képzős igei származékok jelentése: 'agyagcsomót készít', tehát a képzők 'valamit (csomót, vályogot stb.) létrehoz' jelentést fejeznek ki (vö. i. m. I. 364-5). Az

---

[7] E helyeken ugyanis gyakori a kicsinyítő képző használata (vö. Szabó, *A kicsinyítő-becéző képzők a moldvai csángó nyelvjárásban.* „A Kolozsvári Bolyai Tudományegyetem 1945—1955), Kolozsvár, 1956. 445—93). Az említett helyeken több más kicsinyítő képzős származékot is lejegyeztünk. Pl. *bilácska* 'csapágygolyó' (Gf), *csáskocska* 'csésze' (Gf), *ulukacska* 'a mázőrlőkő csatornája, lefolyója' (L), *kasocska* 'agyaghordó kosár', *kannacská*(val) 'kanna', *kövecske* 'kődarab az agyagban' (B).

említett igekötők a cselekvés befejezettségére, illetőleg irányára utalnak (vö. i. m. I, 265-7). A főnévi származékok az igei származékokból *-ás, -és* képzővel való továbbképzések. E képző magát a cselekvés folyamatát jelöli. Pl. a *csomózás* 'az agyagcsomó készítésének folyamata' jelentésű (vö. i. m. I, 372). Melléknévi származékra csak két adatunk van: a *bócolt -t* befejezett történésű igenévképzővel van ellátva, a *bócolatlan -atlan* fosztóképzős melléknévi származék (vö. i. m. I, 389, 382).

Az összetételek között az igekötős összetételeken kívül szerepelnek olyan összetett szavak is, amelyekkel egyes pontokon egy-egy edény vagy más fazekasáru elkészítésére szolgáló, a finomítás minden mozzanatán átment agyagcsomó fajtáit nevezik meg. Ezek az összetételek szintén a szintaktikailag pontosan nem elemezhető összetett szavak közé tartoznak (vö. i. m. I, 443): *csuporgolyó, fazékgolyó, korsógolyó, lábasgolyó, puliszkafőzőgolyó, tányérgolyó; csuporrög, kantarög, kistálrög, korsórög, szilkerög, tálrög, tányérrög, virágcseréprög.*[8] Az előtag ezekben az összetételekben annak a készítmény-fajtának a neve, amely a kérdéses agyagdarabból készül. Megemlítendő, hogy nem minden kutatóponton hallhatók az említett szavak. Több helyen körülírással fejezik ki az illető fogalmat. Pl. *tálnak vàló boc, csipòrnak vàló bòc, bòrkànnak vàló boc* (Gf) stb.

7. *Szóföldrajzi szempontból* vizsgálva az elemzett elnevezéseket, láthatjuk, hogy az első meg második térképlap anyaga sokkal változatosabb, ugyanakkor kuszább képet mutató, mint a harmadiké.[9] Az is megfigyelhető, hogy egyes kutatópontokon azonos szó válik bármiféle agyagcsomó elnevezésévé (vö. a 3. pontban mondottakkal). Az itt bemutatott anyag alapján bizonyos területi egységek határolhatók el.

Az 1. térképmellékleten közölt anyagot figyelembe véve külön területi egységet alkotnak azok a kutatópontok, amelyeken a *göngyő* meg a vele etimológiailag összefüggő *göngyölék* használatos. Ide Nagybánya-környéki pontok tartoznak: Magyarlápos, Misztótfalu, Nagybánya, Felsőbánya, Tasnád, Vámfalu. E szó azonban *gönygy* meg *gönygyöj* változatban a jelzett területtől elég távol eső ponton, Marosvásárhelyen is előfordul. Szintén külön területi egységként határolódik el a székely nyelvjáráshoz tartozó, néhány pontot átfogó terület (Csíkdánfalva, Magyarhermány, Szolokma), ahol a *kocka* használatát figyeltük meg. Ugyancsak ezt az elnevezést hallottuk egyik adatközlőnktől a mezőségi nyelv-

---

[8] Ezeket az összetételeket ilyen szerkezetekké lehetne szétbontani: *csuporhoz, fazékhoz, korsóhoz, lábashoz, puliszkafőző (edényhez), tányérhoz való golyó; tányérhoz, kantához, kistálhoz, szilkéhez, tálhoz, tányérhoz való rög.*

[9] Az itt tárgyalt elnevezések területi megoszlását három térképlap szemlélteti, mivel a vizsgált szavak meg szókapcsolatok jelentés szerint nagyjából a térképmellékleteknek megfelelő három csoportba oszthatók. Megjegyzendő, hogy e térképlapokon szerepelnek a cikk elején idézett eddig megjelent közlések, dolgozatok ide vonatkozó adatai is. A helyes tájékozódás érdekében fel kell hívnunk a figyelmet arra, hogy a kutatópontok térbeli elhelyezésének léptéke nem mindig felel meg a valóságos arányoknak a folyóirat tükrének megszabott terjedelme miatt. — A térképlapokat Jakab Ilona rajzolta.

járási Tordán.[10] Jól elhatárolható a moldvai pontokat magába foglaló terület is, ahol a *bóc* használata jellemző. Két-két, egymáshoz elég távol fekvő pontról, Bereckről meg Szolokmáról, illetve Bánffyhunyadról meg Révről való a *gomolya, gomolyácska,* illetve a *golyó.* A *vályog* viszont két, egymástól távolabb eső, két különböző nyelvjárási pontról, a mezőségi Alsójáráról és a székely nyelvjárásbeli Nagyajtáról származik. Egy-egy pontról adatolható az (egy) *fogás* (agyag) (Makfalváról), a *gömbő, gömölye* (Désházáról) és a *lapintyó* (Misztótfaluból). Több kutatópontra terjed ki a *csomó* használata: a felkutatott kutatópontok többségében előfordul.

A 2. térképlap alapján a következő területi egységek különíthetők el: A moldvai kutatópontokon a *bóc* használatos, Gorzafalván azonban a *blok, blokocska* is felbukkan. Több ponton jegyeztük le a *karikát.* E helységek közül néhány egybeesik olyan fazekas-központokkal, amelyekre az 1. térképlap adatai közül a *göngyő* használata jellemző: Désháza, Nagybánya, Tasnád. A *karika* még a következő helyekről idézhető: Bánffyhunyad, Dés, Nagykároly, Nagyvárad, Torda, Zilah. Ugyancsak a göngyő területéhez közel eső vagy hozzátartozó pontokon, Margittán, Misztótfaluban, Szatmáron és Szilágysomlyón fordul elő az *egy taposás tapotás agyag* adat. Három-három ponton, Felsőbányán, Nagyajtán, Szamosújváron a *csomó,* Rettegen, Réven, Szamosújváron a *rög,* Misztótfaluban, Nagyváradon, Tasnádon a *pogácsa,* Alsóján, Szilágysomlyón, Tordán a *tönk,* két-két kutatóponton, Korondon, Szolokmán az *egy nyomás agyag, pala,* Nagyváradon meg a *boglya,* Magyarláposon a *göngyő,* Makfalván az *egy gyúrás agyag,* Csíkdánfalván a *kocka,* Szolokmán az *egy rakás agyag,* Berecken az *egy süveg agyag,* Korondon a *tábla,* Nagybányán a *tömb,* Désházán az *egy tőke agyag,* Berecken a *tömegecske* bukkan fel.

Legvilágosabban a 3. térképlapon különíthetők el területi egységek. Itt a következő három nagyobb terület határolható el: a) A moldvai pontokon a *bóc,* b) a székely nyelvjáráshoz tartozó néhány ponton a *golyó* található. Ugyanitt szórványosan előfordul a *gomolya, gomolyácska* (Bereck), e területi egység több pontján vagy kizárólagosan, vagy a *golyó*val párhuzamosan a *rög* használata is megfigyelhető (Szolokma, Korond, Csíkdánfalva, Székelyudvarhely). c) A többi kutatópontra a *rög* használata jellemző.

8. A bemutatott szavak, illetőleg szótövük *eredet* szerint a következő csoportokba sorolhatók: a) ismeretlen, bizonytalan eredetűek: *boglya* (talán ótörök), *golyó, gömbő* (valószínűleg hangulatfestő eredetű), *gulacs*[11], *karika, rög* (talán finnugor eredetű), *taposás* ~ *tapotás* (talán

[10] Mivel ez az adatközlő több évig Korondon is dolgozott, valószínűnek látszik, hogy a *kocka* szó használatát szokta meg, bár a szemlélet hasonlósága alapján akárhol megszülethet ez az elnevezés.

[11] Ez a szakszó valószínűleg nem függ össze a ’depilis’ jelentésű *gulacs*-csal (NySz.), de talán etimológiailag kapcsolatba hozható a *guja, gulja* ’teke’, *gujázni* ’tekézni’ (Tsz.) adatokkal.

finnugor eredetű), *vályog, verés*; b) finnugor, ugor; hangutánzó eredetűek, illetőleg nyelvújítási alkotások: *csomó, fogás, lapintyó, nyomás, rakás, tőke; göngyő; tömb, tömeg, tönk;* c) szláv eredetűek: *gomolya, gömölye, kocka, pad, pogácsa;* török eredetűek: *gyúr, süveg;* e) román eredetűek: *bóc, blok;* latin eredetű: *tábla* (EtSz., SzófSz., TEtSz., MSzFE, Kniezsa, SzlJsz. 197—8; 271, 369, 427, Blédy, Infl. 25, Kósa-Vöő-Zsemlyei: NyIrK. X, 358, 359).

9. Csak az itt bemutatott meg elemzett adatok is bizonyítják, hogy a népi mesterségek szakszókincse gyűjtésének több pontra való kiterjesztése az elnevezések nagy gazdagságát tárhatja fel. Az egyes fogalmak elnevezésében több esetben bizonyos, kisebb-nagyobb területekhez köthető sajátságok figyelhetők meg, olyan területi egységek határolhatók el, amelyekre egy-egy azonos szó, kifejezés használata jellemző.[12] E területi egységek jobbára egymáshoz közel fekvő, egy tájnyelvi egységhez tartozó pontokat foglalnak magukba, ahol — feltehetőleg — megvolt és megvan a lehetősége annak, hogy a más-más helységbeli fazekasok között intenzívebb kapcsolatok alakuljanak ki. Megfigyelhető az is, hogy szomszédos helységekben eltérő ugyanannak az elnevezése. Ezzel szemben arra is van példa, hogy két vagy több távoli ponton azonos elnevezést használnak. Ez valószínűleg azzal magyarázható, hogy a szemlélet azonossága bárhol lehetővé teheti ugyanannak az elnevezésnek a megszületését.

A népi fazekasság szakszókincse teljes anyagának feldolgozása rendjén külön elvégzendő feladatnak látszik annak megállapítása, melyek azok a fogalmak, amelyeknek elnevezései közösek valamennyi kutatóponton, és melyek azok, amelyek esetében az elnevezések használata kisebb-nagyobb területekre korlátozódik.

DIN TERMINOLOGIA MAGHIARĂ A OLĂRITULUI

(R e z u m a t)

Articolul de față este întocmit pe baza unui material lingvistic cules din 34 de localități, în cadrul temei „Terminologia maghiară a olăritului din R. S. România", studiată de un colectiv format din Kósa Ferenc, Vöő István și autorul, de la Catedra de limba maghiară a Universității „Babeș—Bolyai".

După prezentarea denumirilor referitoare la bulgărele de lut, folosite de olar în cadrul procesului de muncă, se determină diferențele de sens ale acestora. În continuare termenii în discuție sînt comparați cu lexicul limbii comune, al graiurilor și cu variantele vocabularelor profesionale. Se constată că majoritatea acestor cuvinte figurează în lexicul limbii comune, al graiurilor și al vocabularelor profesionale. În sfîrșit se trag concluzii cu privire la structura morfologică, etimologia și la repartiția teritorială a termenilor amintiți.

---

[12] Ugyanezt hangsúlyozza az erdőkitermelés meg tutajozás román szakszókincse köréből összegyűjtött és elemzett anyag is (vö. A r v i n t e: Studii și cercetări științifice Iași VIII [1957], 1—185).

ИЗ ВЕНГЕРСКОЙ ТЕРМИНОЛОГИИ ГОНЧАРНОГО ПРОИЗВОДСТВА

(Резюме)

Статья составлена на основе лингвистического материала, собранного из 34 местностей к теме „Венгерская терминология гончарного производства в Социалистической Республике Румынии". Эта тема изучена коллективом, состоящим из Коша Ференца, Вёё Иштвана и автора настоящей статьи, члены Кафедры венгерского языка Клужского университета им. Бабеша-Бойаи.

После изложения названий глиняных комьев, использованных гончаром в процессе труда, определяются смысловые различия этих названий. Далее, термины сравниваются с лексикой общего языка, говоров и с вариантами профессиональной лексики. Автор констатирует, что большинство этих слов фигурирует в лексике общего языка, говоров и в профессиональной лексике. Наконец, делаются выводы о морфологической структуре, этимологии и территориальном распределении упомянутых терминов.

AUS DEM UNGARISCHEN WORTSCHATZ DER TÖPFEREI

(Zusammenfassung)

Der vorliegende Artikel wurde auf Grund eines in 34 Ortschaften gesammelten linguistischen Materials, im Rahmen des Themas „Die ungarische Töpferterminologie in der Sozialistischen Republik Rumänien" zusammengestellt. Dieses Thema wird von einem Kollektiv, bestehend aus Ferenc Kósa, István Vöö und dem Verfasser, vom Lehrstuhl für ungarische Sprache an der Babeș—Bolyai Universität in Cluj, bearbeitet. Nach Vorführung der Benennungen für die Lehmklumpen, welche die Töpfer im Arbeitsprozess verwenden, wird die Unterschiedlichkeit ihres Sinnes bestimmt. Des weiteren werden die erörterten Fachausdrücke mit dem allgemeinen Wortschatz der Gemeinsprache und der Mundarten, als auch mit den Abarten der Fachwortschätze verglichen. Es wird festgestellt, dass die meisten Fachausdrücke in den erwähnten Wortschätzen vorkommen. Schliesslich werden Folgerungen bezüglich der morphologischen Struktur, der Etymologie und der Gebietsverteilung der untersuchten Fachausdrücke aufgestellt.

TEORIA ETEROINVARIANTĂ ÎN FONOLOGIE

de

I. T. STAN

Dacă prima formulare a teoriei fonemului nu este anterioară sfîrșitului secolului al XIX-lea, ideea de fonem este mult mai veche, ea putînd fi întîlnită și în antichitate în *Poetica* lui Aristotel: „litera e un sunet indivizibil, — nu orice fel de sunet însă, ci unul putînd intra în alcătuirea unui sunet inteligibil. Indivizibile sînt și sunetele scoase de dobitoace, și totuși nici unul nu merită, după mine, numele de literă"[1]. În secolele următoare, deși nu s-au făcut nici un fel de teoretizări, conceptul de fonem stă la baza alcătuirii alfabetelor diferitelor limbi, care nu notează sunetele în general, ci doar *tipurile* de sunete, adică fonemele.

Începînd din a doua jumătate a secolului al XIX-lea a devenit necesară o delimitare și o restrîngere a nenumăratelor varietăți de sunete, dintr-o limbă sau alta, la cîteva tipice, definitorii pentru limba respectivă. Astfel, pe la 1870 cercetătorul rus P. K. Uslar, cercetînd limbile din Caucazul de Nord în scopul alcătuirii de alfabete pentru aceste limbi, și-a dat seama că sunetele sînt de două feluri: unele care *deosebesc* sensul cuvintelor și altele care, deși se pronunță, *nu deosebesc* sensul cuvintelor. Primele au fost numite „sunete de gradul întîi", iar celelalte „sunete de gradul al doilea"[2].

Este îndeobște cunoscut că prima formulare a teoriei fonemului i-a aparținut lui Baudouin de Courtenay. Totuși, D. Jones susține că ideea de fonem apare și în lucrările lui Henry Sweet, pe la 1870, cînd Sweet a deosebit două tipuri de transcripție fonetică: una *largă*, care să cuprindă sunetele în general, și alta *restrînsă*, care să noteze toate nuanțele de sunete. O astfel de delimitare ar fi egală cu transcrierile fonematică și fonetică în concepția actuală. Ca atare, susține Daniel Jones, H. Sweet

---

[1] Aristotel, *Poetica*, Editura Academiei Republicii Populare Române, București, 1965, capitolul XX, p. 80.

[2] Vezi A. A. Reformatskij, *Vvedenie v jazykoznanie*, Moskva, 1955, p. 173.

trebuie considerat descoperitor al fonemului alături de Baudouin de Courtenay[3]. Tot din necesităţi practice de transcriere fonetică apare ideea de fonem şi la Paul Passy, care susţine că ar trebui folosită o singură literă pentru fiecare dintre sunetele care disting sensul cuvintelor[4].

Cu timpul, cercetările fonetice şi fonologice s-au amplificat şi adîncit, conturîndu-se mai multe concepţii, teorii sau puncte de vedere în definirea fonemului. Astfel, putem desprinde: a) *concepţia fonetică:* două sunete sînt identice cînd din punct de vedere fiziologic şi acustic seamănă între ele; b) *teoria psihologistă:* fonemul este „echivalentul psihic al sunetului" sau imaginea din mintea cuiva a sunetului (Baudouin de Courtenay); c) *concepţia „fizicalistă":* fonemul reprezintă „o familie de sunete" concrete ale limbii. Membrii acestei familii se găsesc unul faţă de celălalt în distribuţie complementară (Daniel Jones[5] şi L. V. Šcerba); d) *punctul de vedere „atomist":* fonemele sînt dezmembrate, „sparte" în atomi, iar diferitele trăsături ale fonemelor sînt considerate fenomene independente (Daniel Jones[6]); e) *teoria fizic-relaţională:* fonemul ca parte a opoziţiei fonologice e şi de natură corelaţională şi fizică; forma şi substanţa fizică sînt privite ca un întreg indisolubil (N. S. Trubeţkoi[7], A. Martinet[8]); f) *punctul de vedere fizic-relaţional cu două trepte de abstracţie:* se deosebesc două trepte, două niveluri: *etic* şi *emic*. Deosebirea de punctul de vedere fizic-relaţional constă în felul cum se tratează principiul invariantei fonemelor; fonemul este un invariant al clasei de sunete, care sînt variantele lui. De aici decurge posibilitatea diferitelor moduri de pronunţare a unuia şi aceluiaşi fonem. Fonemul ca invariant ţine de nivelul emic, iar sunetele în calitatea lor de variante ale fonemului ţin de nivelul etic (K. L. Pike[9]); g) *teoria micro- şi macrofonemelor:* fonemele se tratează în calitate de construct teoretic. Deosebirile fonologice sînt: *minimale* şi *neminimale*. Grupa formelor între care există o deosebire fonologică minimală formează o clasă de forme, de ex: *bat- pat- lat- dat- hat- mat- sat*. Corelaţia dintre aceste cuvinte o reprezintă opoziţia fonologică minimală. Deci *b-p-l-d-h-m-s* se numesc *microfoneme*. *Macrofonemele* sînt totalitatea microfonemelor care ocupă acelaşi loc în clasele de forme identic constituite[10]. Microfonemele sînt egale cu fonemoidul concret în concepţia lui S. C. Šaumjan, iar macrofonemele

---

[3] Daniel Jones, *The History and Meaning of the Term „Phoneme"*, Supplement to „Le Maître phonétique", July—December, 1957, p. 4.

[4] *Ibidem*, p. 5.

[5] Daniel Jones, *The Phoneme: its Nature and Use*, Cambridge, 1950, p. 10: fonemul este "a family of sounds in a given language which are related in character and are used in such a way that no one member ever occurs in a word in the same phonetic context as any other member".

[6] *Ibidem*, p. 10—11.

[7] *Grundzüge der Phonologie*, T.C.L.P., 7, 1939.

[8] *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1960.

[9] K. L. Pike, *Language in relation to unified theory of the structure of human behavior*, Glendale, California, 1955.

[10] Vezi, S. K. Šaumjan, *Problemy teoretičeskoj fonologii*. Izd. AN SSSR, Moskva, 1962, p. 55.

cu fonemul abstract[11] (W. F. Twaddell[12]); h) *concepția glosematică*: în fiecare dintre cele două planuri care se deosebesc în limbă- conținut și exprimare- se pot desprinde încă două: forma și substanța. Lingvistica teoretică trebuie să studieze numai forma pură, indiferent de substanța conținutului și substanța exprimării. Unități reale ale limbii trebuie considerate numai elementele relațiilor pure care se manifestă în sunete și sensuri. Fonemul e doar un element al relațiilor pure ce se manifestă în sunete, dar el în sine nu conține nimic fizic (L. Hjelmslev[13]). S. K. Šaumjan consideră că concepția glosematică despre fonem ar fi o piatră unghiulară a concepției contemporane despre fonem[14].

Dintre diferitele puncte de vedere din care s-a abordat problema fonemului două s-au conturat cel mai bine în fonologie: concepția psihologistă și cea fizic-relațională.

Concepția psihologistă are la bază studiile lui Baudouin de Courtenay care vede fonemul ca o reprezentare a sunetului, acesta din urmă nefiind altceva decît un fapt psihic. „Această soluție — afirmă Emanuel Vasiliu — prezintă dezavantajul de a deplasa problema de pe terenul realității obiective pe terenul faptelor de conștiință care trebuie, în ultima analiză, și ele explicate, iar explicația nu poate fi găsită decît tot în realitatea obiectivă“[15]. Teoria lui Baudouin de Courtenay rămîne importantă în istoria fonologiei întrucît este prima teorie fonologică care face distincția netă între sunet și fonem și care dă un „criteriu, fie el chiar psihologist, de identificare a două sunete ca variații ale aceleiași unități“[16]. Sub influența teoriei psihologiste a lui Baudouin de Courtenay au tratat fonemul L. V. Šcerba și N. S. Trubețkoi în primele lor lucrări.

Teoria fizic-relațională s-a conturat în cadrul activității Cercului Lingvistic de la Praga, îndeosebi prin activitatea lui N. S. Trubețkoi, care, în lucrarea sa fundamentală *[Grundzüge der Phonologie]*, pune bazele acestei teorii ce domină fonologia actuală. În elaborarea teoriei, N. S. Trubețkoi pornește de la opoziții, pe care le împarte în: opoziții *fonologice* și opoziții *nefonologice*. Cele fonologice pot diferenția sensurile cuvintelor dintr-o limbă dată, iar cele nefonologice nu le pot diferenția. De aici decurge și distincția dintre fonem și sunet: fonemele pot diferenția sensul, iar sunetele nu pot diferenția sensul. Fonemul poate fi determinat numai pornind de la funcția lui în limbă, de aceea teoria se mai numește și funcțională.

S. K. Šaumjan observă că, întrucît în cadrul teoriei fizic-relaționale în fonem sînt cuprinse două aspecte diferite — cel relațional și cel

---

[11] Vezi mai jos, p. 87.

[12] W. F. Twaddell, *On Defining the Phoneme*, Supplement to „Language“, Journal of the Linguistic Society of America, 1935, XVI.

[13] L. Hjelmslev, *Prolegomena to a theory of language*, Baltimore, 1953.

[14] S. K. Šaumjan, *op. cit.*, p. 57.

[15] Em. Vasiliu, *Problema fonemului în lingvistica actuală*, în „Elemente de lingvistică structurală“, București, 1967, p. 83.

[16] *Ibidem*, p. 84.

acustico-fiziologic —, se creează așa numita *antinomie a transpoziției*. Cum trebuie înțeleasă această antinomie a transpoziției? În planul sistemelor semiotice, spre deosebire de „limbile“ artificiale ale matematicii, fizicii sau chimiei, care operează doar cu sisteme de semne, în cadrul limbilor naturale avem atît sistem de semne cît și sistemul elementelor diacritice ale limbii. Atît semnele cît și elementele diacritice ale limbii (fonemele) sînt elemente acustice. Dar pentru relația de designare (fr. désigner) importantă este nu natura acustică a sunetelor, ci faptul că cu ajutorul semnelor se poate diferenția designatul, iar pentru relația de diferențiere este importantă nu natura acustică a fonemelor, ci faptul că cu ajutorul fonemelor se pot distinge semnele. Ar reieși că atît semnele cît și fonemele pot fi transpuse din mediul acustic în alte medii ale substanței fizice. Dar avîndu-se în vedere că atît semnele cît și fonemele sînt elemente acustice, rezultă că semnele și fonemele nu mai pot fi transpuse din mediul acustic în alte medii ale substanței fizice. Apare deci o contradicție, o antinomie a transpoziției: după natura relațiilor de designare și diferențiere a sistemului semiotic semnele și fonemele pot fi transpuse din mediul acustic în alte medii fizice, iar după natura acustică a semnelor și fonemelor în limbile naturale, ele nu mai pot fi transpuse în alte medii[17].

Antinomia transpoziției poate fi depășită prin aplicarea metodei numită *idealizare*, utilizată în logica științei contemporane. Conform acestei metode noțiunea de *semn* se disociază în *semnul idealizat* a cărui substanță acustică se reduce la zero și în *substratul acustic* al semnului idealizat, iar noțiunea de *fonem* se disociază în fonem *propriu-zis*, în cadrul căuia substanța acustică e redusă la zero, și în *fonemoid*, adică substratul acustic al fonemului.

Dar antinomia transpoziției apare și în cadrul elementelor diferențiale. Această antinomie poate fi depășită prin disocierea elementului diferențial în: *diferentor*, care reprezintă elementul diferențial idealizat, la care substanța fizică e redusă la zero, și în *diferentoid*, adică substratul acustic al diferentorului. Astfel, fonologic se pot stabili trei genuri de noțiuni: 1. fizic-relațională (sunetele și însușirile lor acustice), 2. relaționalo-fizică (fonemoidele și diferentoidele), 3. relaționale (fonemele și diferentorii[18]).

Pe baza celor relatate mai sus S. K. Šaumjan formulează o nouă teorie fonologică pe care o numește *teoria celor două niveluri de abstractizare în fonologie* (dvuchstupenčataja teorija fonologii).

Conform acestei concepții fonemul, ca și electronul și protonul, nu este accesibil observației noastre, fiind un construct logic, iar sunetul reprezintă substratul fizic al fonemului și este accesibil observației

---

[17] Vezi, S. K. Šaumjan, *Strukturnaja lingvistika*, Moskva, 1965, p. 85—86; idem, *Lingvistica structurală în stadiul actual al dezvoltării sale*, în SCL, XIII, 1962, nr. 3, p. 318.

[18] Idem, *Sovremennoe sostojanie dvuchstupenčatoj teorii fonologii*, în „Issledovanija po fonologii“, Moskva, 1966, p. 11—12.

noastre. Deci, cele două niveluri de abstractizare ar fi: 1. nivelul constructelor; 2. nivelul observației directe[19]. La nivelul constructelor avem fonemele și diferentorii, iar la nivelul observației directe sunetele, fonemoizii și diferentoizii.

Pornind de la teoria fonologică a lui K. L. Pike[20], S. K. Šaumjan arată că fonemul nu este un invariant al clasei de sunete, care sînt variantele lui, ci, în realitate, sunetul și fonemul sînt două lucruri eterogene. Ca urmare, fonemul nu poate fi invariant al clasei de sunete și nici sunetele nu pot fi variante ale fonemului. Variantele-foneme sînt de asemenea foneme, foneme unitare, nu sunete. Fonemele sînt constructe și în această calitate ele nu pot fi pronunțate; se pronunță numai substratele lor fizice, adică fonemoizii.

Înțelegînd sunetele ca obiecte eterogene, se pune în mod diferit și problema invariantelor pentru cele două niveluri de abstractizare, deoarece lipsește concordanța dintre fonemul-invariantă și fonemele-variante; la fel lipsește concordanța dintre fonemoidele-invariante și fonemoidele-variante.

În realitate, fonemoidul-invariant servește ca substrat fonemului-variantă, iar fonemoidul-variantă servește ca substrat fonemului-variantă[21]. „Fonemul-invariantă împreună cu fonemele-variante constituie o clasă genealogică, formată după anumite reguli ale generării“[22].

Deosebirea invariantelor eterogene ale celor două niveluri de abstractizare constituie piatra unghiulară a teoriei lui Šaumjan, iar pentru a-și deosebi propria teorie fonologică de cea a lui K. L. Pike autorul o numește *teoria eteroinvariantă a fonologiei*[23].

Teoria lui S. K. Šaumjan a determinat reacții lingvistice opuse. O. I. Dicușina include teoria lui Šaumjan în punctul de vedere „cibernetic“, despre care afirmă: „concepția cibernetică se bazează pe presupunerile greșite că fonemele nu pot fi percepute de simțurile noastre, că ele sînt constructe“[24]. „Din contră — scrie O. I. Dicușina — fonemele pot fi percepute și sînt zilnic percepute de către membrii aceleiași comunități lingvistice“[25].

---

[19] Em. Vasiliu, *op. cit.*, p. 87.

[20] Vezi mai sus, p. 84.

[21] S. K. Šaumjan, *Sovremennoe sostojanie dvuchstupenčatoj teorii fonologii*, în „Issledovanija po fonologii', Moskva, 1966, p. 22—23.

[22] Ibidem, p. 23.

[23] Teoria eteroinvariantă a fost dezvoltată de către S. K. Saumjan, începînd cu anul 1960, în următoarele lucrări: *Dvuchstupenčataja teorija fonemy i differencial'nych elementov*, în „Voprosy jazykoznanija“, 1960, nr. 5; *Problemy teoretičeskoi fonologii*, Moskva, 1962; *Lingvistica structurală în stadiul actual al dezvoltării sale*, în SCL, XIII, 1962; nr. 3, p. 313—323 (traducere din limba rusă); *Sovremennoe sostojanie dvuchstupenčatoj teorii fonologii*, în „Issledovanija po fonologii“, Moskva, 1966, p. 3—23.

[24] O. J. Dickushina, *English phonetics*, Moskva—Leningrad, 1965, p. 33.

[25] Idem, p. 33.

R. G. Piotrovskij, A. I. Podlužnîj[26], L. L. Kasatkin[27], V. K. Žuravliov[28] și E. L. Ginzburg[29] acceptă noua teorie fonologică și o aplică în studiile lor fonologice, fonetice, de metodica modelării, de prozodie etc.

*

În România[30] teoria fonologică a lui S. K. Šaumjan este acceptată de I. Coteanu care afirmă că „considerarea fonemelor drept constructe ni se pare justificată, pentru că se asigură astfel deosebirea clară a fonemelor de sunete și, punînd la baza celor dintîi substratul fizic al relațiilor, este coerentă, ierarhizează corect legăturile sunetului cu fonemul și, cum se vede, elimină ca nefiind necesară referirea la aspectul semantic al fonemului"[31] și de Emanuel Vasiliu care e de părere că „bazată pe distincția explicită dintre nivelul observației directe (sunetele) și nivelul constructelor (fonemele), postulată de logica modernă a științelor, teoria celor două niveluri de abstractizare elimină antinomiile care apar în teoria fizic-relațională a fonemului"[32].

ГЕТЕРОИНВАРИАНТНАЯ ТЕОРИЯ В ФОНОЛОГИИ

(Резюме)

Автор кратко рассматривает важнейшие взгляды, существовавшие до сих пор в фонологии, показывая, одновременно, существенные особенности каждой из выработанных фонологических теорий.

Затем излагается фонологическая теория С. К. Шаумяна, названная „двухступенчатой теорией фонологии", и показывается что она приносит нового в фонологии, а также дополнение и изменение её названия в последнее время, мотивированное необходимостью различать её от фонологической теории К. Л. Пайка, в так называемую „гетероинвариантную теорию".

Автор упоминает и некоторые из откликов иностранных и румынских лингвистов на теорию С. К. Шаумяна.

---

[26] R. G. Piotrovskij, A. I. Podlužnyj, *Eščjo o fonematičeskoj interpretacii fonetičeskich dannych*, în „Issledovanija po fonologii", Moskva, 1966, p. 24—54.

[27] L. L. Kasatkin, *Ob uslovijach fonetičeskich assimiljativnych izmenenij*, în „Issledovanija po fonologii", Moskva, 1966, p. 55—64.

[28] V. K. Žuravljov, *Dvuchstupenčataja teorija fonologii i metodika modelirovanija fonologhičeskich processov*, în „Issledovanija po fonologii", Moskva, 1966, p. 67—78; idem, *Gruppofonema kak osnovnaja fonologhičeskaja edinica praslavjanskogo jazyka*, în „Issledovanija po fonologii", Moskva, 1966, p. 79—96.

[29] E. L. Ginzburg, *K funkcional'noj charakteristike prosodii*, în „Issledovanija po fonologii", Moskva, 1966, p. 97—159.

[30] Pentru prima dată teoria e semnalată în România de O. Vințeler și P. Chirilov în CL, VI, 2, 1961, p. 142, în recenzia la „Voprosy jazykoznanija" IX, (1960), nr. 1—6; termenii „dvuchstupenčataja teorija" sînt traduși prin „teoria bifazată" a fonemelor.

[31] I. Coteanu, *Comutarea și substituția*, în „Elemente de lingvistică structurală", București, 1967, p. 37.

[32] Em. Vasiliu, *op. cit.*, p. 88.

THE HETERO-INVARIANT THEORY IN PHONOLOGY

(Summary)

The author briefly discusses the main view points that have been put forward in phonology, describing the essential characteristics of each phonologic theory.

The author presents then S. K. Šaumjan's phonologic theory named the "theory of the two stages of abstraction in phonology" emphasizing its novelty in phonology and showing that its supplementation and its change of name into "hetero-invariant theory" was determined by the necessity to distinguish it from K. I. Pike's phonologic theory.

The opinions of some Romanian and foreign linguists, with regard to Šaumjan's theory are also mentioned.

ADATOK TELEKI SÁNDOR ÉLETÉHEZ

JANCSÓ ELEMÉR

Teleki Sándor gróf (1821—1892) életét, társadalmi és politikai tevékenységét sokoldalú és gazdag szakirodalom dolgozta fel. Ismeretes, hogy Teleki Sándornak 1835-ben Táncsics Mihály volt a nevelője. De közismert az 1848-as szabadságharcot előkészítő társadalmi és politikai tevékenysége, Petőfihez fűződő barátsága is, majd részvétele a szabadságharcban és az emigráció Habsburg-ellenes mozgalmaiban. Teleki Sándor előbb Törökországban, majd Párizsban élt, de köztársasági érzelmei miatt Franciaországból száműzték. Jersey, később Guernesey szigetén Victor Hugoval és a környezetében élő francia, lengyel és olasz emigránsokkal kötött barátságot. Az elnyomott európai népek szabadsága érdekében Victor Hugoval együtt közös proklamációt adott ki és több írásával segítette az emigránsok és száműzöttek sajtótevékenységét. 1859-ben és 1860-ban az olasz egységért, Garibaldi oldalán harcolt. 1867-ben tért vissza Erdélybe és élete utolsó szakaszában írja meg visszaemlékezéseit. (*Emlékeim* I—II. k. Budapest 1879—1880), *Egyről-másról* (*Újabb emlékeim*. Budapest, 1882 stb.). Életét és politikai, művelődési tevékenységét több tanulmányban, cikkben Gyalui Farkas dolgozta fel. Ugyancsak ő 1939-ben Budapesten kiadott *Gróf Teleki Sándor regényes élete* című művében szépirodalmi formában összegezte addigi kutatásai eredményeit. Újabban, 1958-ban Budapesten *Teleki Sándor emlékezései* címen terjedelmes antológia jelent meg a Magyar Századok sorozatban Teleki válogatott írásaiból. Görög Lívia válogatása, előszava és jegyzetei tovább gazdagították ugyan a Teleki Sándorról szóló irodalmat, de az életével kapcsolatban sok kérdésre nem adtak választ. Teleki Sándor életével és politikai tevékenységével kapcsolatban két új és eddig ismeretlen adatra hívom fel a figyelmet. Az egyik a szabadkőművességgel való viszonyára vonatkozik, a másik édesanyjához fűződő mély szeretetéről és egyúttal haladó politikai elveiről tanúskodik. Ez utóbbit szószerint közlöm.

Teleki Sándor szabadkőművességéről eddig csak sejtése volt a szakirodalomnak. Birtokomba jutott Teleki Sándor szabadkőműves diplomája,

amelyik több szempontból érdekes. A diplomát Solingenben 1843 aug. 11-én állították ki. Teleki a „Princz von Preussen zu den 3 Schwerten páholy tagja volt. Az okmányt P. Knecht páholymester írta alá és a pecséttel ellátott okirat alján található Teleki Sándor aláírása is. Teleki Sándor első nagyobb külföldi tanulmányútja alkalmából vétette fel magát a szabadkőművesek közé. Ismeretes, hogy a Habsburg-birodalom területén 1795-ben, a Martinovics-összeesküvés után minden titkos társaságnak, így a szabadkőművesek páholyainak működését is betiltották. Csak 1867 után engedélyezték újból a szabadkőműves páholyok létesítését. Aki tehát a tiltó rendelkezéseket áthágva külföldön felvétette magát a szabadkőművesek szövetségébe, annak feltétlen Habsburg-ellenes, haladó nézeteket kellett vallania. Teleki 1835 és 1848 közötti politikai magatartásáról sok írott emlékünk maradt fenn. Mind Teleki, mind a kortársak visszaemlékezései azt bizonyítják, hogy Teleki Sándor grófi származása ellenére gyűlölte a zsarnokság minden formáját, lelkesedett a negyvenes évek európai haladó mozgalmaiért. Ez a világnézeti magatartása vihette őt is Bălcescuhoz és sok más román és magyar kortársához hasonlóan, a szabadkőművesek közé. Kutatásaim során 1934-ben Párizsban megtaláltam a francia fővárosban működő Mont Sinaï páholy törzskönyvét, ahol Türr István, Teleki László nevei mellett a Teleki Sándoré is ott volt. Sajnos, a német és francia páholyok jegyzőkönyvei nagyrészt elvesztek, ezért kutatásaim ezen a téren további eredményekre nem vezettek. Azonban így is nyilvánvaló, hogy Teleki Sándor szabadkőműves összeköttetéseit mind 1848 előtt, mind utána, Habsburg-ellenes tevékenysége érdekében hasznosította.

Az édesanyjához írt levele nemcsak életrajzi vonatkozásai miatt jelentős, hanem a nemzeti függetlenség és a demokrata eszmék melletti hitvallásáért is. „Teleki Sándornak és anyjának egymás iránt való szeretete megindító" — írja Gyalui Farkas — Valóban, az itt közölt levél is megkapóan lírai hangú mind az anyja iránti mély szeretet, mind az el övendő szabadságba vetett hite miatt. Ezért értékes dokumentum e levél Teleki Sándor élete és emigrációban töltött forradalmi tevékenysége szempontjából. A levél eredetije tulajdonomban van.

Borítólapon

Madame la Comtesse *Teleki*
née Comtesse *Mikes*
Monostor utcza

Clausenbourg
Wienne *Transilvanie*

Porto-Ferrajo-Elba szigetén
Auguszt 12én 1862.

Kedves édes jo Anyám!

Egy héti gondolkodás után irom e sorokat; nem határozatlanság tartoztatot vissza, mert 13 éve múlt hogy határoztam, ítéletet hoztam

magam felet: *tűrsz, szenvedsz, össze roskadol a fájdalom alatt, meg vénülsz az idegenek köztt az idegen földön, nélkülözended a család ápolo melegét; imádott anyád, szeretett testvéred után fogsz foljtonosan sovárogni, de nem fogsz tágitani;* meg *törsz* de nem fogsz *meghajolni.*

Tizen három ével ez előtt ezeket mondám, s ezeket mondom meg tört szível ma; s elég erősnek érzem magamat ezeket mondani az akasztofa alat is.

Midön csak is személjemről van szo, olcson dobom oda magamat én magamnak, mert egyéniségem soha sem volt imádat tárgya —; de midön szeretetteimel öszefüggésben nekik akaratomon kívül okozok fájdalmat, akkor is csak akkor szenvedek mély fájdalmokat — s ez oka egy héti gondolkodásomnak.

A püspök ö excellenciájának mondja hállás köszönetemet, kétszeresen magasztos irántomi mélto eljárása, s apostolias maga viseleti; esmeretlent pártfogoltt s politicai ellenének ajánlá fel kegyességét. — Tőlle dicső volt azt tenni, tőllem méltó azt el nem fogadni — Ő így, esmerve nemes lelkét jobban fogja csekéljségemet méltányolni, én meg hállámal maradandok neki ados. —

Nem *álszemérem* tartoztat engem a kegyelem kunyorálástól vissza, hanem a polgárnak, a honfinak megfontolt és elhatározott enérzetü *Méltosága*
a bünösnek meg lehet kegyelmezni, az áldozattol kegyelmet remélünk — a martyrok nem esmerték az aller höchste gnadet! —

Ha a japoni feldicsőültek, követvén száz ezrek magasztos példáját kínteljesen meg tudtak halni a szent vallásért, melly meggyőződésökben keletkeze hitté; miért ne szenvednék én hitvallásomért melly hazám iránti határtalan szeretet; s ha szintén csalodnám is jo hitemben, de ezen csalodás olly nagy-szerű hogy egy gyarlo ember szenvedéseiben az nem merülhet alá. — Veszesek bár mindet de meg marad következetességem, s magam iránti becsülésem s ez elég arra hogy a nyomorban is vigasztalást találjak benne, s tiszteljem saját magamat. —

Én nem akarok jobb lenni a hazánál — ha az ország többsége ki nyitja a kaput, melly alatt felemelt fövel keresztül lehet lépdelni, akkor én is átt megyek —; vagy ha azt mondják: ítélni fogunk felettek, akkor én is elő állok vádolni; és védeni magam. —

A körülmények, europa viszonyai oda fejlőttek hogy a kormánynak okvetlenül ki kell békülni velünk, vagy ha tizen három éveig vártam, várhatok tiszta lelki esmérettel még jövö tavaszig, akkor okvetlenül találkoznom kell kedves édes jo anyámal — addig ügyünk bizonyosan elválik — s mit levélben lehetetlen tárgyalni, személjesen, közösen elvégezzük, ha ut és mod nyilik *becsülettel* haza térni, higye hogy semmi nem forrobb vágyom, szivbeli ohajtásom. —

Sokszor midön rá gondolok hogy kedves édes jo anyámal együtt élhetek, az őrültség környez, s ez azon tárgy mellyre gondolni is alig merek, szivem eltelik fájdalommal, szemeim könyel. —

Tudja kedves anyám hogy nem tartozom azok közé kik mindent rozsa szinbe látnak — de ez utal higye nekem *remélhetünk,* s előttem

majd nem bizonyos hogy egy pár holnap mulva karjaimba szorithatom még pedig othon.

Istenem melly boldogok leszünk! — már előre készülök magamat othon, az édes kedves atyai házba hizlalni — fecsegni, locsogni együtt, elbeszélni, hogy mi történt 1859 ben — mi 860 ban Siciliába Nápolyba, s a többi, s a t, et caetera — jol melegedni a kályha melet, jol aludni, jol enni, jol lakni, — a koplalások után jol lakni — mert itt soha sem lakunk jol, soha sem eszünk jol, a czukor is savany — hányszor jut eszembe *Péter* a Nagy Péter — Petrus magnus — a mult éjel is herkentyüvel álmodtam, szerencse hogy nem vagyok terhes — baj lett volna; magyaráztam ma Lajosnak hogy mi a herkentyü, paraszt rétes, — de a szamár nem érti —, ó Péter koronámat (ha volna) adnám oda Péterért; szegény Bornemiszsza Josi! mily nagy ember volt, s meg halt elesmerés nélkül — ha franczia lett volna, porai a Pantheonba nyugosznának; igazza van Briat-Savarennek [!] „hogy az ki egy uj ételt talál fel, több jot tesz az emberiségért mint az ki egy cométát fedez fel" — s ha eszembe jut hogy a herkentyü esmeretlen hazánkon kivül!!!!

A jo öreg Mészáros Lázárnak — Radezky ki nagyon szerette, — Kuthájába amnesztyát küldött, a jo öreg meg köszönte, s arra kérte hogy amnesztya hellyet küldjön neki dinye magokat, s egy bizonyos gyümölcsöt mit kikingernek hinak, az az zsido cseresnyét.

Én is arra kérem kedves édes jo anyámot küldjön nekem Ulrich bankárhoz — a *gyors* postával —

Egy jo *magyar* szakács könyvet — melékelje hozzá
Okmánytár 1848—49— eseményekhez—
Erdély története 1848—49 ben
Erdély nevezetesbb családi Kőváry Lászlotol
Viseletek és szokások —
Szalay magyar ország története

És egy cathalogust az ujabb magyar könyvekröl — s ha valami érdekest tesz hozzá az ujabb politicai, historiai és különösen *drámai* munkákból, szivéből meg fogja köszönni hü fia.

Irjon kedves anyám mentől előbb — hogy van, mit csinál — írjon Rozáékrol — jövő tavaszszal hol találkozunk — nekem mind egy akár hol, ha bukarestbe jön Pétert is hoza el; —

Itt nagy confusiok vannak én Porto Ferajoba lesem el az eseményeket —

Isten áldja — s szeressen ugy a mint én imádom halálig hű fia

Válaszoljon kérem rögtön
Octobert türelmetlenül várom

CONTRIBUŢII LA BIOGRAFIA LUI TELEKI SÁNDOR

(Rezumat)

Teleki Sándor a fost o figură importantă a generaţiei paşoptiste maghiare. Viaţa şi opera sa sînt cunoscute prin istorici. Prin materialele pe care le publică aici, autorul contribuie la o cunoaştere mai profundă a personalităţii lui Teleki Sándor. Se relevă, în primul rînd, legăturile acestuia cu francmasoneria, fapt neremarcat pînă acum. Importantă, în al doilea rînd, este şi o scrisoare — necunoscută pînă azi — a lui Teleki Sándor, către mama sa, scrisoare trimisă din insula Elba, în 1862, şi în care el îşi exprimă repulsia sa faţă de absolutism.

НОВЫЕ БИОГРАФИЧЕСКИЕ ДАННЫЕ О ТЕЛЕКИ ШАНДОРЕ

(Резюме)

Телеки Шандор был выдающейся личностью венгерского революционного поколения 1848 г. Его жизнь и творчество известны через посредство историков. Материалом, публикуемым в настоящей статье, автор способствует более углублённому познанию личности Телеки Шандора. Выявляются, во-первых, его связи с масонством — факт, не отмеченный до сих пор. Во-вторых, важно неизвестное поныне письмо Телеки Шандора, адресованное своей матери, посланное из острова Эльбы в 1862 г., в котором он выражает своё отвращение к абсолютизму.

CONTRIBUTION À LA BIOGRAPHIE DE TELEKI SÁNDOR

(Résumé)

Teleki Sándor fut une figure importante de la génération hongroise de 1848. Sa vie et son oeuvre sont connues grâce aux historiens. Par les matériaux publiés ici, l'auteur contribue à la connaissance plus profonde de la personnalité de Teleki Sándor. Il relève en premier lieu les relations de celui-ci avec la franc-maçonnerie, ce qui n'avait pas été remarqué jusqu'ici. Importante, en second lieu, est aussi une lettre inconnue à ce jour, de Teleki Sándor à sa mère, lettre envoyée de l'île d'Elbe, en 1862, et dans laquelle il exprime sa répulsion à l'égard de l'absolutisme.

UN PROIECT DE REVISTĂ CULTURAL-LITERARĂ ÎN TRANSILVANIA LA 1866

de

GEORGETA ANTONESCU

Deceniul al șaptelea al secolului trecut constituie, pentru toate provinciile românești, o etapă de tranziție și totodată de remarcabilă efervescență culturală, de diversificare a preocupărilor, de reluare a unor inițiative anterioare și de prevestire a unor înnoiri iminente. Două ni se par a fi trăsăturile caracteristice ale acestei perioade. În primul rînd, procesul de delimitare a diferitelor discipline științifice și umaniste: literatura, istoria și lingvistica, publicistica propriu-zisă și beletristica încetează de a mai forma un complex unic, așa cum se mai întîmpla încă la mulți dintre cărturarii perioadei anterioare. Nu e vorba atît de dispariția vocațiilor enciclopedice (Hasdeu, Odobescu, Cipariu stau mărturie), ci de faptul că, în chiar creația unor astfel de spirite, obiectivele, modalitățile de studiu și de expresie tind să se individualizeze după domeniile de cunoaștere cărora le sînt aplicate, iar literatura devine — tot mai evident — un sector aparte, păstrîndu-și comunicația cu celelalte, dar nemaisubstituindu-li-se și nemailăsîndu-se copleșită de ele. În al doilea rînd, e evident progresul spiritului critic, existent, bineînțeles și înainte, postulat de un Heliade, Alecsandrescu sau Kogălniceanu, dar care acum își extinde puterile în toate domeniile vieții politice, economice și intelectuale și se exercită sistematic, fără intermitențe și, din ce în ce mai mult, fără concesii.

În contextul specific transilvănean fenomenele culturale evoluează în mod similar. Alături de istorie și filologie, literatura joacă un rol tot mai mare, pe de o parte ca prilej de afirmare în comparație cu celelalte popoare, pe de altă parte ca mijloc de cultivare a limbii și a conștiinței naționale. Publicul cititor în dezvoltare — tot mai numeros și mai doritor de lectură în limba națională — care urmărea cu asiduitate literatura beletristică și nu se mai mulțumea doar cu lungile și uneori aridele dezbateri istorice și filologice care invadaseră publicistica culturală a deceniului anterior, cerea și el reviste cu profil cît mai divers.

Încă în 1858, într-un articol din „Telegraful român", At. M. Marienescu remarca specializarea tot mai evidentă a periodicelor altor popoare și propunea apariția unui organ românesc care să ajute „naționalitatea și moralitatea... cultivînd istoria și literatura"[1]; iar în 1861 în „Foaia pentru minte"[2], Iulia Marchiș și Terenția Deseanu, „profesorese" la Beiuș, se fac purtătoarele de cuvînt ale publicului feminin care aștepta, de asemenea, cu nerăbdare ivirea unei reviste literare[3].

Atunci cînd, în 1863, apare la Pesta „Aurora română", ea e salutată cu mare entuziasm[4]; ulterior însă, în ciuda bunelor intenții ale redactorului, se va dovedi a nu fi la înălțimea pretențiilor și speranțelor publicului cult românesc, pierzîndu-și treptat abonații și sucombînd după apariția „Familiei". Cercul colaboratorilor „Aurorei române" se dovedește totuși a fi o adevărată pepinieră de inițiative publicistice: din el a făcut parte la început Iosif Vulcan[5] și tot de aici pornește și proiectul pe care-l semnalăm în articolul de față.

În primăvara anului 1865, cînd „Aurora română" își trăia ultimele clipe, iar „Familia" nu apăruse încă, un colaborator al celei dintîi, Ion Ioviță[6] ia, primul, inițiativa pregătirii unei noi reviste literare. La începutul anului, sub îngrijirea lui apăruse almanahul *Musa română*, care strîngea bucăți în versuri și proză ale cîtorva harnici literați transilvăneni (At. M. Marienescu, Aron Densușianu, C. Grama, I. Grozescu, I. Vulcan etc.) și de peste munți (G. Tăutu). Redactorul dorea să-și transforme almanahul într-o publicație periodică „în broșure lunarie sau săptămînarie (sic)"[7] și în acest scop reflectează la o colaborare a tuturor forțelor scriitoricești române din Transilvania, puse sub oblăduirea „Asociațiunii pentru cultura poporului român" din Arad. Planul său este expus într-o scrisoare din 6 martie 1865 către Aron Densușianu, tînăr poet și cărturar deja cunoscut prin colaborările la „Foaia pentru minte" (începînd din

---

[1] At. M. Marienescu, *Să ne știm afla în timpul de astăzi (Meditațiune și viață)*, în „Telegraful român", 1858, nr. 27, p. 8.

[2] Nr. 10, p. 80.

[3] Pentru nevoile speciale ale învățătorilor și profesorilor a apărut la Sibiu, între 1860 și 1865, sub redacția lui Visarion Roman, „Amicul școalei". Revista publica și materiale beletristice, dar relativ puține și alese în conformitate cu scopurile didactice; specia cea mai bine reprezentată e fabula.

[4] Vezi *Către o[n]o[rații] cetitori*, în nr. 1, p. 9 sau *Corespondință*, în nr. 2, p. 23.

[5] Viitorul redactor al „Familiei" a părăsit însă „Aurora română", după apariția primelor cinci numere, datorită unor neînțelegeri cu redactorul Ioanichie Miculescu (Vezi „Aurora română", 1865, nr. 10, p. 120).

[6] Ion Ioviță, de origine bănățean, a făcut studii juridice la Pesta și a colaborat intens la periodicele transilvănene de la începutul deceniului al șaptelea. Mai bine de o jumătate de an el a asumat de fapt conducerea reală a revistei „Aurora română". Entuziast autor și propagator al literaturii, preocupat și de afirmarea românilor pe tărîmul politic, a murit în februarie 1867, în vîrstă de numai 24 de ani, secerat de tuberculoză în plină și efervescentă activitate. (Vezi necrologul în „Telegraful român", 1867, nr. 17, p. 67. O caldă evocare a personalității sale, semnată Brutus, în „Albina", 1867, nr. 58, p. 1—3).

[7] *Musa română. Almanac beletristic pre anul 1865*, Pesta, 1865, p. 4.

1860), „Amicul școalei" (unde publicase, pe lîngă poezii, și o serie de studii interesante de istoria pedagogiei și didactică modernă), „Aurora română" și *Musa română*.

Nu știm care va fi fost răspunsul lui Aron Densușianu la scrisoarea lui Ion Loviță. În schimb, printre manuscrisele sale, păstrate la Biblioteca Academiei R. S. România, se găsește proiectul, datînd din 1866, al „colii de prenumerațiune" a unei reviste ce urma să fie intitulată „Observatoriul român" și care, prin obiectivele și temeiurile sale teoretice, se integrează mișcării cultural-literare a românilor transilvăneni, așa cum se manifestă ea în toată publicistica vremii. Avem de a face cu un adevărat articol program, în care tînărul publicist expune atît coordonatele generale ale proiectatei sale acțiuni culturale, cît și profilul concret al revistei.

Nucleul concepțiilor sale îl constituie convingerea că dezvoltarea intelectuală și luminarea poporului reprezintă cheia propășirii naționale în toate domeniile, că prin ele se vor putea rezolva, cu timpul, toate problemele specifice ale românilor transilvăneni, că rezultatele inițiativelor culturale sînt mai profunde și mai durabile decît cele ale luptei politice propriu-zise și mai puțin dependente decît acestea față de factorii conjuncturali. Profesiunea de credință a lui Aron Densușianu se situează astfel în prelungirea vechiului luminism transilvănean și se încadrează totodată unui fenomen mai general, sesizabil în toate periodicele cultural-literare ale vremii.

Spre deosebire de epoca anterioară, în care revistele erau editate de cărturari direct integrați în lupta pentru realizarea progresului social și politic și ocupau în cadrul ei poziții de frunte (Kogălniceanu, Alecsandri, Bălcescu, Barițiu etc.), în etapa de care ne ocupăm se observă o intenție de separare a revistelor culturale de viața politică curentă[8]. În condițiile unei politici oarecum „profesionalizate" și ale divergențelor în sensurile și mijloacele consacrate năzuințelor de progres, activitatea culturală — și revistele care o servesc — tinde să depășească deosebirile de partidă, să unifice forțele, să realizeze un front comun de afirmare a capacităților și îndreptățirilor poporului român. Cu alte cuvinte, sub aparența detașării de politică, revistele cultural-literare ale vremii, atît în România, cît și în Transilvania, nu sînt mai puțin „angajate" într-un proces istoric progresist, pe care-l servesc însă cu mijloacele specifice și avînd în vedere scopuri mai generale[9].

Condiționarea programului revistei lui Aron Densușianu de specificul împrejurărilor culturale și politice ale epocii apare însă și în alte aspecte ale sale. Conceptul de „lumină" enunțat în el e înzestrat cu atribute noi, calificate ca aparținînd „secolului al XIX-lea", presupunînd

---

[8] Lucrul este afirmat, mai mult sau mai puțin explicit, sau cel puțin subînțeles, în programul tuturor revistelor epocii.

[9] Natural, poziția „Convorbirilor literare" în acest context e în oarecare măsură diferită (și unele „profesiuni de credință" ale ei vor fi aprig combătute de ardeleni); discutarea ei nu intră însă în obiectivele articolului de față.

deci o distanțare și o depășire a vechilor idealuri ale Școlii ardelene. Raportul între elementul de tradiție națională și ideile progresiste fructificate deja de popoarele mai înaintate se stabilește într-un sens pașoptist, de adaptare a sugestiilor cosmopolite la necesitățile și firea intimă a poporului român. Demn de reținut este și punctul de vedere general românesc care prezidează concepția revistei, al cărei proiect purcede de la o analiză a mișcării culturale și literare din toate provinciile și ambiționează să răspundă unor exigențe comune întregii literaturi române.

Una dintre chestiunile esențiale asupra căreia Aron Densușianu apasă cu deosebită insistență și prin care, din nou, se aliniază unor preocupări existente în toată mișcarea literară română a epocii este aceea a necesității criticii. Ideea avea la data aceea o întreagă istorie — bine reprezentată în epoca pașoptistă — și anunța un reviriment ce va conduce la triumful spiritului critic în „Convorbirile literare". Înainte de revista Junimii critica literară ocupă însă un loc important în programele „Revistei Carpaților" și „Revistei române"[10], iar în aceasta din urmă apare și o excelentă încercare teoretică asupra problemei, datorată lui Radu Ionescu[11].

Necesitatea criticii este afirmată și în programul „Foii Societății pentru literatura și cultura română în Bucovina" și formează obiectul unei dezbateri destul de pasionate în „Aurora română"[12]. Ceva mai tîrziu „Familia" va consacra rubrici aproape permanente criticii culturale și literare[13], ceea ce demonstrează generalizarea preocupărilor de acest fel și aria lor largă de cuprindere. Bineînțeles, peste tot criticul este văzut ca un îndrumător al talentelor, un om care, pornind de la niște criterii prestabilite, judecă valoarea operelor în funcție de gradul în care acestea se apropie de realizarea lor, și nu ca unul care găsește fiecărei lucrări măsura sa proprie. Teoretizările din revistele primei jumătăți a deceniului al șaptelea învederează astfel atît legătura cu etapa pașoptistă precedentă, cît și prefigurarea criticii junimiste de directivă. Articolul program al „Observatoriului român" se situează pe aceeași linie, remarcînd trebuința stringentă a criticii în etapa respectivă a evoluției noastre literare și promițînd o serie de articole care să combată „platitudinea" și „trivialitatea" ce s-au strecurat în creațiile mai noi.

Publicația lui Aron Densușianu urma să îmbrățișeze toate domeniile vieții culturale, „literatură, arte și știință", și năzuia să ofere beletristicii

---

10 Vezi *Din presa românească a secolului XIX*, Buc., 1967.

11 *Principiile criticei*, în „Revista română pentru științe, litere și arte", 1861, p. 116—132.

12 M. B., *Literatura română*, în „Aurora română", 1864, nr. 12, p. 142; Marienescu, *Răspuns d-lui Mihai Besanu*, ibid., 1865, nr. 6, p. 69—70; M. Besanu, *Cîteva observări la „Răspunsul" d-lui Marienescu*, ibid., nr. 8, p. 93—95; I. P. N., *Cîteva cuvinte despre literatura noastră*, ibid., nr. 15, p. 178.

13 Propozițiile „teoretice" nu lipsesc nici aici, de pildă în preambulul la articolul *Radu al III-lea cel Frumos...*, în „Familia", 1865, nr. 8, p. 102, sau în studiul lui I. Grozescu, *Meditațiuni literarie*, ibid., 1867, nr. 27, p. 322, nr. 29, p. 347, nr. 30, p. 358, 359.

noastre bazele clasicității, singurul remediu contra „degenerării" ce i se pare că o amenință. Atenția deosebită acordată limbii și stilului, accentul pus pe studierea scriitorilor mari, vechi și noi, ca și, într-o oarecare măsură, impresia de decadență pe care i-o lasă literatura ultimilor ani, dezvăluie de pe acum în Aron Densușianu un spirit de factură clasicizantă, numai parțial sincronizat cu mișcarea literară vie, și ne lasă să întrevedem posibilitatea unor opacități, altfel aproape inexplicabile, care i-au adus mai tîrziu o atît de tristă notorietate.

Revista proiectată de Aron Densușianu nu a mai apărut însă. Probabil că scriitorul nostru n-a izbutit să adune „puterile materiali și spirituali" indispensabile pentru realizarea planului său; la fel de probabil însă este și faptul că el și-a dat seama că publicația începută în 1865 de Iosif Vulcan era în măsură să răspundă, cel puțin deocamdată, necesităților cultural-literare ale românilor transilvăneni și și-a îndreptat forțele în această direcție. Prieten cu Vulcan și colaborator credincios al „Familiei", Aron Densușianu publică aici poezie și proză începînd chiar cu primul număr. Debutul de critic și-l va face tocmai în 1866 cu o recenzie la antologia lui L. A. Staufe, *Romanische Poeten*[14], pentru a continua, sub pseudonimul Radu Năsturel, cu o interesantă și pertinentă dezbatere filologică[15] și, în anii următori, cu o lungă suită de articole în care discută probleme generale ale criticii literare și dă cîteva mostre de aplicare a ei[16]. S-ar putea spune deci, că în proiectul „Observatoriului român" se află, în germene, multe dintre direcțiile ulterioare ale activității prolificului cărturar transilvănean.

Încercarea de editare a unei reviste cultural-literare de către Aron Densușianu nu este însă importantă doar pentru cunoașterea activității autorului ei; deși n-a fost dusă pînă la capăt, ea este reprezentativă mai întîi pentru mișcarea literară a românilor transilvăneni (căreia, alături de inițiativele deja cunoscute, îi demonstrează vitalitatea) și apoi pentru întreaga atmosferă literară românească a deceniului al șaptelea, etapă de trecere de la un ideal estetic la altul, perioadă frămîntată și tocmai de aceea oferind numeroase sugestii de meditație.

ANEXE

I

Pesta, în 6 marțiu 1865

Stimate domnule!

Mă vei ierta că abia acum pot corespunde comisiunii căpătate prin redapțiunea „Aurorei", de a-ți trămite două esemplarie legate din

---

14 „Familia", 1866, nr. 14—18.

15 *Cum scriem astăzi?*, ibid., nr. 39—42.

16 În „Familia" din 1870 aceste articole apar sub titlul general *Înșirate mărgărite*, iar în 1871 și 1872 ca *Epistole literarie*.

„Musa“. Cauza întîrziării a fost compactorul, carele abia astăzi mi-a trămis esemplariele ce le-am lăsat să le lege.

Stimate domnule! Apărerea „Musei“ a făcut pre aici o impresiune cît se poate de bună, și sper continuarea acestei întreprinderi în anul venitoriu, dacă nu va fi cu putință în broșure lunarie sau săptămînarie, apoi iară întru edarea unui almanac. Ar fi întru adevăr foarte de dorit, dacă beletristica ar începe să se dezvolte mai bine și ar avea mai buni reprezentatori decît „Aurora“, care a devenit foarte copilărească; ar fi de dorit apărerea unei foaie beletristice care să se ocupe serios cu artea aceasta frumoasă, să o conducă un bărbat de specialitate, iară nu niște oameni cari vor să facă numai speculă cu ea și nu sînt pătrunși de un îndemn mai înalt [. . .]. La orice întreprindere se recere mai întîi putere spirituală și în urmă materială; astea două puteri sunt surori de cruce și nu pot esiste dacă nu sunt împreunate. Sunt esemple, chiar din viața „Aurorei“, că publicul român nu e așa nepăsătoriu, căci a îmbrățișat-o cît mai călduros, iară mai departe, că scrietorii noștri încă nu sunt indiferinți; însă dacă redapțiunea din zi în zi devine un pamflet, scrietorii noștri se dizgustă a lucra într-un astfel de jurnal. Și apoi românul nu-și aruncă bucuros banii pre verzi-uscate, și așa pre urmă orice întreprindere fie avut (sic) ea întru început baze cît mai solide, trebuie să adoarmă spiritualminte, deodată însă și materialminte.

Domnule! De mult ferbe în crierii mei ideea, că cum ar fi cu putință să ne consolidăm într-un corp moral și cu puteri unite să lucrăm pentru înaintarea beletristicei, dar nu numai a beletristicei, ci a literaturei române. Am cugetat că înființarea „Aurorei“ va fi modul mai acomodat spre aceasta, însă m-am înșelat în calcul, căci din întîmplare, sau mai bine din nenorocire, a căzut soartea de redaptor pre un om carele în viața sa n-a făcut ceva spre înaintarea literaturei și nu-și cunoaște chemarea. Am cugetat iară prin apărerea „Musei“, și deși calculul nu m-a înșelat, căci precum te poți convinge din cuprinsul ei, sunt mai toți scrietorii noștri beletristici de dincoace de Carpați reprezentați în ea, însă apărînd ea numai o dată într-un an, nu poate dezvolta acea viață ce trebuie odată să se dezvolte la noi. De aceea am venit la ideea că ar fi foarte cu scop ca scrietorii noștri să se înțeleagă între sine, ca să se înceapă o foaie beletristică săptămînară și fiecare să se apromită a lucra serios și din toate puterile. Proprietatea fie comună, a tuturora, iară redapțiunea să steie sub conducerea secretariului „Asociațiunii“ din Arad pentru cultura poporului român. Deși de prezent „Asociațiunea“ din Arad e foarte neactivă, e speranță mare că luînd în mai, cînd se va ținea adunarea generală, dl. Mocioni frînele direcțiunii și alegîndu-se de secretariu un bărbat erudit, trebile vor lua altă direpțiune, și e de așteptat ca „Asociațiunea“ din Arad de acuma înainte să fie oglinda asociațiunilor noastre. Foaia proieptată poate în urmă fi foaia „Asociațiunii“ și sub auspiciele d-lui Mocioni poate avea venitoriul cel mai străluce. Cred că d-ta te convoiești la proieptul acesta al meu.

Asecurîndu-te despre deosebita mea stimă, cu care-ți rămîn cel mai umilit,

Ion Ioviță

N. B. [. . . . .]

Cum se poate de în Făgăraș, unde e concentrată atîta inteleginţă română, să nu se afle un cumpărătoriu la „Musa"?[1]

II

Coală de prenumerațiune la „Observatoriul român"

Prospect

Noi asistăm astăzi la dezvoltarea unor evenimente din cele mai grandioase. Ele sunt încă în fermentaţiune, dar în ultimul grad. Abia mai aflăm un popor la care să nu vedem în cea mai vie mișcare, ba chiar în o agitaţiune convulsivă, toate arteriele vieţei lui. Fiecare se pregătește pe faţă și în ascuns, fiecare voiește a întrece pe celalalt. Nici o ocaziune, nici un mijloc nu lasă să treacă fără a profita de una sau alta. Toate popoarele însă, oricît de diverginţi în idei și aspiraţiuni, convin în aceea că triumful va fi al dezvoltării înţelesuali. Parola timpului, ca niciodată, este astăzi lumina. Toate celelalte vor urme de sine, în mînia toturor obstacolelor. A trebuit să nască mai întîi un evangel; lăţirea ori suprimarea lui nu a mai stat apoi în mîna omenească. A doua ediţiune a acestui evangel este lumina, lumina în înţelesul secolului al XIX. Să-mi fie permis a zice, că noi niciodată nu am fost mai adînc pătrunși de acest adevăr ca în ziua de azi.

Cel mai grav înţeles are azi acest adevăr pentru noi, cari o parte suntem scoși din arena activităţii politice, altă parte ne aflăm în acel grad de prefacere a vieţii politice și sociali, unde totul depinde de la înţeleapta direpţiune a spiritelor, de la oportuna lor luminare.

Noi trebuie să ne retragem în noi înșine, să ne scrutăm, să ne studiem, să ne cunoaștem, dar să studiem totodată și pe alţii, ca să învăţăm. Dezvoltarea și conștiinţa puterilor noastre, apropiarea ideilor și aspiraţiunilor mari ale altora, iată calea adevăratei prosperări, calea vieţii în timpul actuale. Cel ce nu va ţinea seama de acestea, cel ce nu va lucra din toate puterile de cari dispune în această direpţiune, nu va intra în împărăţia popoarelor. Rezultatul politicei depinde mai totdeauna de la uneltiri, apucături fine, perfidii și oarba întîmplare, și tot așa se și perde, iar rezultatul ce se obţine din operaţiunea și dezvoltarea intelectuale este mai durabile decît piscurile Carpaţilor. El se identifică cu secolii.

Cel ce învaţă și se luminează face astăzi cea mai mare și infalibile politică.

---

[1] Bibl. Acad. R.S.R. Coresp. inv. 71.702. Ortografia etimologică a originalului a fost modernizată, păstrînd însă formele ce par a corespunde unei realităţi de pronunţare. Punctuaţia și greșelile evidente (litere omise etc.) le-am corectat în mod tacit. Pasajele omise au fost marcate prin puncte de suspensie între paranteze drepte.

Noi am început a face aceasta de mult. Dar azi trebuie să duplicăm puterile, ca să obţinem un rezultat îndoit. Vedem nevoinţele gigantice ale popoarelor dimpregiur şi conlocuitoare. Să nu ne treacă nici o mişcare a lor din vedere. Tot pasul să-l răspundem cu pas, şi dacă se poate îndoit şi chiar întreit.

Nu avem decît să ne fericim că suntem adînc pătrunşi de aceasta. Dar nu-i destul numai pînă aici. Trebuie să traducem convicţiunea în faptă. Diverse asociaţiuni, scrieri şi ziare au început în sînul nostru această operaţiune. O falangă, deşi nu de dimensiuni mari, dar animată şi pătrunsă de misiunea ei, a pus piciorul în cap. Pe toate plaiurile românimei răsună cu putere parola timpului: Înainte, la lumină!

Să ne oprim la ziare, la scrieri. Posedăm o sumă considerabilă de ziare. Dincoace şi dincolo de Carpaţi se succed publicaţiuni particulare. Dar toate stau mai mult sau mai puţin sub influinţa evenimentelor şi ideilor de zi. Se nasc cu zgomotul zilei şi mai totdeauna trec cu el. Chiar şi studiele cele mai serioase şi mai străine politicei se trag pe terenul politic. Aici numaidecît vederile se întunecă, sîngele se înferbîntă şi pasiunea ia locul mintei reci, a reflexiunei liniştite, iar superficialitatea ocupă locul aprofundărei. Dar abstrăgînd de la aceasta, o parte din sorgenţii cari conţin cea mai mare putere de viaţă rămîn cu totul neatinse ori se ating numai din trecere de timp. Pentru aceea sper că togma acum va fi binevenită o scriere care, la trebuinţă, chiar şi cestiuni mai mult sau mai puţin politice le va trage în domenul cercetărilor reci şi serioase, departe de influinţe momentane.

Aceste consideraţiuni mi-au dat impuls a începe publicarea unei scrieri sub numele *„Observatorul român"*.

„Observatorul" se va nevoi a încadra succesive toată viaţa românilor în literatură, arte şi ştiinţe, în stat şi în societate, a straplanta şi aclimatiza pe pămîntul român ideile, idei de lumină şi progres, cari şi-au luat naştere, s-au dezvoltat şi consolidat la alte popoare, încît acele vor conveni individualităţii române. Materia acestei scrieri este dară imensă, pe cît sunt faptele şi ideile ce se succed în omenime; este variată, pe cît sunt variate manifestaţiunile în domeniul realului şi al idealului.

Această imensitate, această varietate precum şi îngustimea coloanelor, ce vom trebui să observăm fără voia noastră la început în această publicaţiune, în fine puterile materiali şi spirituali cari, ca la oricare început, pentru prima oară nu le vom putea concentra în un număr destul de considerabile, toate acestea nu ne vor permite a reprezenta mai multe materie deodată. Pentru aceea vom alege totdeauna cu preferinţă d-acelea cari vor fi mai de interes după timpul în care se scriu, şi după cursul naturale al progresului. Aşa, pentru ca să mă servesc de vreo două esemple, cestiunea criticei raţiunate şi imparţiale a devenit una din cele mai flagrante în literatura noastră. O literatură fără critică este o imposibilitate. Aceasta o strigă toţi din toate părţile şi pe toate tonurile. Pentru aceea noi vom şi începe numaidecît o serie de

studie critice literarie. Asemenea strigă și se plîng asupra platitudinei și trivialității ce s-a filtrat cu preferință în literatura poetică, în timpul mai din urmă. Astfel pentru a da limbei o preciziune, pentru a constrînge stilul vagabund, dacă-mi este permisă această spresiune, pentru a o înavuți cu nouă spresiuni, transpuneri și inversiuni, pentru a da dicțiunei un zbor, o sublimitate, în fine pentru a propaga cu tot adinsul studiul clasicității, singurul remediu contra degenerărei literaturei, pe lîngă poezie originale, alese cu severitate, vom începe a da traducțiune făcute cu toată îngrigirea posibile din poeții clasici vechi și noi.

În cît ne vor succede toate acestea, on. public va binevoi a ne judeca cu aceeași severitate și nepărtinire cu care vom procede și noi.

Făgăraș, 1866 Ar. Densușianu[2].

ПРОЕКТ КУЛЬТУРНО-ЛИТЕРАТУРНОГО ЖУРНАЛА В ТРАНСИЛЬВАНИИ В 1866 Г

(Резюме)

Автор исследует программную статью культурно-литературного журнала, который Арон Денсушиану проектировал в 1866 году под заглавием *Observatoriul român*.

Основные идеи этого проекта — неизвестного до сих пор — являются результатом общих культурных и литературных условий эпохи и показывают тесную его связь с румынским литературным движением в целом, так, как оно отражается во всей публицистике того времени. Программная статья журнала, проектированного в 1866 г. в Трансильвании, доказывает ещё раз объективные культурные и литературные потребности, приведшие к появлению журнала *Convorbiri literare*.

В приложениях воспроизведён текст Арона Денсушиану, а также письмо, написанное в 1865 г. другим публицистом той эпохи, способствующее разъяснению обстоятельств, в которых возник этот проект журнала.

UN PROJET DE REVUE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE EN TRANSYLVANIE EN 1866

(Résumé)

L'étude présente l'article-programme d'une revue littéraire et culturelle que Aron Densusianu projetait en 1866 de publier sous le titre de *Observatoriul român*.

Les idées directrices de ce projet de revue — jusqu'ici inconnu — sont le résultat des conditions générales culturelles et littéraires de l'époque et prouvent son lien étroit avec l'ensemble du mouvement littéraire roumain tel qu'il se reflète dans toutes les publications du temps. L'article-programme de la revue projetée en Transylvanie en 1866 exprime une fois de plus les nécessités culturelles et littéraires objectives qui ont abouti à la création des *Convorbiri literare*.

On reproduit en annexe le texte d'Aron Densusianu, ainsi qu'une lettre de 1865 d'un autre publiciste de l'époque, qui contribue à l'éclaircissement des circonstances dans lesquelles ce projet de revue a pris naissance.

---

[2] Bibl. Acad. R.S.R., ms. rom. 2727, f. 162—167. Manuscris autograf al lui Aron Densușianu. Data și semnătura de la sfîrșit cu altă cerneală, după toate aparențele mai nouă. Originalul e scris cu ortografie etimologică, pe care am modernizat-o după criteriile aplicate și scrisorii lui Ion Ioviță.

COMEMORĂRI

SEXTIL PUŞCARIU

La 20 de ani de la moartea lui Sextil Puşcariu, distins profesor al Universităţii noastre, conducerea Facultăţii de filologie a organizat un simpozion în ziua de 7 mai 1968. Publicăm cele patru cuvîntări rostite cu această ocazie, în care sînt prezentate aspecte importante din rodnica şi valoroasa activitate ştiinţifică şi didactică a marelui învăţat clujean.

ÎNTEMEIETOR AL ŞCOLII LINGVISTICE CLUJENE

Majoritatea celor prezenţi la această comemorare, mă gîndesc bineînţeles la lingvişti şi filologi, îl considerăm pe profesorul Sextil Puşcariu ca pe un maestru al nostru. Într-adevăr, o seamă dintre noi i-au urmat cursurile atît de clare, elegante, atrăgătoare şi am participat la lucrări de seminar pe care le conducea cu un simţ pedagogic neîntrecut, ştiind să trezească în participanţi pasiune pentru problemele de lingvistică şi de filologie. De asemenea, unii dintre noi au avut prilejul să ia parte la şedinţele de comunicări de marţi seara de la Muzeul limbii române, pe care le conducea cu mult tact, liniştind, cînd era nevoie, şi cele mai sensibile susceptibilităţi, îmbărbătînd pe cei tineri şi trăgînd, din discuţiile uneori foarte aprinse, concluzii de ordin general, ceea ce făcea din aceste şedinţe de marţi seara o înaltă şcoală pentru tinerii filologi şi lingvişti.

Cei mai tineri aici prezenţi, care au studiat la Universitatea noastră, cu toate că n-au fost elevi propriu-zişi ai lui Sextil Puşcariu, totuşi, în mod indirect, au beneficiat de învăţătura maestrului, transmisă prin elevii săi direcţi şi prin colegii şi prietenii săi, prin aşa-numiţii membri ai Muzeului limbii române, care cu toţii au fost, mai mult sau mai puţin, influenţaţi de doctrina marelui învăţat de la Cluj, care a reuşit să creeze un nou centru lingvistic, curînd după înteme-

icerea Universităţii, instaurînd o atmosferă de viu şi pasionat interes pentru studiile de limbă şi, în primul rînd, pentru studiul limbii române.

După primele volume ale *Dacoromaniei*, buletinul Muzeului limbii române, activitatea filologilor din Cluj a dobîndit repede o faimă, putem spune, mondială.

Se vorbeşte acum tot mai mult de Şcoala lingvistică clujeană, care-şi datorează faima şi strălucirea în primul rînd calităţilor deosebite ale şefului şi întemeietorului ei. Într-adevăr, Şcoala lingvistică clujeană a luat fiinţă datorită iniţiativei profesorului S. Puşcariu de a crea Muzeul limbii române, de a edita *Dacoromania*, buletinul Muzeului, şi „Biblioteca Dacoromaniei", o serie de lucrări publicate în mai multe volume, de a grupa în jurul Muzeului şi al *Dacoromaniei* un număr considerabil de cercetători nu numai clujeni, graţie farmecului său personal deosebit, talentului său de animator şi autorităţii sale ştiinţifice prestigioase.

Darul său de iniţiator, animator şi sfătuitor s-a manifestat în tot cursul activităţii sale. După ce a organizat anchetele dialectale prin corespondenţă, cu ajutorul unor chestionare tipărite, ca cele intitulate „Calul", „Casa" şi altele, dîndu-şi seama că acestea nu au dat rezultate satisfăcătoare, fiind nevoie de anchete pe teren, iniţiază lucrările de lungă durată pentru întocmirea *Atlasului lingvistic român*. Spre deosebire de anchetele întreprinse pentru atlasele lingvistice precedente, ca cel al Franţei sau al Italiei şi Elveţiei, ancheta *Atlasului lingvistic român* a constat în realitate din două anchete paralele, desfăşurate pe întreg teritoriul studiat, cu două reţele de puncte, una mai deasă şi una mai rară, şi cu două chestionare, unul mai mic, pentru reţeaua deasă, şi unul mai mare, pentru reţeaua rară.

Iniţiativei şi încurajărilor lui S. Puşcariu îşi datorează apariţia unele studii de onomastică, printre care trebuie amintit cel al lui Ştefan Paşca asupra numelor de persoane şi de animale din Ţara Oltului, un studiu de bază al onomasticii româneşti.

Faima Şcolii lingvistice clujene s-a răspîndit departe peste graniţele ţării. Numeroşi învăţaţi de seamă vizitîndu-ne ţara, între cele două războaie, au ţinut să facă un popas, cîteodată mai lung, şi la Cluj, ţinînd conferinţe şi asistînd la şedinţele de comunicări de la Muzeul limbii române. Printre alţii au vizitat Clujul A. Meillet, M. Roques, V. Bröndal, M. Bartoli, K. Jaberg, J. Vendryes, W. Meyer-Lübke. Mulţi dintre ei au colaborat la *Dacoromania*, ca Meyer-Lübke, L. Spitzer, P. Skok. Atraşi de faima Şcolii clujene tineri romanişti din diferite ţări, care ulterior au devenit cercetători apreciaţi, au petrecut mai mult timp la Cluj, pentru a-şi desăvîrşi cunoştinţele în limba română şi, putem spune, în romanistică.

O lucrare de mare interes ştiinţific şi naţional *Dicţionarul limbii române*, fiind încredinţată încă mai de mult de Academia Română lui S. Puşcariu, a contribuit şi ea în mare măsură la ridicarea prestigiului Şcolii clujene. Fasciculele dicţionarului, cu toate că apăreau la intervale destul de mari, se răspîndeau în toate ţările în care exista un în-

văţămînt de filologie romanică, stîrnind, întocmai ca volumele *Dacoromaniei*, interesul romanisticii pentru limba şi literatura noastră. La aceasta a contribuit şi faptul că fiecare cuvînt-titlu al dicţionarului era urmat şi de o traducere, de o explicaţie în limba franceză a diferitelor lui sensuri, ceea ce, fie spus între paranteze, lipseşte din noile fascicule ale dicţionarului, scăzîndu-i în felul acesta mult din priza pe care ar putea-o avea în străinătate, chiar şi printre romaniştii care ştiu, mai mult sau mai puţin, româneşte, dar care ar fi ajutaţi în folosirea dicţionarului de traducerea franceză a cuvintelor.

S. Puşcariu, ca şi ceilalţi lingvişti strînşi în jurul Muzeului limbii române, avea o formaţie neogramatică. De la maeştrii săi neogramaticieni a învăţat grija pentru exactitate în cele mai mici detalii, acea acribie în cercetările de lingvistică şi filologie care caracterizează operele sale închinate limbii şi literaturii române vechi. Acest respect al exactităţii, îndeosebi al exactităţii în corespondenţele fonetice dintre limbile romanice şi latină sau dintre diferitele limbi sau graiuri romanice comparate între ele, aşadar respectul pentru legile fonetice a ştiut să-l insufle nu numai elevilor săi, ci şi membrilor mai în vîrstă ai Muzeului limbii române. Cu mult tact şi menajamente în cursul discuţiilor ce urmau comunicărilor făcute marţi seara la Muzeu, respingea etimologiile propuse care contraziceau legile fonetice, cum le numeau neogramaticienii. Şi astăzi o etimologie nu este valabilă dacă nu ţine cont de aceste corespondenţe regulate.

Dar S. Puşcariu nu era un neogramatician fanatic, refractar oricăror idei de înnoire a cercetării lingvistice, dimpotrivă, era receptiv la inovaţii, chiar cînd ele atacau doctrina neogramaticienilor. Dovadă este faptul că a recunoscut curînd ce aduce nou şi extrem de util în cercetarea lingivistică şi în concepţiile despre limbă geografia lingvistică. Datorită iniţiativei şi îndrumărilor sale România a fost printre primele ţării care să aibă un atlas lingvistic, care, deşi încă nu a apărut în întregime nici chiar astăzi, prezintă un material foarte valoros, utilizat în multe lucrări privitoare la limba română şi graiurile ei, dar totuşi nu încă îndeajuns de folosit de cercetători.

S. Puşcariu a cunoscut şi a apreciat pozitiv activitatea Cercului lingvistic de la Praga, una dintre şcolile lingvistice cele mai inovatoare din epoca de după primul război mondial. A încercat chiar să aplice unele concepţii, unele procedee ale ei studiului limbii române. Să amintim numai de studiul său mai mare intitulat *Morfonemul şi economia limbii*[1]. Întrebuinţează aici chiar un termen al Şcolii fonologice de la Praga, termenul de *morfonem*, pe care şi eu îl întrebuinţez astăzi tot în sensul Şcolii de la Praga şi în sensul lui Sextil Puşcariu.

Nici Şcoala neolingvistă nu i-a fost străină şefului Şcolii clujene şi membrilor acestei şcoli. Studiul ariilor dialectale, a izogloselor pe care le prezentau primele hărţi apărute ale *Atlasului lingvistic român*, a fost inaugurat şi încurajat de S. Puşcariu. Trebuie însă remarcat că

---

[1] „Dacoromania", VI, 1929—1930, p. 210—243.

Şcoala clujeană, datorită în primul rînd simţului de măsură şi de moderaţie al şefului ei, a fost ferită de exagerările neolingviştilor, luînd de la unul dintre protagoniştii ei, M. Bartoli (de altfel, un vechi colaborator al lui S. Puşcariu, la studiul dialectului istroromân), cu precauţie şi măsură teoria ariilor, în genere admisă de lingviştii de astăzi.

Am socotit că e potrivit să mă restrîng la cele cîteva cuvinte prin care am încercat să apreciez meritele şi să situez într-un cadru mai larg activitatea lui S. Puşcariu ca întemeietor şi animator al Şcolii filologice clujene. Înainte de a încheia, vreau să spun cîteva cuvinte despre directorul Muzeului limbii române şi profesorul S. Puşcariu ca om.

În relaţiile cu colegii mai în vîrstă sau tineri şi cu studenţii S. Puşcariu era un om fermecător, de o politeţe şi amabilitate cuceritoare. Datorită felului său blînd şi afabil de a se adresa tinerilor, aceştia nu se sfiau să-şi exprime părerile proprii, chiar atunci cînd erau în contrazicere cu cele susţinute de maestru. Nu arareori, după astfel de observaţii îşi revizuia textul, îndreptînd explicaţia greşită şi adeseori notînd că schimbarea a făcut-o la sugestia cutărui cercetător tînăr.

La cursuri şi la seminarii, în relaţiile cu studenţii i-a tratat pe aceştia egal, indiferent de naţionalitate. Ceea ce conta pentru el era munca serioasă şi pasiunea pentru învăţătură şi pentru cercetare. Lipsa oricărui naţionalism agresiv, oricărui şovinism în comportamentul social al lui S. Puşcariu poate fi dovedită şi prin faptul că a creat şi a condus cîtva timp o revistă redactată în trei limbi, intitulată semnificativ *Cultura*. Nu e vina lui dacă în împrejurările de atunci, în anii dintre cele două războaie mondiale, revista şi-a sistat curînd apariţia.

Pe acest Sextil Puşcariu, plin de bunăvoinţă, amabilitate şi omenie, să ni-l amintim toţi cei care l-am cunoscut. Pe acest Sextil Puşcariu, adevărat umanist al epocii în care a trăit, să-l propunem ca exemplu generaţiilor tinere şi generaţiilor viitoare.

| Acad. E. PETROVICI |

ISTORIC AL LIMBII ŞI DIALECTOLOG

Dintre numeroasele lucrări ale lui Sextil Puşcariu cele de istorie a limbii ocupă un loc de seamă. Pasiunea sa pentru istoria limbii se datorește, în primul rînd, formaţiei sale ştiinţifice în urma studiilor pe lîngă savanţi renumiţi ca K. Brugmann, A. Leskien, Gaston Paris, G. Weigand, W. Meyer-Lübke etc. şi, de asemenea, faptului că încă din tinereţe, la 29 ani (1906), Academia Română i-a încredinţat conducerea lucrărilor *Dicţionarului limbii române,* care, pînă spre sfîrşitul vieţii, i-a oferit un bogat material ce trebuia interpretat şi explicat şi din punct de vedere istoric. De altfel, această latură a activităţii sale ştiin-

țifice e strîns legată de cea didactică: ani în șir din lunga sa carieră universitară a predat cursuri de istorie a limbii române.

Tot de la marii săi maeștri, încadrați în școala neogramatică, în care s-a format, S. Pușcariu a învățat să urmărească de-a lungul vremii faptele dintr-o limbă raportîndu-le la cele din alte limbi înrudite sau din dialectele și graiurile aceleiași limbi, atît pentru explicarea și înțelegerea fenomenelor, cît și pentru plasarea lor adecvată în timp și spațiu. El este prin urmare în același timp comparativist și dialectolog.

Studiind probleme complexe, într-un cadru larg, pînă în epoci lipsite de texte, ca în cazul limbii române, S. Pușcariu a avut nevoie și a dispus de o bogată informație și de o bună metodă de cercetare, dobîndite și mereu verificate, perfecționate, printr-o muncă perseverentă, disciplinată riguros și printr-o remarcabilă receptivitate față de tot ce apărea nou în lingvistică, analizat însă și selecționat cu un discernămînt aproape totdeauna fără greș. Într-adevăr impresionează cunoștințele lui vaste nu numai de lingvistică propriu-zisă — temeinica sa pregătire în lingvistica generală, în domeniul limbilor romanice, al limbilor balcanice —, ci și în alte științe al căror obiect are contingență cu istoria și evoluția limbii: istoria, psihologia, sociologia etc.; impresionează în același grad interesul viu, din tinerețe, pînă în ultimii ani, față de curentele, disciplinele și metodele noi, ca geografia lingvistică, fonologia, structuralismul etc.

În activitatea sa de istoric al limbii și în același timp de dialectolog se pot distinge două perioade, care — tocmai din cauza lărgirii necontenite a perspectivei din care studia și analiza faptele de limbă și apoi a perfecționării metodei de cercetare —, chiar dacă nu se pot delimita tranșant, caracterizează, totuși, după părerea noastră, două etape în evoluția concepției sale despre limbă.

Prima etapă este caracterizată de o serie de lucrări, importante, dintre care amintim în primul rînd *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen* (1910)[1]. În acest studiu sînt urmărite și dezbătute probleme complexe și de primă însemnătate, ca cea a structurii limbii române comune, locul și data formării ei, raportul dintre dialectele românești. Analizînd o serie de fenomene, mai ales fonetice și morfologice (ca formele verbale de tipul *văz / văd, viu / vin,* rotacismul, palatalizarea labialelor, formele *lăudam* sau *lăuda* etc.), S. Pușcariu conclude că româna comună n-a fost unitară sau, în tot cazul, nu atît de unitară cum susțineau unii lingviști; aceștia, pe baza raționamentului: limba primitivă unitară este o consecință a limitării extensiunii ei geografice, dat fiind că formarea dialectelor este favorizată de întinderea în spațiu a unei limbi, au tras concluzia, greșită, că limba română s-a format în sudul Dunării, adusă apoi la nordul fluviului prin imigrarea românilor în cursul evului mediu. Combătînd teza unității limbii române comune,

[1] Publicată apoi — ca și alte studii ale sale — în limba franceză, sub titlul *Essai de reconstitution du roumain primitif,* în volumul *Études de linguistique roumaine,* Cluj—București, 1937, p. 64—120.

S. Puşcariu afirmă că deosebirile dialectale existente în sînul ei impun acceptarea ca teritoriu pe care ea s-a format atît sudul cît şi nordul Dunării: urmaşii celor de la nordul fluviului sînt dacoromânii; aromânii şi meglenoromânii — separaţi la date diferite de grosul populaţiei româneşti — sînt urmaşii celor care trăiau între Dunăre şi Balcani, iar istroromânii sînt descendenţii celor din grupul sudic occidental. Teza aceasta nu poate fi, desigur, argumentată în toate aspectele ei. De altfel însuşi autorul şi-a dat seama de limitele îngrădite pînă unde poate ajunge lingvistul cu informaţia şi datele insuficiente de care dispune: „Soluţionarea «problemei românilor» aparţine istoriei. Lingvistica poate oferi istoricului un material preţios; însă ea nu trebuie în nici un caz să pretindă rezolvarea problemei de unul singur. Adevărata metodă de cercetare îmi pare deci că trebuie să fie următoarea: istoricul e dator numaidecît să întreprindă cu propriile mijloace reconstituirea perioadei române vechi; lingvistul trebuie să o controleze şi dacă e posibil să o completeze cu materialul său. În tot cazul, istoria şi lingvistica trebuie să înainteze paralel şi să se completeze reciproc"[2].

Din această primă etapă a activităţii lui S. Puşcariu se cuvine să amintim şi discursul rostit în 1920 în şedinţa solemnă a Academiei Române, intitulat *Locul limbii române între limbile romanice*[3], în care stabileşte raportul dintre limba noastră şi celelalte limbi neolatine, luînd în considerare nu numai asemănările, ci şi deosebirile existente între diferite limbi, aducînd prin aceasta un corectiv metodei comparative: „[aceasta] este însă unilaterală cînd lucrează numai cu date pozitive şi nu ţine seama şi de latura negativă, de deosebirile ce există între două limbi a căror înrudire a fost recunoscută"[4].

O altă lucrare de seamă din această perioadă — în colaborare cu M. Bartoli, A. Belulovici şi A. Byhan — este *Studii istroromâne* (vol. I—III, 1906—1929), care, cu toate că se bazează pe material insuficient, constituie şi acum o valoroasă sursă de informare asupra acestui dialect, mai ales a ramurii lui sudice.

În această primă etapă a activităţii sale, S. Puşcariu studiază limba în spiritul, să zicem, tradiţional, urmărind şi explicînd faptele de limbă de pe poziţiile impuse de cerinţele gramaticii istorice, paralel cu cursurile sale la universitate. Plănuise, după cum mărturiseşte, să şi elaboreze un „manual de gramatică istorică a limbii române"[5]. Acest plan a fost părăsit, din motivele pe care ni le dezvăluie astfel: „Pe măsură ce interesul pentru structura limbii creştea, istoria ei nu mai putea să formeze obiectul exclusiv al cărţii mele; preocupările de natură fonologică îmi îndreptau atenţia spre ceea ce e funcţional în limbă, iar cele stilistice făcură să părăsesc de a scrie numai o gramatică-schelet fără

---

[2] *Études de linguistique roumaine*, p. 110.
[3] Academia Română, *Discursuri de recepţiune*, XLIX, Bucureşti, 1920.
[4] *Ibid.*, p. 13.
[5] *Limba română*. Vol. I. *Privire generală*, Bucureşti, 1940, p. 1.

carne. Nu mă mai puteam mulţumi nici numai cu împărţirea tradiţională dată de gramaticii istorici, în Fonologie, Morfologie şi Sintaxă. Adevărata împărţire rezultă din înţelegerea că *limba este mijlocul nostru obişnuit de comunicare organizată a gîndurilor, preocupărilor şi simţurilor noastre, prin grai viu.*

Definiţia aceasta nu e completă, dar are avantajul scurtimei şi meritul să scoată în evidenţă cele patru elemente esenţiale, fără de care o limbă nu se poate realiza: elementul material, adică s u n e t u l rostit, o r g a n i z a ţ i a, care face pe om stăpîn pe limba sa, actul psihic al g î n d i r i i şi s i m ţ i r i i, şi actul s o c i a l, al împărtăşirii gîndurilor"[6]. Am reprodus acest lung pasaj, pentru că el defineşte cum nu se poate mai potrivit orientarea şi perspectiva de pe poziţiile cărora aborda acum, în a doua etapă a activităţii sale, problemele de limbă. Reiese clar că această orientare a fost determinată şi de ideile care caracterizează unele curente şi şcoli lingvistice: structuralismul, în special Cercul lingvistic de la Praga, şcoala geneveză, numită şi funcţională, şcoala sociologică franceză.

Din păcate, S. Puşcariu nu a putut duce la îndeplinire opera astfel plănuită, *Limba română*. A izbutit să termine numai volumul I (amintit mai sus) şi volumul II, subintitulat *Rostirea* (apărut în 1959). Să menţionăm că în ele este larg utilizat şi reprodus pe hărţi materialul unei alte opere de care se leagă numele său, *Atlasul lingvistic român*. Hărţile Atlasului, mărturiseşte S. Puşcariu, „ne vor face să ne dezbărăm de unele idei preconcepute şi ne vor atrage luarea aminte asupra unor aspecte ale limbii cărora le dădusem mai înainte prea puţină importanţă"[7].

Cele două volume din *Limba română* nu sînt în măsură, fireşte, să ne ofere o imagine completă a lucrării proiectate. Dar ele constituie — evident — părţi ale unei opere remarcabile. De aceea şi acum, la 20 de ani de la pierderea maestrului, regretăm că nu i-a fost hărăzit să ducă pînă la sfîrşit edificiul măreţ închinat limbii române.

I. PĂTRUŢ

LEXICOLOG ŞI LEXICOGRAF

Formîndu-se într-o perioadă dominată de concepţiile şcolii neogramatice, S. Puşcariu încă din tinereţe a fost preocupat în mod special de istoria limbii române, punîndu-i în lumină latinitatea şi stabilindu-i locul între celelalte limbi romanice.

Întrucît latinitatea limbii române şi raporturile ei cu celelalte limbi

---

[6] *Limba română*, I, p. 6—7.
[7] *Ibid.*, p. 10.

neolatine se remarcă mai pregnant în lexic, S. Puşcariu a acordat o atenţie deosebită lexicologiei şi lexicografiei româneşti.

Încă în 1905 publică vol. I din *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, care cuprinde elementele latine ale limbii române. Dicţionarul acesta, care depăşeşte cu mult pe cel al lui Cihac, este o lucrare valoroasă, utilă şi azi celor ce se ocupă cu elementul latin al limbii române. Evident că studii ulterioare au completat lista cuvintelor de origine latină, multe dintre etimologiile noi fiind date tocmai de către S. Puşcariu.

De altfel, el însuşi şi-a dat seama că dicţionarul său are limite impuse de situaţia cercetărilor din acel timp, limite care nu pot fi înlăturate pînă cînd nu va apare *Dicţionarul Academiei*.

Academia, apreciind aşa cum se cuvine această operă, îi încredinţează în anul următor, adică în 1906, lui S. Puşcariu, care nu avea decît 29 de ani, întocmirea dicţionarului academic, tezaur al limbii române, lucrare înscrisă în program chiar de la înfiinţarea Societăţii Academice, dar care avea deja un trecut plin de peripeţii.

Minte lucidă şi ordonată, S. Puşcariu a înţeles greşelile înaintaşilor (încercarea nereuşită a lui Laurian şi Massin, caracterul enciclopedic al dicţionarului lui Bogdan Petriceicu Hasdeu, planul prea vast preconizat de Al. Philippide) şi de aceea a pus la baza lucrării principii noi, dînd *Dicţionarului* o nouă structură. Unele dintre aceste principii au fost expuse de savantul clujean în mai multe studii publicate în *Dacoromania* I şi urm. sub titlul *Din perspectiva dicţionarului*.

Înţelegînd că singur nu va putea termina uriaşa lucrare la care se angaja, S. Puşcariu şi-a format un colectiv care a sporit mereu. Au făcut parte din acest colectiv C. Lacea, Th. Capidan, N. Drăganu, Th. Naum, Al. Procopovici, Şt. Paşca, I. Chinezu, D. Macrea ş.a. Cu toate acestea, din această lucrare de proporţii uriaşe, S. Puşcariu şi colaboratorii săi nu au reuşit să publice decît literele A-C şi F-L (pînă la cuvîntul *lojniţă*).

Pentru ca materialul din dicţionar să fie prelucrat relativ uniform era nevoie de anumite reguli, dar s-a evitat stabilirea unor norme prea rigide spre a se da posibilitatea ca în tratarea fiecărui cuvînt să se ţină seama de particularităţile lui.

Unitatea lucrării a fost asigurată, de altfel, şi prin faptul că S. Puşcariu a revizuit întreg materialul redactat de colaboratorii săi.

Materialul care nu intra în dicţionar sau care ridica anumite probleme, a fost discutat în diferite studii, dintre care cele mai numeroase au apărut în *Dacoromania*.

Încă de la început s-a fixat ca *Dicţionarul* să fie *explicativ, normativ, istoric* şi *etimologic*. Aceasta îi conferă un caracter complex, făcînd din el o lucrare ce poate fi folosită — aşa cum dorea autorul — atît de specialişti, cît şi de cercuri mai largi.

În activitatea sa, S. Puşcariu a fost receptiv la tot ce era nou în lingvistică. Lucrul acesta se vede şi în *Dicţionar*, în care a folosit rezultatele obţinute prin metodele noi ce apăruseră în lingvistică.

„A fost desigur un noroc — spune el — că Dicționarul nostru a crescut oarecum cu ele [cu aceste metode noi] deodată, încît, spre deosebire de alte dicționare mari, începute în a doua jumătate a secolului trecut, el nu a fost pornit în cadrele rigide ale unei concepții unilaterale, ci a putut deveni, în chiar structura lui, cel mai modern dicționar academic“[1].

În acest sens, el susține că în redactarea cuvintelor trebuie să se țină seama de momentul social[2] al limbii, căci limba, ca mijloc prin care omul își poate comunica semenilor săi gîndurile și dorințele, este unul din factorii sociali de căpetenie. Multe cuvinte și expresii pot fi înțelese numai dacă ținem seama de mediul social în care au apărut și se folosesc.

Dacă *Dicționarul* va arăta, și S. Pușcariu crede că trebuie să arate, ce datorește limba unui popor diferitelor straturi sociale, atunci el va da „o imagine interesantă despre structura socială a acelui popor în diferitele epoci“[3].

E nevoie apoi să se țină seama de *momentul stilistic*[4], adică de contribuția individuală la îmbogățirea limbii, să se observe deci limba vie, căci numai așa poate fi înțeleasă geneza multor expresii, precum și trecutul limbii noastre.

Rezultatele obținute prin *geografia lingvistică*, „metodă nouă, care a deschis orizonturi nebănuite în cercetările lingvistice“[5], trebuie fructificate în munca la dicționar, căci prin ele se pot explica *cuvintele călătoare* sau *dispariția cuvintelor*.

Însă, ne spune S. Pușcariu, „e de sine înțeles că un dicționar, oricare ar fi proporțiile lui, nu poate înlocui un atlas lingvistic, dar îl poate întregi și se întregește însuși prin el“[6].

Nu ne miră deci faptul că S. Pușcariu a fost și inițiatorul *Atlasului lingvistic român*.

Toate cele patru laturi, (*istorică, socială, stilistică* și *geografică*) dau un aspect complet limbii și fac ca un dicționar să devină o lucrare cu adevărat științifică. „Numai privit din toate aceste puncte de vedere, cuvîntul poate fi urmărit pînă la originea lui“[7].

Credem că putem afirma cu toată convingerea că *Dicționarul* elaborat sub redacția lui S. Pușcariu, în care el vedea „o carte a neamului“, este cu adevărat o operă de mare valoare științifică, oferind atît celor ce se ocupă cu istoria limbii noastre, cît și celor care studiază formele ei actuale un material extrem de bogat, și foarte bine organizat și interpretat.

---

[1] *Dicționarul Academic*, în „Memoriile Secțiunii Literare“, Seria III, Tomul III, Mem. 7, București, 1926, p. 14.
[2] *Ibid.*, p. 14.
[3] *Id.*, ibid., p. 16.
[4] *Id.*, *ibid.*, p. 18.
[5] *Ibid.*, p. 18.
[6] *Ibid.*, p. 22.
[7] *Ibid.*, p. 23.

Cele două lucrări amintite, întocmite după ultimele cerinţe, precum şi studiile şi articolele publicate de S. Puşcariu, în care discută probleme de lexicologie (etimologii, sensuri etc.), fac din autorul lor un mare lexicolog şi lexicograf.

MIRCEA ZDRENGHEA

SEXTIL PUŞCARIU ŞI LITERATURA ROMÂNA

Un contact fie el cît de sumar cu opera de căpetenie a lui Sextil Puşcariu din domeniul istoriei literaturii române, e vorba de apreciata lucrare *Istoria literaturii române. Epoca veche,* care a cunoscut într-un interval relativ scurt trei ediţii, prilejuieşte şi astăzi, la aproape o jumătate de secol de la apariţia primei ediţii, admiraţie pentru eleganţa frazei, preţuire pentru bogăţia informaţiei şi pentru frumuseţea cuvîntului. Scrisă cu competenţa şi autoritatea cărturarului a cărui formaţie trădează mereu gîndurile unui mare savant patriot, crescut în Braşovul în care se întrevedeau mai mult ca în orice parte a ţării idealurile unirii, izvorîtă dintr-o dragoste profundă pentru istoria naţională, folclor şi literatura română, lucrarea lui Sextil Puşcariu are fără îndoială meritul de-a fi impus atenţiei unui public cititor mai larg comorile de nepreţuit ale vechii noastre literaturi. Profesorul Sextil Puşcariu a creat în felul acesta în istoriografia românească, prin tonul cald, evocator, plin de miez, realizat în *Istoria* sa, o adevărată şcoală, care a impus o anumită manieră, pe care a urmat-o îndeaproape însuşi Nicolae Cartojan, iar de la acesta atîţia alţii.

Am început cuvîntul nostru, prilejuit cum s-a văzut de comemorarea celor 20 de ani ce s-au scurs de la moartea fostului profesor al Universităţii clujene, cu aceste cîteva referiri la *Istoria literaturii române vechi. Epoca veche,* deoarece Sextil Puşcariu şi-a dobîndit un bine meritat prestigiu în ţară şi peste hotare, nu numai ca lingvist ci şi ca istoric al culturii şi literaturii noastre medievale. Cu talent autentic, dublat de formaţia sa intelectuală deosebită, Sextil Puşcariu a fixat în mod strălucit locul marilor personalităţi ale literelor şi culturii româneşti din această epocă. Astfel, Nicolae Milescu e *„una din cele mai interesante figuri ale veacului al XVII-lea, reprezentînd un amestec bizar între cultura orientală şi ideile Renaşterii"*, Miron Costin este *„o simpatică figură a literaturii noastre vechi"* sau altădată *„spiritul cel mai luminat, dotat cu un simţ istoric remarcabil şi cu un mare talent de scriitor"* iar Ion Neculce *„e cel mai bun povestitor care a scris strălucite pagini de literatură"*; stolnicul Constantin Cantacuzino *„e învăţatul elev al Universităţii din Padova"* dar *„deasupra tuturora,* spune în altă parte Sextil Puşcariu, *străluceşte prin cunoştinţele sale vaste şi prin educaţia sa neobicinuită Dimitrie Cantemir"*. Independent de aceste judecăţi de

valoare, atît de pertinente, ce demonstrează orientarea atît de sigură a unui mare specialist într-o epocă a literaturii noastre ce își avea în acea perioadă detractorii ei, lucrarea lui Sextil Pușcariu s-a impus și prin vastul material bibliografic ce-l punea la dispoziția celor interesați, începînd mai ales cu ediția a doua, din 1930, dar și prin gustul rafinat în alegerea celor 82 de ilustrații ce împodobesc, termenul ni se pare foarte potrivit, această lucrare.

Introducerea la *Istoria literaturii române. Epoca veche* descoperă însă un specialist cu judecăți sigure și valoroase pentru toate epocile istoriei noastre literare. Aici el încearcă o periodizare a literaturii române, în patru etape mai importante: *„epoca veche,* spune Sextil Pușcariu, *cea mai lungă, epoca nouă care începe de la nașterea noastră ca popor romanic, epoca modernă, al cărui început datează de la întemeierea României unite și independente și epoca contemporană de la unirea tuturor românilor încoace“*. Bineînțeles, Sextil Pușcariu e conștient că de la o epocă la alta întîmpinăm alte preocupări literare și alte influențe externe.

Mergînd pe urmele ce izvorăsc din amintita *Introducere,* în care descoperim pasiunea profesorului Sextil Pușcariu pentru celelalte epoci ale istoriei noastre literare, constatăm pe baza bibliografiilor operei lui Sextil Pușcariu din *Revista filologică,* (1927), și *Études de linguistique roumaine* (1937), că profesorul clujean ar fi putut da o istorie completă a literaturii române, competența sa în aprecierea fenomenului literar fiind mereu vădită, fie că e vorba de reprezentanții Școlii ardelene, de Mihail Kogălniceanu, pe care-l consideră *„un genial inovator“*, de Gheorghe Asachi *„cel mai important factor cultural din prima jumătate a secolului al XIX-lea“*, de Grigore Alexandrescu *„poetul singurătății și îndrăgitul orelor de meditații“* sau de Vasile Alecsandri *„deschizător de drumuri în toate genurile literare, care a arătat poeziei românești drumul folclorului“*. Față de Eminescu are un adevărat cult și consideră că poezia sa este *„o sinteză a sufletului românesc, el ne-a dat,* spune Sextil Pușcariu, *acea limbă plină de imagini, de armonie și cadență“*. În conferințe, în articole, dintre care amintim *O scrisoare inedită a lui Eminescu, Scrisorile lui Eminescu și fotografiile mamei sale* etc. Sextil Pușcariu a demonstrat de-a lungul întregii sale vieți interesul față de poezia eminesciană. În articole și studii risipite cu o rară dăruire în publicațiile vremii *Luceafărul, Familia, Tribuna, Junimea literară, Vatra, Convorbiri literare, Gazeta Transilvaniei, Cele trei Crișuri, Țara Bîrsei Dacoromania* sau revista germană *Kritischer Jahresbericht über der Fortschriten der romanischen Philologie,* cele tipărite aici au fost republicate în traducere românească în *Cinci ani de mișcare literară,* București 1909, Sextil Pușcariu e mereu prezent în viața literară a timpului său. Paralel ține numeroase conferințe cu caracter literar la Cluj, Sibiu, Tg. Mureș, București etc., despre Petru Maior, Vasile Alecsandri, Mihail Eminescu, Titu Maiorescu, Maria Cunțan și alții. Cîteva din titlurile articolelor și studiilor sale reliefează, credem, multilateralitatea preocupărilor sale: *Timotei Cipariu, Iorga ca istoric literar, Recitind pe Bălcescu, Cînd s-a născut Alecsandri,*

Un nou exemplar al Evangheliarului lui Coresi, Dinicu Golescu și epoca sa, Ce e românesc în literatura noastră, Grupări literare și politice, Calendare și almanahuri, Bogdan Petriceicu Hașdeu ca lingvist, Părerile lui Petru Maior despre limbă, Alexandru Vlahuță, Scrisori de la Octavian Tăslăuanu și altele. La acestea se adaugă nenumărate recenzii, prompte și sigure în aprecieri, la *Patriarhalele* lui Ștefan O. Iosif, la *Nuvelele* lui I. A. Basarabescu, la *Durerile înăbușite* ale lui Mihail Sadoveanu, la *În grădină* a lui Dimitrie Anghel sau mai tîrziu la *Scrisorile unui răzeș* și *Întunecare* ale lui Cezar Petrescu. Un fapt semnificativ pentru orientarea desăvîrșită a lui Sextil Pușcariu în literatura zilei este entuziasmul și încrederea de care este cuprins cînd cunoaște poezia lui Lucian Blaga, publicînd în 1919 articolul *Poemele luminii*, numindu-l *„un talent binecuvîntat, un talent venerabil, ce apare de la început ca o individualitate"*. După mai bine de patru decenii Lucian Blaga în *Hronicul și cîntecul vîrstelor* va evoca cu emoție acest moment: *„... un lung articol în care Sextil Pușcariu prezenta publicului românesc* **Poemele luminii** *în chipul cel mai elogios cu putință. Se scria chiar despre volum înainte ca volumul să fi apărut. Ceasul suna gîndului meu ca o dezlegare. După citirea articolului mă simții ca o piatră prețioasă ce-ar voi să se elibereze din strîngerea unui inel de rînd. Articolul îmi săltase juvenila conștiință mai mult decît se cuvenea și luam hotărîrea de a tipări volumașele de îndată ce voi fi descoperit undeva hîrtia necesară."* Sextil Pușcariu a salutat entuziasmat încă din 1905 volumul de *Poezii* al lui Octavian Goga: *„Poeziile domnului Goga constituie fără îndoială un eveniment important în literatura noastră. Dacă ele se discută în cercuri largi și se învață de-a rostul, dacă o ediție de cîteva mii de exemplare s-a epuizat de pe o zi pe alta, aceasta nu e numai o probă pentru valoarea cărții ci și pentru schimbarea în bine a interesului obștesc pentru literatură"*; a consemnat, la fel de călduros, debutul literar al lui Mihail Sadoveanu: *„Cu patru volume apare dintr-odată un scriitor tînăr, însă de o maturitate și de o productivitate deosebită, domnul Mihail Sadoveanu:* **Povestiri, Șoimii, Dureri înăbușite, Crîșma lui Moș Precup.** *În trăsături mari, căci amănuntele sînt de prisos, ni se descriu aceste suflete, de un observator ager și un bun cunoscător al oamenilor. Domnul Sadoveanu mai e și un maestru al stilului nu deajuns de netezit dar foarte evocator, minunat portretist, cu acțiunea pe care o pregătește și o întovărășește. Cu tot dreptul sînt ațintite nădejdile tuturor asupra acestui tînăr talent, care e stăpîn și pe o limbă curat populară și plină de culoare"*. Sextil Pușcariu a înțeles poate ca nimeni altul poezia lui Ștefan Octavian Iosif. *„Domnul Iosif care din cele dintîi versuri ale sale a dat dovadă de un deosebit talent e azi poetul favorit al românilor. Arta pentru el e ceva atît de sfînt încît se apropie aproape cu timiditate de ea, versurile sale sînt supuse unui control neîntrerupt de autocritică, așa încît cînd le publică apar impecabile ca formă dar, în același timp, potolite, lipsite de izbucniri pătimașe, de orice strigăt ostentativ, care uneori s-ar face bine în armonia aceasta neîntreruptă. De aceea cele mai frumoase din poeziile sale sînt micile pasteluri strînse,*

cîntecele turnate în versuri lapidare, sonetele sărbătorești și baladele. Un lucru mai ales îi servește spre laudă. El e cel dintîi dintre poeții noștri care s-a emancipat de cei doi maeștri, Eminescu și Coșbuc, și pînă cînd înainte cei mai mulți imitau pe unul sau pe altul domnul Iosif, învățînd în același timp de la amîndoi, apare ca un poet original, ca o personalitate marcantă".

Credem că ceea ce ne-am propus să comunicăm aici, o încercare de a surprinde în linii foarte generale portretul de istoric și critic literar al lui Sextil Pușcariu, nu poate fi încheiat înainte de a reaminti celor prezenți că profesorul clujean în tinerețele sale a cules sau chiar a creat literatură. Astfel, în 1897 publică un volumaș de *Snoave* semnat Sex Til, culese printre alții și de tatăl său, iar după un an, în 1898, volumul de versuri și proză *Juvenilia.* S-a remarcat și ca editor îngrijind colecția *Cartea cea bună* sau scriind studii introductive la *Negru pe alb* și *Nuvele* de Costache Negruzzi, la *Pasteluri* și *Sînziana și Pepelea* de Vasile Alecsandri.

OCTAVIAN ȘCHIAU

IN MEMORIAM

EMIL PETROVICI

(1899—1968)

În ziua de 7 octombrie, în urma unui tragic accident, a încetat din viață acad. Emil Petrovici, strălucit profesor al Facultății de filologie din Cluj și eminent om de știință.

Născut la 4 ianuarie 1899, și-a făcut studiile liceale la Brașov și Oradea, obținînd rezultate deosebite. Se înscrie apoi la Facultatea de litere și filozofie a Universității din Cluj, avînd ca profesori pe Sextil Pușcariu, Iosif Popovici, Theodor Capidan, Nicolae Drăganu, George Giuglea și alții, sub a căror îndrumare s-a format. Un rol hotărîtor în desăvîrșirea sa științifică l-a constituit fără îndoială, și faptul că și-a continuat studiile universitare și de specialitate la Paris cu unii dintre cei mai renumiți lingviști ai timpului ca Antoine Meillet, Antoine Thomas, Jules Gilliéron, Mario Roques, abatele Rousselot și alții.

În 1931, a fost numit profesor la Catedra de slavistică a Facultății de litere și filozofie din Cluj, ca succesor al lui Iosif Popovici, încredințîndu-i-se și conducerea Laboratorului de fonetică experimentală. Ca profesor, a ținut diferite cursuri: de slavistică, gramatică comparată a limbilor slave, de fonetică generală și experimentală, de lingvistică generală, precum și cursuri speciale privitoare, mai ales, la relațiile româno—slave.

A fost șeful Catedrei de slavistică și de limbă rusă.

Între 1945 și 1948 a îndeplinit și funcția de rector al Universității din Cluj, iar în ultimul an de prorector.

Încă de la înființarea Academiei Republicii Socialiste România, Emil Petrovici a fost membru al acestei înalte instituții de cultură, conducînd între 1948 și 1956 Filiala din Cluj a Academiei, iar în ultimul timp fiind președintele Secției de științe filologice și membru în prezidiul Academiei.

Timp de 20 de ani a condus, în calitate de director, Institutul de lingvistică și istorie literară din Cluj.

A fost președintele Asociației slaviștilor din țara noastră, președintele Societății române de lingvistică romanică, filiala Cluj și membru al Comitetului internațional al slaviștilor.

Dintre toate funcțiile, cea pe care a îndrăgit-o mai mult a fost cea de profesor. Cursurile sale erau un model de ținută științifică și expuse într-o formă accesibilă, așa încît puteau fi ușor urmărite de studenți. Din cunoștințele sale extrem de bogate prezenta studenților ceea ce era necesar și interesant, încît expunerile sale, chiar cînd tratau o problemă de amănunt, deveneau atractive și ofereau rezolvări personale și ingenioase.

Emil Petrovici a fost și un mare îndrumător și sprijinitor al tinerilor cercetători în domeniul limbii. Numeroși lingviști de la Facultatea de filologie și dintre cei de la Institutul de lingvistică din Cluj, precum și din alte centre universitare, s-au bucurat de sprijinul și îndrumarea sa competentă.

Ca om de știință, era de o etică exemplară. Își susținea cu pasiune și îndrăzneală opiniile, respectînd însă, în același timp, părerile opuse vederilor sale.

Documentarea sa extrem de bogată în numeroase domenii ale limbii a făcut ca Emil Petrovici să fie prezent prin scrisul său în multe sectoare ale cercetării lingvistice: fonetică-fonologie, onomastică, dialectologie (română și slavă), etimologie, limbă literară etc.

Dintre lucrările sale amintim *De la nasalité en roumain* (Cluj, 1930), teza sa de doctorat; *Graiul carașovenilor* (Cluj, 1935) și *Atlasul lingvistic român*, partea a II-a, din care au apărut pînă în prezent un volum mare și unul mic — serie veche — și cinci volume mari și trei volume mici — serie nouă. În vederea acestei monumentale lucrări, Emil Petrovici a strîns material lingvistic din 85 de localități, cu un chestionar de peste 4500 de întrebări. În cursul anchetelor, a adunat și texte pe care le-a publicat în volumul *Texte dialectale* (Sibiu, 1943). Materialul din *Atlas* sau din volumul de texte a fost interpretat de autor în mai multe studii, stabilind, printre altele, că în afara celor trei subdialecte admise în general pe teritoriul limbii române mai există încă unul sau două și anume: subdialectul crișean și poate și cel maramureșean.

Fiind un spirit analitic, și-a irosit știința și forța creatoare în studii, articole și note care se remarcă însă prin originalitatea ideilor, aducînd o contribuție deosebit de importantă în respectivele domenii de cercetare. Astfel, studiile sale de toponimie nu se mărginesc doar la explicarea unui nume de loc oarecare, ci aruncă o lumină asupra istoriei limbii române și asupra istoriei poporului român. De altfel, formarea limbii române a fost o problemă care l-a preocupat în mod special, aducînd importante contribuții privitoare la locul, timpul și modul de formare a limbii noastre. Emil Petrovici este coautor al capitolului din Istoria României, vol. I, în care se tratează această problemă.

În studiile și articolele referitoare la fonologia limbii române (dintre care amintim *Corelația de timbru a consoanelor dure și moi în limba română*, *Corelația de timbru a consoanelor rotunjite și nerotun-*

jite în limba română, Sistemul fonematic al limbii române, Rimele românești din punct de vedere fonologic, Fenomene de sinarmonism în fonetica istorică a limbii române) a adus noi puncte de vedere.

Încă din tinerețe, Emil Petrovici a fost cucerit de idei democratice pe care le-a mărturisit cu îndrăzneală în anii grei ai dictaturii fasciste. După Eliberare, el a fost unul dintre militanții activi pentru triumful ideilor socialismului.

Pentru bogata și multilaterala sa activitate, Emil Petrovici a primit titlul de „om de știință emerit" și a fost distins cu premiul de stat, conferindu-i-se mai multe ordine ale Republicii Socialiste România, precum și ordine și medalii străine.

Toate aceste merite deosebite ale omului, cetățeanului, profesorului și savantului Emil Petrovici fac ca moartea sa să constituie pentru noi toți o pierdere ireparabilă.

MIRCEA ZDRENGHEA

Ioan Urban Jarnik și Andrei Bîrseanu, **Doine și strigături din Ardeal.** Ediție definitivă (studiu introductiv, inedite, note și variante) de Adrian Fochi, București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1968.

Colecția Jarnik—Bîrseanu, despre care recentul ei editor notează pe bună dreptate că reprezintă „prima culegere de lirică populară ce s-a întocmit și s-a publicat în epocă" și care „a rămas, de altfel, cea mai importantă — cantitativ și calitativ — culegere de lirică populară românească" (p. 109), nu a beneficiat pînă de curînd decît de două ediții (1895 și 1964), defectuoase și ele, după cum nu a beneficiat de o cercetare științifică pe potriva însemnătății și locului ce îl ocupă în istoria folcloristicii noastre. Nu s-au știut astfel decît puține lucruri cu privire la condițiile în care s-a început și etapele în care s-a desfășurat acțiunea de colecționare a materialului, despre localitățile din care a fost adunat și gradul său de autenticitate; nu se știau decît lucruri vagi în legătură cu volumul de material din care au selecționat cei doi editori piesele antologiei din 1885, în legătură cu calitatea științifică a muncii lor și contribuția fiecăruia dintre ei la realizarea lucrării etc. Sînt tot atîtea întrebări și probleme pe care autorul recentei ediții și le-a pus și cărora a izbutit să le dea răspunsuri sigure, convingătoare.

Lămurirea amintitelor probleme, ca și întocmirea ediției, i-a impus autorului un efort din cele mai susținute, întrucît pe lîngă investigațiile de arhivă menite să scoată la lumină manuscrisul original al colecției, și diferitele documente conexe, a fost necesară identificarea culegătorilor-elevi și a localităților din care proveneau, descifrarea textelor de bază și a manuscriselor primilor editori, a corespondenței dintre ei etc., ca să nu mai vorbim de fastidioasa muncă de transcriere și colaționare a textelor. Mai mult decît în cazul altor colecții, editorului acesteia i se cerea, în afară de pasiunea și priceperea folcloristului, o temeinică pregătire filologică, lucru pe care Adrian Fochi l-a demonstrat și de data aceasta.

După ce în prima parte a studiului introductiv, *Cartea și oamenii*, Adrian Fochi se oprește asupra personalității celor trei învățați ce au conlucrat la realizarea colecției *Doine și strigături din Ardeal* (Ioan Micu-Moldovanu, Ioan Urban Jarnik și Andrei Bîrseanu), dîndu-ne mici studii monografice asupra fiecăruia dintre ei, autorul trece la reconstituirea „istoriei cărții", care se întinde peste o perioadă de nu mai puțin de opt ani. În ceea ce privește contribuția editorilor, Fochi conchide că „Bîrseanu are o participare mult mai importantă decît o mărturisesc însemnările de pe carte" (p. 52). În altă ordine, el apreciază că „mulțimea și forța, varietatea și importanța tuturor factorilor care au înrîurit asupra genezei culegerii", fac din ea „o operă cu adevărat reprezentativă pentru momentul respectiv al culturii românești și dezvoltării conștiinței noastre naționale"; „... dincolo de importanța ei științifică sau locală, proclama unitatea națională a românilor și devenea o armă în lupta pentru afirmarea ei" (p. 52).

Cea de a doua parte a studiului introductiv este consacrată descrierii manuscrisului lui Ioan Micu-Moldovanu, operație care îi oferă lui Fochi posibilitatea să afirme în final că ne aflăm în fața unuia „din cele mai bogate și mai importante fonduri folclorice din țară" (p. 75). Cele 3941 de piese pe care le cuprinde, în majoritatea lor creații lirice, constituie nu numai un indiciu despre am-

ploarea acțiunii inițiate de eruditul cărturar blăjean acum 100 de ani, ci și o sursă documentară deosebit de utilă, pe care Jarnik și Bîrseanu au valorificat-o numai în mică măsură (aproximativ 1/4 din cuprinsul ei).

Analiza propriu-zisă a manuscrisului original face obiectul capitolului următor, *Culegători, localizare, datare*. Cei 168 de elevi, recrutați în general din clasele superioare ale liceului din Blaj, și lucrînd benevol, în timpul vacanțelor școlare, acoperă o arie întinsă a Transilvaniei, arie pe care Adrian Fochi o delimitează cu precizie. E vorba de 124 de localități, situate pe teritoriul județelor Alba, Mureș, Bistrița-Năsăud, Sibiu, Cluj, Brașov, Hunedoara, Covasna și Harghita. Majoritatea pieselor au fost adunate în anul 1863, perioada culegerii întinzîndu-se însă pînă în anul 1878. Continuînd o tradiție folcloristică de o jumătate de veac, culegerea inițiată de Micu-Moldovanu trebuie corelată — după opinia lui Fochi — cu programul cultural al ASTREI, asociație căreia îi vor și închina de altfel editorii cartea: „Credem că putem afirma, fără a greși, că marea culegere de folclor din 1863 a lui Ioan Micu-Moldovanu trebuie pusă în legătură directă cu înființarea asociației culturale a românilor transilvăneni Astra". Ea reprezintă „rodul cel mai de seamă al activității Asociației în direcția realizării dezideratului unanim de a întocmi culegeri de folclor, pentru „cunoașterea geniului național" (p. 113).

În capitolul *Antologia Jarnik—Bîrseanu și materialul inedit*, autorul se ocupă cu „problema centrală" a studiului său: raportul „complex dintre manuscrisul lui Ioan Micu-Moldovanu și antologia" din 1885. El stabilește că majoritatea materialului ce a intrat în paginile antologiei fusese cules în 1863, ea oglindește prin urmare, în primul rînd, realitatea folclorică a acestei perioade. Aproximativ 44% din acest material este neîndoielnic din punctul de vedere al autenticității, ceea ce reprezintă un pas înainte față de alte colecții apărute în epocă. Autorul acordă un spațiu întins materialului inedit, pe care îl studiază atent, făcînd interesante observații cu privire la stadiul de evoluție a folclorului transilvănean în epoca în care a fost adunat.

Cercetarea adîncită a colecției Jarnik—Bîrseanu, pe baza surselor ei manuscrise, îi permite autorului să tragă cîteva concluzii esențiale. El arată astfel că principalul merit al antologiei constă în faptul că a „reabilitat lirica populară"; scoțînd-o din situația de „cenușăreasă", a pus-o „într-o lumină strălucitoare, provocînd o adevărată senzație în epocă" (184). În selecția materialului, editorii au avut în vedere atît motivul poetic, încercînd să ilustreze „bogăția și varietatea tematică a liricii transilvănene", cît și criteriul estetic, preferînd varianta cea mai realizată artistic. Totodată, ei nu au omis nici criteriul autenticității, „eliminînd acele texte ce păreau a fi de proveniență orășenească sau diecească" *(ibid.)*. Cu toate acestea, colecția pune în lumină adeseori intervenția celor doi cărturari în textul popular, intervenție menită să ajute la „reconstituirea prototipului", procedeu frecvent în acea epocă.

Studiul introductiv se încheie cu capitolul *Lămuriri asupra ediției de față*, care oferă, la început, o seamă de considerații și aprecieri despre cele trei ediții apărute anterior.

Partea a doua a lucrării cuprinde textul ediției de bază a colecției lui Jarnik—Bîrseanu (ediția din 1885), împreună cu prefața și aparatul critic al lucrării. Intervenția editorului se face aici simțită numai în corectarea unor greșeli, unele sesizate încă de Jarnik și Bîrseanu, greșeli de tipar, de ortografie etc. În Partea a III-a Fochi publică *Materialul inedit*, alcătuit din „Doine și cîntece", „Strigături", „Balade", „Basme, povești, snoave, tradiții", „Ghicitori" și o seamă de producții din „Folclorul obiceiurilor". Cantitativ, materialul acesta, care este pentru întîia oară pus în circulație, depășește cu mult pe cel publicat în 1885. Părțile IV și V ale lucrării cuprind notele editorului la colecția lui Jarnik—Bîrseanu și la materialul inedit. Ultima parte, *Tehnica*, pune la îndemîna cititorului „Bibliografia" lucrării, „Indice de persoane", „Indice de localități" și „Lista ilustrațiilor".

Chiar dacă pe alocuri autorul ediției pare că face risipă de informație și exces de analiză, lucrarea sa se impune prin soliditatea metodei ce-i stă la bază, prin rigoarea științifică cu care este tratat materialul uriaș ce-l înglobează, prin largul orizont în care sînt privite faptele de folclor. Dincolo de meritul ei de bază, acela de-a ne pune la îndemînă textul științific al acestei prime mari culegeri de folclor transilvănean. ea se înscrie și ca o contribuție valoroasă la istoria folcloristicii românești.

DUMITRU POP

Deutsch als Fremdsprache (Limba germană ca limbă străină). Institutul „Herder" /Leipzig/, anul IV (1967), nr. 1—6. **Sprachpflege** (Cultivarea limbii, VEB Bibliographisches Institut /Leipzig/, anul XVI (1967), nr. 1—12.

Trăsăturile actuale și de perspectivă ale relațiilor internaționale impun societății noastre o cunoaștere tot mai aprofundată a limbilor de largă circulație. Ritmul însușirii unei limbi străine astăzi face parte dintre factorii care determină realizarea acestui deziderat. Numeroase publicații din toate țările lumii își concentrează atenția asupra modalităților de rezolvare a acestei probleme acute. Revistele pe care le analizăm în cele ce urmează se încadrează tocmai în aceste tendințe generale, contribuind însă în mod special la lărgirea cunoașterii limbii germane.

Revista *Deutsch als Fremdsprache* apare din anul 1964 trimestrial, ca organ al Institutului „Herder" din Leipzig. Din anul 1967 apare odată la două luni, cele șase numere ale anului IV însumînd 448 pagini. Pe interiorul copertei, revista poartă următorul subtitlu: *Zeitschrift zur Theorie und Praxis des Deutschunterrichts für Ausländer* (Revistă pentru teoria și practica predării limbii germane pentru străini), subtitlu care conturează conținutul acestei reviste, precum și scopul pe care-l urmărește de a informa pe cititori atît despre stadiul cercetărilor teoretice referitoare la limba germană, precum și de a sugera noi metode, intensive, de predare a limbii germane. Revista nu are deci un caracter net metodic, deși predomină contribuțiile cu acest aspect. Să urmărim cîteva probleme ridicate de metodicienii germani și străini. „Aktuelle Probleme der modernen Fremdsprachenmethodik" (Probleme actuale ale metodicii predării limbilor străine) se intitulează articolul semnat de E. P. Șubin /Kalinin, U.R.S.S./ în nr. 6 al revistei. (Acest număr conține numeroase contribuții ale germaniștilor din U.R.S.S., lucrări publicate cu ocazia aniversării a 50 de ani de la înfăptuirea Marii Revoluții Socialiste din Octombrie). Autorul întreprinde o analiză amănunțită a stadiului actual al diverselor metode și procedee de predare, în special a celor care s-au cristalizat în S.U.A. după cel de al doilea război mondial. Concepția americană referitoare la predarea limbilor străine, concepție conform căreia baza limbii vorbite ar fi sunetul și nu litera, e privită de autor cu oarecare rezervă. Punctele vulnerabile ale metodelor americane sînt dezvăluite pe baza cunoscutei metodici elaborate de Robert Lado[1], în care sînt condensate rezultatele tuturor investigațiilor metodice anterioare. Principalele neajunsuri ale acestei metodici constau în primul rînd în selecția nepotrivită a materialului lingvistic, și în reducerea acestuia la liste de cuvinte și inventare de modele gramaticale, iar în al doilea rînd în supraestimarea memorizării și în neglijarea exercițiilor sintetice în favoarea unui „drill" exagerat. În ceea ce privește ultima problemă, autorul consideră pe bună dreptate exercițiile „drill" doar ca o singură etapă, indispensabilă de altfel, în însușirea unei limbi străine, etapă care își sporește eficacitatea numai dacă aceste exerciții sînt dublate prin altele, de natură sintetică, deoarece numai în acest fel se facilitează adaptarea arsenalului de cunoștințe dobîndite la multitudinea infinită de situații posibile în care se realizează vorbirea. Constatarea autorului că metoda „drill" asigură însușirea limbii străine respective într-un anumit grad și fără îndrumarea profesorului, datorită echipamentului tehnic pe care-l presupune, că cea de a doua metodă nu se poate dispensa de profesor, poate fi întregită de observația noastră că folosirea mijloacelor tehnice nu are o suficientă răspîndire și că matrițele structurale dau rezultatele scontate doar pînă la o vîrstă destul de fragedă. Pe măsura înaintării în vîrstă, crește și interferența limbii materne cu limba străină studiată, fapt care cere imperios completarea procedeelor americane cu cele propuse de E. P. Șubin. Această propunere reabilitează oarecum lectura, ba chiar și traducerea, procedee proprii metodelor clasice de predare. Însemnătatea lecturii în predarea limbilor străine este determinată de mai mulți factori, printre care autorul subliniază în mod deosebit răspîndirea comunicării scrise în societatea modernă. Dacă acceptăm delimitarea a două faze în asimilarea unei limbi străine și anume a celei receptive și a celei productive, ajungem la concluzia autorului că, în faza de recepționare, lectura nu trebuie să fie neglijată și că de-a lungul întregului proces de predare, ea contribuie în mare măsură la dezvoltarea vorbirii, ușurează întipărirea, intensifică participarea intelectuală a elevului, pe scurt, face trecerea de la limba vorbită la limba scrisă. Autorul explică lipsa efectului așteptat din partea metodelor americane tocmai prin ignorarea funcției lecturii. Problemele ridicate în acest articol sugerează numeroase idei valoroase pentru fiecare elev și profesor de limbi străine caracterizîndu-se în același timp printr-o înregistrare nepărtinitoare a stadiului actual în acest domeniu, care în realitate mai trebuie să fie apreciat ca deficitar.

Legitățile care stau la baza însușirii programate a limbilor străine sînt după V. A.

[1] R. Lado, *Language Teaching*, edit. McGraw-Hill, Inc., New York 1964.

Artemov (pp. 428—437) determinate de factori de ordin psihic, de stadiul actual de dezvoltare a lingvisticii, precum și de nivelul înalt în domeniul tehnicii. Autorul arată că predarea programată a limbilor necesită introducerea unor mașini complicate, mecanisme care ușurează în mod considerabil munca profesorului și o reduc la elaborarea programului adecvat.

Mult mai apropiate de situația reală în școlile generale și medii din multe țări ni se par reflecțiile lui B. V. Beliaev (pp. 438—444) exprimate sub titlul „Eine psychologische Analyse neuester methodischer Prinzipien des Fremdsprachenunterrichts" (O analiză psihologică a celor mai noi princpii în predarea limbilor străine), unde autorul relevă că predarea programată se află deocamdată la începuturile ei. Analizînd noțiunea de predare programată, B. V. Beliaev distinge un sens larg, conform căruia orice proces de transmitere de cunoștințe poate fi considerat ca programat. și un sens mai restrîns, la baza căruia stă o riguroasă algoritmizare a materiei de predat. E demnă de reținut observația autorului că pentru programare se pretează doar materialul limbii (langue) și nu al vorbirii (parole), pentru care fapt bazele predării programate a limbilor străine le formează și astăzi principiile metodei clasice: traducerea și transmiterea cunoștințelor de gramatică.

De altfel predarea programată a limbilor străine nu este considerată de autorul articolului ca o metodă de sine stătătoare, ci, ca și aplicarea mijloacelor tehnice și a hipnopediei, doar ca un procedeu, care poate da rezultate bune numai combinat cu diferite alte procedee.

O preocupare deosebită pentru ușurarea asimilării limbii germane reiese din analizele minuțioase ale manualului „Deutsch — Ein Lehrbuch für Ausländer" (Limba germană — manual pentru străini) pp. 218—226, 267—270 și 273—284, care a apărut în a 8-a ediție revizuită și îmbunătățită, din publicarea unor mijloace auxiliare și predarea limbii germane (exerciții cu prepoziții, conjuncții, termeni tehnici din cele mai diverse domenii, predarea limbii germane pe bază de texte de specialitate etc.).

Un spațiu considerabil îl ocupă, așa cum am arătat mai sus, contribuțiile cu caracter teoretic referitoare la diferitele compartimente ale limbii germane. Marea variabilitate a titlurilor îi oferă profesorului de limbă germană posibilități de a vedea printr-o optică nouă orice fenomen cunoscut pînă în prezent prin prisma gramaticii tradiționale. Îi oferă cunoașterea mai multor puncte de vedere, care se completează unele cu altele, îl familiarizează cu terminologia modernă — cît se poate de neunitară — cu perspectiva cibernetizării procesului de predare a limbilor străine etc. Cadrul restrîns al unei recenzii ne silește să renunțăm la analiza acestor articole. Pentru cei interesați enumerăm doar cîteva dintre acestea.

Din domeniul sintaxei prezintă un interes deosebit articolele: „Eine Hierarchie syntaktischer Einheiten" (Ierarhia unităților sintactice) semnat de Werner Neumann (p. 65—75 și 147—155); „Zur erweiterten Attribuierung im nominalen Bereich" (Despre dezvoltarea atributului în sfera nominală) de Wolfgang Schenkel (pp. 76—83 și 205—213); „Die Bedeutung syntaktischer Modelle für den Fremdsprachenunterricht" (Însemnătatea modelelor sintactice pentru predarea limbilor străine) de Gerhard Helbig (pp. 195—204 și 259—267); „Zur Einteilung der Nebensätze" (Despre împărțirea propozițiilor secundare) de G. N. Eichbaum (pp. 344—351); „Modelle der subjektlosen Sätze im Deutschen" (Modele pentru propozițiile eliptice de subiect în limba germană) de B. A. Abramov (pp. 361—374) și altele.

Din domeniul morfologiei își iau subiectul articolele „Notizen zur Genusbestimmung der deutschen Substantive und zur Definition des Wortes" (Note referitoare la determinarea genului substantivelor germane și la definiția cuvîntului) de Werner Neumann (pp. 16—22); „Das deutsche substantivische Deklinationssystem und seine Realisierung" (Sistemul declinării substantivelor și realizarea acestuia) de Erich Spitz (pp. 292—301). Rezultatul unor cercetări adîncite sînt listele de verbe germane completate cu valențele fiecărui verb în parte, liste întocmite de un colectiv sub îndrumarea lui Gerhard Helbig (în nr. 1, 2, 3, 4). Extinderea conceptului de valență, atribuirea acestei însușiri și altor părți de vorbire în afară de verb duce de asemenea la perfecționarea cunoștințelor noastre referitoare la relațiile sintagmatice.

În afară de problemele prezentate, unele numere ale revistei conțin diverse teme, care permit cititorului să cunoască datini și tradiții ale poporului german, unele referiri la literatura germană, completate cu probe de citire (fragmente din opere literare), gravuri despre orașe și ținuturi germane, precum și recenziile unor lucrări de bază pentru profesorul de limbi străine și note bibliografice.

Sub titlul „Briefkasten" (Cutia cu scrisori), redacția revistei răspunde la întrebările puse prin corespondență de către cititori.

Mai multe numere ale revistei popularizează cursurile internaționale de vară pentru studenții și profesorii de limbă germană, organizate în diferite centre universitare din R.D.G.

Revista *Sprachpflege* apare lunar, fiecare număr însumînd cca. 30 de pagini. În prefața anului XVI (1967) al revistei, Johannes Dieckmann face constatarea că omul păcătuiește zilnic foarte grav față de bunul său cultural cel mai de preț, care este limba. Constatarea aceasta, cît și faptul că folosirea corectă a limbii germane presupune posedarea și mînuirea cu siguranță a complicatelor ei legi gramaticale, necunoscute în genere de către vorbitorul german, constituie argumente temeinice pentru susținerea dreptului la existență al unui organ de specialitate, care își propune ca scop combaterea greșelilor de limbă și dezvoltarea unui simț al vorbitorului pentru forma, finețea și expresivitatea limbii. Revista se bucură de un public cititor foarte larg și foarte activ, care o susține, comunicîndu-i abaterile de la normele gramaticale întîlnite în presa zilnică sau constatate aiurea. De asemenea, cititorii se adresează redacției, care le acordă consultații gratuite în probleme nelămurite de limbă și de stil. O parte din această corespondență cu cititorii din țară și din străinătate este publicată în rubricile permanente „Rat und Auskunft (Sfat și informație) și „Sprachfragen, die Ausländer stellten" (Probleme de limbă puse de străini). Evitînd un ton net povățuitor, redacția folosește forme variate, de la expunerea de probleme teoretice la întrebări și răspunsuri, versuri satirice sau caricaturi. Majoritatea rubricilor se repetă sub același titlu în fiecare număr. Seria articolelor teoretice abordează problema legăturii dintre limbă și societate, respectiv dintre lingvistică și ideologie (pp. 65, 66—67, 161, 177—179, 193). Un loc de frunte îl ocupă și problemele de lexicologie, ca de ex. îmbogățirea vocabularului limbii germane contemporane. Articolul semnat de H. Sparmann (pp. 101—104) studiază lexicul pe baza Dicționarului limbii germane contemporane[2]. Edith Wittmers și Max Pfütze își limitează studiul (pp. 136—140) la o anumită sferă semantică. Cu formarea cuvintelor se ocupă mai multe articole scurte (pp. 33, 52—53, 165—166). Împrumuturile de lexic, problemă mult discutată de lingviștii germani, este un capitol unde începe să se impună în sfîrșit interpretarea sincronică și se renunță la vechi tendințe puriste și istorico-etimologice (pp. 80—83, 99—101, 143—145, 227—230). Își aduc contribuția și colaboratori străini, ca de exemplu Alfred Wurm, de la Praga, care discută problema frazeologiilor (pp. 113—114) și L. Lipskaia, de la Kiev, în aceeași problemă (pp. 207—210).

În timp ce nu se acordă prea multă atenție problemelor teoretice de fonetică (exceptînd articolul-recenzie pp. 4—8), se pare că va fi reluată în discuție problema reformei ortografice care a constituit subiectul unei polemici aprige cu cîțiva ani în urmă (pp. 162—164). Caracter polemic au și discuțiile la problema periodizării limbii germane. Discuția la care participă și germaniștii de frunte din străinătate a început în anul 1966 (nr. 3) și continuă în numerele 1 și 4 ale anului 1967, cu expunerile de păreri ale lui Dettlef Lange și Rudolf Grosse.

Referindu-se la o altă controversă încheiată mai de mult, Veronika Schmidt reia problema stilului nominal și a fenomenului numit pînă în anul 1965 „Funktionärdeutsch" (Limba activiștilor). Autoarea articolului (pp. 78—80) se referă la bibliografia recent apărută și la anchetele întreprinse de lingviștii germani din R.D.G. și R.F. a Germaniei, pentru a demonstra că în cazul stilului nominal nu este vorba de abateri de la normele gramaticale, ci de unele tendințe noi în dezvoltarea limbii germane, care au fost neglijate de către mulți lingviști sau au fost combătute în mod eronat, mai ales la sfîrșitul deceniului al șaselea. Bazîndu-se pe o documentare temeinică, autoarea afirmă că stilul nominal nu este numai o problemă a gramaticii și stilisticii germane ci una internațională, a dezvoltării limbilor în secolul nostru.

Revista *Sprachpflege* pune mare accent pe informarea cititorilor ei. Informațiile publicate se referă la evenimente ca: Sesiunea Institutului de slavistică al Academiei de Științe din Berlin, consacrată problemelor de onomastică (p. 20), Sesiunea pe țară a Institutelor de lingvistică din R.D.G. (pp. 129—135) etc. Este vorba de mici rapoarte, de prezentarea succintă a problemelor tratate și de evidențierea unora din comunicările ținute. Aflînd că redacția Sprachpflege organizează întîlniri cu cititorii dintre care menționăm pe cea de la Halle, cîștigăm convingerea că editarea lunară a revistei este doar unul — desigur cel mai impor-

[2] R. Klappenbach — W. Steinitz, *Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache*, Akademie-Verlag, Berlin, 1966.

tant — dintre mijloacele folosite de către colectivul redacțional pentru atingerea obiectivului propus. Simpozionul de la Halle a stat sub motoul „Limbă, stil și haz" și s-a bucurat de participarea eminentei specialiste de stilistică a limbii germane, prof. dr. Elise Riesel de la Universitatea din Moscova și a prodecanului Facultății de filologie a Universității din Leipzig, dr. Rudolf Grosse, (Sprachpflege anul XVI, p. 3).

Tot în sectorul informativ se încadrează seria de comunicări intitulată „Stätten germanistischer Forschung und Lehre in der Deutschen Demokratischen Republik" (Centre de studiere și predare a limbii germane în R.D.G.), începută în anul precedent, prin care publicul cititor face cunoștință cu reprezentanți de seamă ai germanisticii și cu lucrările lor mai importante; în cuprinsul acestor articole sînt prezentate și colective a căror muncă este consacrată elaborării unor opere lingvistice de mare prestigiu. E vorba fie de institute ale Academiei Germane de Științe, fie de facultăți sau catedre în cadrul institutelor de învățămînt superior (pp. 140—143, 183—185). Uneori, aceste informări cuprind mici incursiuni în istoria lingvisticii și în special a lexicografiei germane, prezentînd geneza unor dicționare importante, cum ar fi cel al dialectului din Turingia („Das Thüringische Wörterbuch stellt sich vor", de H. Rosenkranz pp. 49—51). Dar sînt prezentate cititorului și opere lingvistice în curs de apariție, ca de exemplu Dicționarul de sinonime, care urmează să apară în anul 1969. (Menționăm aici că vol. 8 din seria „Der Grosse Duden" *Vergleichendes Synonymwörterbuch*, de *P. Grebe* și *W. Müller*, cunoscută și la noi în țară, a apărut în editura Bibliographisches Institut din Mannheim — R.F.G. Aici este vorba însă despre o lucrare paralelă care va apărea la editura Bibliographisches Institut din Leipzig — R.D.G.). Articolul expune principiile pe baza cărora se elaborează dicționarul, principii rezultate dintr-o serie de lucrări și discuții preliminarii ale colectivului. Dintre problemele în care au existat păreri divergente amintim aici pe aceeea a prezentării sinonimelor în mod izolat sau în context. Mai subliniem faptul că pentru străinii care vor folosi acest dicționar, are importanță și faptul că fiecare sinonim este însoțit de indicații stilistice sau indicații referitoare la domeniul de întrebuințare, fapt care ușurează utilizarea corectă a cuvintelor. În încheiere expunerea de principii este ilustrată prin prezentarea a 13 cuvinte-titlu elaborate.

Cu ocazia apariției celei de a 16-a ediții a dicționarului ortografic „Der Grosse Duden" revista *Sprachpflege* ne informează despre îmbunătățirile și mai ales despre schimbările introduse în noua ediție față de cea precedentă, din care în ultimii zece ani au apărut în R.D.G. 2 milioane exemplare. Trebuie amintit și faptul că ori de cîte ori devine necesară o nouă ediție a acestui dicționar, aceasta nu este condiționată de epuizarea stocurilor din centrele de difuzare a cărții, ci de schimbările înregistrate în dezvoltarea limbii, îmbogățirea vocabularului etc.

Informarea referitoare la aparițiile din domeniul lingvisticii și a problemelor actuale îmbracă desigur și alte forme în cadrul revistei *Sprachpflege*. Rubrica foarte frecventă „Wir lasen bei andern" (Am citit la alții) informează asupra unor probleme lingvistice acut discutate în publicații, reproducînd articole scurte sau fragmente din unele studii lingvistice apărute în reviste cu profil înrudit, ca de ex. *Sprachspiegel* (Elveția), p. 40, Sprachwart (R.F.G.), p. 56, *Deutschunterricht* (R.D.G.), p. 104. Una dintre aceste informații de obicei foarte interesante (p. 15) este preluată din revista elvețiană *Sprachspiegel* (Oglinda limbii) și se referă la elaborarea așa numitei „Germană de bază" — *Grunddeutsch* noțiune de curînd introdusă în nomenclatura de specialitate corespunzătoare celor cunoscute de Basic English[3] sau Français fondamental. Credem că ceea ce fragmentul citat după nr. 4 1966 al revistei elvețiene formulează ca un obiectiv abia conturat și-a găsit oarecum realizarea încă în același an (1966!) prin apariția lucrării lui Heinz Oehler „Grundwortschatz Deutsch" în editura Ernst Klett din Stuttgart (R.F.G.).

O altă rubrică se intitulează „Empfehlenswerte Bücher für den Sprachfreund" (Cărți recomandate prietenilor limbii), în care sînt prezentate scurte recenzii. Sînt incluse și publicații din domeniul germanisticii apărute în străinătate și importate în R.D.G.

De două ori pe an revista publică un index de cărți lingvistice apărute în editurile din R.D.G. (pp. 93—94, 111). Articole și studii lingvistice mai importante din reviste — în special din reviste cu același profil care apar în celelalte țări de limbă germană

[3] C. K. Ogden, *Basic English*, London, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., 1930; I. A. Richards, *Basic English and its Uses*, New York, W. W. Norton & Company, Inc., 1943.

— sînt recenzate în cadrul rubricii „Das kleine Referat" (Referat succint).

Revista acordă atenție și aspectului oral al limbii. Sînt discutate unele greșeli ortoepice (pp. 158, 175), învățarea pronunției corecte de către copii și combaterea defectelor de vorbire (pp. 61—62, 91—92, 238), probleme de locvacitate (pp. 110, 127, 221) ș.a. sub titlul „Richtig sprechen — überzeugend reden" (vorbire corectă — limbaj convingător).

Pline de umor, dar și utile sînt discuțiile cu publicul purtate într-un ton glumeț în cadrul rubricilor permanente „Wort unter der Lupe" (Cuvîntul sub lupă), „Dies und das" (Una și cealaltă), „Mit einem heitern, einem nassen Aug" (Cu un ochi rîzînd, cu altul plîngînd) sau „Notizen eines naiven Zeitungslesers" (Note ale unui cititor naiv de ziar, care în mod glumeț se autointitulează Peter Quengel (Petre Cusurgiul).

În încheiere putem sublinia încă o dată că această revistă cu o pronunțată orientare spre practica limbii și a vorbirii se evidențiază printr-o mare diversitate, atît în privința problemelor discutate, cît și mai ales în ce privește forma și stilul adoptat, totdeauna adecvate scopului urmărit. Această diferențiere a mijloacelor folosite este unul dintre motivele care îi recrutează mulți cititori nu numai din rîndurile specialiștilor ci și a publicului larg.

M. SZILÁGYI
E. SILL

Theodor Hristea, **Probleme de etimologie. Studii. Articole. Note,** București, Ed. științifică, 1968, 384 p.

Th. Hristea adună, în volumul de care ne ocupăm, o serie de studii publicate în revistele de specialitate, cărora le adaugă altele noi.

Probleme de etimologie aduce o substanțială contribuție la studiul multor etimologii românești, nerezolvate pînă acum sau rezolvate greșit și transmise de la dicționar la dicționar sub o formă greșită. Așa se explică de ce autorul cărții în discuție polemizează nu numai cu DLRM, ci și cu alte dicționare, aducînd probe convingătoare în sprijinul soluțiilor propuse (cf. *degetar*, p. 44; *lăptar*, p. 45 etc.).

Dar cel mai de seamă merit al acestei lucrări este acela de a trata numeroase probleme de etimologie generală. Astfel, autorul pornește de la fapte concrete de limbă, iar prin sistematizarea rezultatelor obținute reușește să deschidă perspectiva unui studiu structural al etimologiei. Semnificative în acest sens sînt concluziile cîtorva capitole ale cărții, respectiv cap. I, III și IV.

În capitolul I, *„Etimologie internă"*, analizînd sistemul de denominație a arborilor și arbuștilor fructiferi în limba română prin procedeul derivării regresive, stabilește două adevăruri indiscutabile pentru limba română: 1. fructele în limba română sînt de gen feminin (cu excepția rom. *strugure* și *măr*), iar numele pomilor sînt de gen masculin și 2. din punctul de vedere al apariției în limba română, numele arborilor și fructelor se grupează în trei categorii fundamentale: 1. numele pomului și al fructului provine din latină (sau împrumut); 2. numele pomului provine din latină (sau împrumut), iar numele fructului se formează prin derivare de la acesta, cu sufixul *-ă*; 3. numele fructului provine din latină (sau împrumut) și numele pomului se formează de la acesta.

Într-adevăr, orice nume de fruct care ar intra în limba română de acum înainte, ar trece la categoria morfologică a substantivelor feminine, iar numele arborilor la cea masculină. Dar această regulă valabilă pentru limba română nu este în general valabilă pentru toate limbile, după cum remarcă și autorul în continuare, deși, în general, și alte limbi merg pe aceeași linie. Pentru a dovedi acest lucru se aduc în discuție exemple din diferite limbi, cum ar fi fr. *cerisier* < *cerise „cireașă"*, *griottier* < *griotte „vișină"*, dar *églantier* „măceș" > *églantine* „măceașă"; it. *melo* (m) „măr" (pom) — *melo* (f) „măr" (fruct); span., port., engl., germ., bulg.

Din această trecere în revistă a procedeelor de denominație a arborilor fructiferi în diferite limbi, autorul stabilește cinci tipuri fundamentale: 1. același termen ca și pentru fruct, 2. un alt cuvînt (simplu), 3, un derivat, 4. un compus format din numele fructului plus termenul generic pentru arbore, 5. o perifrază formată din numele generic și numele fructului sau un adjectiv format de la acesta. Concluzia finală a acestui capitol subliniază drumul propriu pe care a mers limba noastră în denominația conceptelor de „pom" și „fruct", folosindu-se de un procedeu impus de sistemul morfologic al limbii, acela de derivare regresivă.

Faptul că, în general, vorbind de arborii exotici, se pornește de la numele fructului în denominarea arborilor, este explicat de autor prin aceea că fructul se impune în primul rînd vorbitorului, adevăr, credem, va-

labil și pentru arborii fructiferi neexotici (cf. și p. 86).

Întreaga discuție despre denominația fructelor și arborilor fructiferi este un valoros studiu onomasiologic, prin care se ajunge la concluzii valoroase pentru încercările viitoare de structurare a lexicului limbii române. Deși autorul nu a putut utiliza cartea lui Pierre Guiraud (*Structures étymologiques du lexique français*, Paris, 1967), lucru pe care îl mărturisește într-o notă (p. 6), totuși, rezultatele acestora converg către aceleași concluzii. Astfel, P. Guiraud (*op. cit.*, p. 24) distinge pentru limba franceză patru mari genuri de lexicogenie, dintre care trei se suprapun cu cele propuse de autorul nostru: derivarea (și compunerea), schimbarea de sens și împrumutul. P. Guiraud mai consideră, pe lîngă aceste trei genuri, și creația onomatopeică, gen, care, cel puțin pentru limba română, nu pare a fi specific.

Acea dublă determinare, de care vorbește P. Guiraud (p. 202), internă și externă, istorică și structurală, este folosită și de Th. Hristea în analiza etimologică, independent de autorul francez. Dovada acestui mod de a pune problema o face Th. Hristea tocmai în acest prim capitol, vorbind de numele arborilor și al fructelor, pornind sistematic, din latină, urmărind istoric procesul de denominație, ajungînd la limba română contemporană, în care denominația prin procesul formațiilor regresive este realizată într-un sistem (vezi și p. 7).

Dar nu numai acest prim capitol face dovada unei viziuni structurale a studiului etimologiei, ci și altele, cum ar fi cap. III, *Calcul lingvistic*, în care autorul propune patru clase de calc lingvistic. 1. lexical; 2. gramatical; 3. frazeologic; 4. lexico-frazeologic, clase în care autorul recunoaște tipuri fundamentale pentru orice limbă (p. 146). În începutul acestui capitol, referindu-se la clasificarea făcută în *Introducere în lingvistică* (Buc., 1965, pp. 134—135), respinge ideea de a se opune *semicalcul calcului lexical*, căci atît primul, cît și cel de-al doilea constau în traducerea (totală sau parțială) a unui cuvînt străin. Autorul precizează că pentru a vorbi de calc, e neapărat nevoie „să existe o identitate de structură între model și copie". (p. 148). Astfel, nu consideră calcuri traducerile integrale de tipul rom. *plan cincinal*, fr. *fin de semaine* după rus. *piatiletka* și respectiv engl. *week-end*. (un calc după cuvîntul rusesc este germ. *Fünfjahrplan* sau pol. *pieciolatka*; pag. 148). După ce discută unele păreri asupra conceptului de calc (cf. N. A. Ursu, S. Pușcariu, I. Rizescu, E. Seidel, I. Ștefan), trece la analiza celor patru categorii fundamentale.

Și cap. IV, „*Etimologia populară*", aduce o valoroasă contribuție la studiul sistematic al fenomenelor legate de etimologie. Astfel, după ce discută conceptul de „etimologie populară", care e, într-un anumit sens echivoc (p. 205), autorul stabilește, pentru prima dată în lingvistica românească, tipuri fundamentale de etimologie populară, tipuri în care își pot găsi locul orice formații noi create prin acest fenomen.

O primă clasificare grupează termenii care vin în contact: după origine, distingînd o categorie cu etimologie complet diferită, iar alta în care termenii sînt înrudiți genealogic. O a doua clasificare este făcută după relațiile de ordin formal și semantic, între care distinge două situații fundamentale: a) termenii sînt asemănători formal și semantic și b) termenii sînt asemănători doar formal. În funcție de acțiunea fenomenului de etimologie populară asupra cuvintelor, autorul distinge patru tipuri fundamentale: A. care atinge forma cuvintelor și prin care a) se modifică indusul, a') partea inințială, b') partea finală și b) totala identificare cu indusul; B. care atinge sensul. a) se schimbă sensul, b) se restrînge sensul, c) se lărgește sensul, d) se schimbă sensul și se păstrează complexul sonor; C. care atinge forma și sensul a) se schimbă forma, dar sensul rămîne același, b) forma rămîne, dar se schimbă sensul, c) se schimbă și forma și sensul, d) se schimbă și forma și sensul în mod radical; D. etimologie latentă în cadrul căreia nu se schimbă nici forma, nici sensul, dar se stabilesc false legături de înrudire între două cuvinte care nu au nimic comun (cf. *capișon-cap*, *canibal-carne*, etc., p. 232).

Autorul nu scapă din vedere nici raportul dintre etimologia populară și limba literară, făcînd o clasificare și din acest punct de vedere: 1. cuvinte asimilate de limba literară, 2. cuvinte întîlnite în limba literară, dar neacceptate de aceasta, 3. cuvinte fără perspectivă de a fi asimilate de limba literară, 4. accidental întîlnite în limba literară.

Am intenționat în rîndurile de față să semnalăm caracterul de sistem imprimat unora dintre capitolele cărții în discuție, ceea ce face ca etimologia să nu mai fie un studiu al originii unor cuvinte izolate, ci studiul unei structuri elementare a lexicului (P. Guiraud, *op. cit.*, p. 10). Din aceas-

tă cauză, celelalte capitole doar le vom aminti, recunoscînd valoarea lor, concretizată prin aportul adus la rezolvarea unui mare număr de etimologii românești.

În capitolul II, *Împrumuturi lexicale*, aduce, printre altele, în discuție problema mult discutată a etimologiei multiple, îndreptînd etimologia multor neologisme, cum ar fi: *contabil* (pag. 110), *inginer* (pag. 110) etc. Tot aici, aduce în discuție numeroase cuvinte folosite în limbă, dar neînregistrate în dicționare (cf. *radiotelevizat*, p. 134), *telegenie* (p. 137).

Capitolul V, *Hipercorectitudinea*, aduce și el ceva nou în etimologia generală, discutînd definițiile date pînă acum acestui fenomen, optînd pentru denumirea de „hipercorectitudine" în locul celei de „hiperurbanism" (sau „hipergermanism", „hiperfranțuzism" etc.), aceasta cel puțin din motivul că fenomenul nu privește diferențierea între o vorbire rurală și alta orășenească (p. 281).

Un ultim capitol, VI, *Alte contribuții etimologice*, vine la rîndul său cu alte valoroase contribuții, luînd în discuție cuvinte foarte discutate în lingvistica românească, cum ar fi: *alamă, f(i)erăstrău, rotund*. Tot în acest capitol se iau în discuție unele variante românești ale cuvintelor internaționale.

Lucrarea se încheie cu un util indice de cuvinte și altul de autori.

Cartea este valoroasă prin conținutul și prin rolul său de a continua și aprofunda studiul etimologiei la noi, precum și, mai ales, prin rezolvarea judicioasă a unui mare număr de etimologii, care se referă îndeosebi la neologismele și derivatele românei contemporane.

V. PĂLTINEANU

CRONICĂ

• În anul școlar 1967—1968, au ținut cursuri de specialitate la institute de învățămînt superior din străinătate conf. G. Scridon (la München), conf. M. Zaciu (la Köln și Bonn), conf. E. Cîmpeanu (la Chicago) și lector S. Trifu (la Londra).

• Prof. dr. doc. I. Pătruț a făcut parte din delegația țării noastre la Conferința Națiunilor Unite pentru normalizarea numelor geografice, care a avut loc la Geneva, între 4 și 22 septembrie 1967.

• La Conferința anuală a Asociației etnologilor iugoslavi (Vršac 15—19 septembrie 1967), au participat, ținînd comunicări, acad. prof. dr. doc. Emil Petrovici *(L'étude ethnolinguistique des enclaves yougoslaves de Roumanie)* și conf. D. Pop *(Le billinguisme folclorique)*.

• La sesiunea științifică a Filialei din Cluj a Academiei R. S. România (28, 29 octombrie 1967) au prezentat comunicări: acad. prof. dr. doc. Emil Petrovici *(Influențe românești asupra graiului sîrbo-croat din Carașova)* și prof. dr. doc. Ion Pătruț *(Referitor la vechimea influenței slave în limba română)*.

• Făcînd o vizită la Catedra de literatură universală și comparată, conf. dr. Victor Iancu, de la Facultatea de filologie a Universității din Timișoara, a ținut, în ziua de 11 noiembrie 1967, o lecție despre *Valoarea omului în Renaștere*.

• La 15 decembrie 1967, cu prilejul comemorării a o sută de ani de la moartea scriitorului Charles Baudelaire, au prezentat comunicări prof. dr. doc. H. Jacquier, lector E. Roux (Franța), lector I. Gheorghe și asist. V. Voia. Tot în această lună, la împlinirea a 90 de ani de la nașterea poetului Ady Endre, lectorul Gustav Láng a conferențiat despre *Modernismul lui Ady Endre*.

• La data de 13 ianuarie 1968, a fost inaugurat *Cercul de poetică al cadrelor didactice de la Facultatea noastră*. Din comunicările prezentate în cadrul acestui cerc, menționăm pe cea a prof. dr. doc. H. Jacquier *(Despre două texte scurte, relative la poezie.)*.

• Acad. prof. dr. doc. E. Petrovici a participat la Colocviul Comisiei Internaționale de Studii Slave, care a avut loc la Paris între 29 ianuarie și 1 februarie 1968.

• La 22 martie 1968, în cadrul unei ședințe închinate lui Jonathan Swift, conf. Ilie Racoveanu a prezentat conferința *Jonathan Swift — viața și opera*.

• În luna martie 1968, cu prilejul comemorării a o sută de ani de la nașterea scriitorului Maxim Gorki, a fost organizat un simpozion, în cadrul căruia s-au prezentat comunicările: conf. dr. Mircea Croitoru, *Gorki, poetul* și lector Mihai Galbács, *Gorki și dramaturgia europeană*.

• În luna aprilie, prof. dr. Dan Simonescu, prof. dr. I. C. Chițimia și conf. dr. D. Păcuraru au ținut prelegeri despre literatura română veche și despre clasicismul în literatura română.

• Numeroase cadre didactice de la Facultatea noastră au luat parte la cel de al XII-lea Congres Internațional de Lingvistică

și Filologie Romanică, care a avut loc la București, între 13—21 aprilie 1968. Contribuția lor la lucrările acestei manifestări științifice de seamă s-a concretizat atît prin participarea la dezbateri, cît și prin prezentări de comunicări. Menționăm, în acest sens: acad. prof. dr. doc. Emil Petrovici, *L'hiatus au cours de l'évolution phonétique du roumain*; prof. dr. doc. Romulus Todoran, *Despre lexicul latin în dialectele limbii române*; prof. dr. doc. Ion Pătruț, *Le roumain sută et le problème des premières relations linguistiques slavo-roumaines*; prof. dr. doc. Béla Kelemen, *Un problème controversé de la lexicologie: la structure sémantique des mots*; prof. dr. doc. Henri Jacquier, *Difficultés d'adaptation de certaines structures françaises au système du roumain*; conf. dr. M. Zdrenghea, *Premièrs essais de phonétique et de morphologie historiques roumaines à la fin du XVIII-e siècle;* conf. dr. Pompiliu Dumitrașcu, *Legătura dintre analiza gramaticală și analiza stilistică*; conf. dr. Viorica Pamfil, *Din istoria formelor de trecut (indicativ) în limba română*; conf. dr. Szabó Zoltán, *Les types d'études stylistiques et la caractérisation du style individuel*; lector C. Săteanu, *Coerența grupului verbal și verbo-nominal în limba română contemporană*; lector Mircea Homorodean, *Despre tautologiile toponimice. Cu privire specială la toponimia românească*; lector Angelica Kalik, *L'expression des rapports de déterminé à déterminant*; asist. P. Schweiger (în colaborare), *Analiza stilistică a două traduceri românești din François Villon: Ballade des dames du temps jadis.*

● În zilele de 26 și 27 aprilie 1968 s-au desfășurat lucrările Sesiunii de comunicări a cercurilor științifice studențești, din cadrul Universității „Babeș—Bolyai". Dintre cele 19 comunicări ținute la secțiile de literatură și lingvistică, menționăm: G. Neamțu (anul V), *Adverbul ca termen regent în relația de subordonare în propoziție;* M. Huciu (anul V), *Stilurile limbii, privite din punctul de vedere al scopului comunicării;* É. Gyimesi (anul V), *Mijloace de exprimare a categoriei de timp în stilul poetic al lui József Attila;* V. Frențiu (anul V), *Din toponimia satului Vălișoara, jud. Alba;* Șt. Vișovan (anul IV), *Toponimia satului Rona de Sus, jud. Maramureș;* O. Radu (anul III), *Motivul somnului la Shakespeare;* Tr. Ștefănuț (anul V), *Refrenul colindelor românești;* A. Sasu (anul V), *Emanoil Bucuța — încercare de reconsiderare.*

● În luna aprilie 1968, Facultatea noastră, în colaborare cu Institutul de lingvistică și de istorie literară al Filialei din Cluj a Academiei R. S. România, a organizat un simpozion „Gh. Bariț". În cadrul acestei manifestări, au fost prezentate comunicările: prof. dr. doc. Iosif Pervain, *Gh. Bariț, Contribuții bio-bibliografice;* Carol Engel (cercetător), *Gh. Bariț și Carol Széchényi.*

● În zilele de 3 și 4 mai 1968 a avut loc Sesiunea științifică de literatură a cadrelor didactice tinere de la Facultatea noastră, unde au fost prezentate comunicările: asist. Rodica Baconsky, *Influențe și confluențe în opera poetică a lui J. Supervielle;* asist. Maria Căpușan, *Tema evaziunii la Giraudoux;* asist. Emilia Maroti, *Structuri cinematografice în teatrul lui S. Beckett;* asist. Mircea Mihalevschi, *Complexul de claustrofobie la E. Ionesco;* prep. Gabriela Tureacu, *Unamuno, inovator al romanului spaniol;* prep. Zoltan Rohonyi, *Contribuții la problema sentimentalismului lui Kazinczy;* asist. Mihail Markel, *Teatrul documentar german;* prep. Brigitte Tontsch, *Ideea destrămării valorilor, oglindită în structura romanului „Schlafwandler", de Hermann Broch;* asist. Virgil Stanciu, *Tema singurătății în romanul Look Homeward Angel, de Thomas Wolfe;* asist. Liviu Petrescu, *Tolstoi și Marcel Proust;* prep. Ion Vartic, *Mască și vanitate a spiritului, motive ale decadentismului;* prep. Ion Pop, *Metafora somnului în poezia lui Lucian Blaga;* prep. Mircea Muthu, *Elemente de structură în „Craii" lui Mateiu Caragiale;* asist. Sara Iercoșan, *Rîndunica; prep.* Ioana Petrescu, *Budai Deleanu și Casti;* asist. Ion Șeulean, *Orația de colăcărie;* asist. Valentin Chifor, *Direcții și tendințe ale romanului românesc interbelic;* asist. Vasile Voia, *Romantismul în judecata estetică a lui Baudelaire.*

● La sesiunea științifică a Institutului pedagogic din Oradea, din luna mai 1968, din partea Facultății noastre au participat, prezentînd comunicări: prof. dr. doc. Romulus Todoran, *Despre unele accentuări duble în graiurile dacoromâne;* prof. dr. doc. Ion Pătruț, *Referitor la vechimea relațiilor lingvistice slavo-române;* conf. dr. Mircea Zdrenghea, *În legătură cu tendințele actuale în formarea pluralului;* lector Cornel Săteanu, *Verb + adverb.*

● În luna mai 1968, în cadrul simpozionului *Din trecutul vieții științifice a Facul-*

tății noastre, a fost evocată personalitatea profesorului și savantului Sextil Pușcariu. Despre activitatea lui multiplă au conferențiat acad. prof. dr. doc. E. Petrovici, prof. dr. doc. I. Pătruț, conf. M. Zdrenghea și lector O. Șchiau.

• Cu prilejul vizitei pe care ne-a făcut-o în luna mai, conf. dr. Emilia Șt. Milicescu, de la Institutul de perfecționare a cadrelor didactice (Brașov), a ținut conferința *Delavrancea și Transilvania.*

• În cursul lunii mai, la invitația Institutului de relații cu străinătatea, din Stuttgart, prof. dr. doc. Liviu Rusu a făcut o vizită în R. F. a Germaniei, ținînd conferințe în mai multe orașe (Stuttgart, Düsseldorf, Drabender Höhe, München și Tübingen). Tot d-sa a participat la adunarea generală a Asociației „Lenau", care a avut loc între 12—15 septembrie 1968, la Stockerau (lîngă Viena), unde a făcut o expunere despre *Stadiul actual al cercetărilor în ce privește raporturile lui Lenau cu literatura română.*

• În ziua de 6 iunie 1968 a avut loc sesiunea științifică internă a Catedrei de limba rusă și slavistică. S-au prezentat următoarele comunicări: acad. prof. dr. doc. Emil Petrovici, *Problemele de toponimie slavă în România;* prof. dr. doc. Ion Pătruț, *Referitor la durata limbii slave comune;* lector dr. Alexe Bán, lector Victoria Tripa, asistent Constantin Tudor Prundaru, *Despre metodele studierii îmbinării consonantice din limba rusă;* lector dr. Onufrie Vințeler, *Construcții sintactice cu verbele care exprimă un proces de comunicare;* lector Ladislau Lukács, asistent Magda Nagy, asistent Otilia Croitoru, *Numeralul în graiul lipovenilor din Sarichioi;* lector Alla Vințeler, *Funcțiile stilistice ale verbelor metamorfice din folclorul lipovenesc;* asistent Grigore Benedek, *Metode în descrierea sistemelor dialectale;* asistent Andrei Mișan, *Problema existenței aspectului verbal în limba română;* asistent Iacob Máté, asistent Paul Schweiger, *Cu privire la descrierea structurală a propoziției limbii ruse;* preparator Ioan Stan, *Unele probleme ale istoriei foneticii experimentale.*

• Lector Evemarie Sill a participat la cursul de vară pentru germaniști, organizat de Universitatea din Jena în orașul Weimar (R. D. Germană) (7 iulie—4 august 1968).

• Asistenta Elena Românu a participat la cursul de vară, organizat la Nürnberg pentru profesorii de limba germană (22 iulie—10 august 1968).

• La al VI-lea Congres Internațional al Slaviștilor, care a avut loc la Praga, între 7 și 13 august 1968, au participat: acad. prof. dr. doc. E. Petrovici — cu comunicarea *Rumyny-sozdateli „slavjanskix" toponimov* (Românii — creatori de toponime „slave"); prof. dr. doc. I. Pătruț — cu comunicarea *V svajzi s drevnost'ju slavjanskogo vlijanija na rumynskij jazyk* (Referitor la vechimea influenței slave asupra limbii române), lector dr. Maria Zdrenghea — cu comunicarea *Probleme indicate de primele traduceri din slavonă în română, în sec. al XVI-lea.* Au mai participat: conf. dr. M. Croitoru, lector dr. A. Bán, lector Gh. Ciplea, lector dr. O. Vințeler, asist. Gr. Benedek, asist. I. Máthé.

• La cursurile universitare de vară, care au avut loc la Debrețin (R. P. Ungară), între 17 iulie și 17 august 1968, au participat conf. dr. Viorica Pamfil, prep. Ioana Petrescu și studenta Maria Huciu.

• La cursurile de vară de la Boulogne-sur-Mer (6—28 august 1968), au participat din partea Facultății noastre, asistenții Elena Ardeleanu și Ioan Pop, precum și studenții Rodica Lascu, Anamaria Nagy și Cornelia Pantea.

• La simpozionul de tipologie (lingvistică generală), ținut între 28 august—2 septembrie 1968, la Szeged (R. P. Ungară), conf. dr. Zoltan Szabó a prezentat comunicarea *Unele caracteristici ale tipului aglutinant în derivare.*

• Asist. Ana Tătaru a participat la Congresul Internațional de acustică, care a avut loc la Tokio, în luna august. În cadrul convorbirilor avute cu conducerea Societății de fonetică a Japoniei, asist. Ana Tătaru a prezentat informarea *Some Aspects of the Development of Romanian Linguistics in Cluj.*

● Lectorul Leon Baconski și asist. Sergiu Dan au participat la cursurile de vară, organizate de Universitatea din Bruxelles în luna august 1968.

● Sub egida Filialei din Cluj a Societății de științe filologice, a apărut culegerea *Studii despre Coșbuc;* dintre colaboratori, fac parte: conf. G. Scridon, conf. D. Pop, conf. dr. P. Dumitrașcu, lector C. Săteanu, lector dr. O. Vințeler, lector Alla Vințeler, asist. V. Voia.

● În anul 1968, Catedra de filologie slavă a fost vizitată de dr. Jiřina Novotna, cercetătoare la Laboratorul de fonetică al Institutului de limbă cehă (Academia de Științe a R. S. Cehoslovace, Praga); dr. Vladimir Hořejši, conf. la Facultatea de filozofie (Universitatea din Olomouc) și de dr. Antonín Vašek, conf. la Universitatea din Brno.

● Filiala din Cluj a Societății române de lingvistică romanică, cu sediul la Facultatea de filologie a Universității „Babeș—Bolyai", a cuprins în repertoriul său, în perioada octombrie 1967—octombrie 1968, următoarele comunicări: prof. dr. doc. H. Jacquier, *Le degré zéro en métrique: le vers libre;* asist. I. Baciu, *Une hypothèse sur le raport existant entre l'article et le substantif français;* conf. dr. Viorica Pamfil, *Din istoria formelor de trecut în limba română;* lector dr. Frieda Edelstein, *Despre legătura relativă în limba română;* conf. D. D. Drașoveanu, *Despre sintagmatica cuvintelor în limba română;* același, *Despre cazul posesivelor în limba română;* acad. prof. dr. doc. Al. Graur, *Etimologia prin filieră;* prep. Gligor Gruiță, *Limite și tendințe în realizarea acordului părților de propoziție multiplă în româna contemporană.*

● La ședințele Filialei din Cluj a Asociației Slaviștilor din Republica Socialistă România au fost prezentate următoarele comunicări: lector Elena Deboveanu (Universitatea din București), *Observații asupra morfologiei substantivului în graiul polonez al „góralilor" din regiunea Suceava;* lector Olga Stoicovici (Universitatea din București), *Observații cu privire la grafia documentelor moldovenești (sec. XIV și prima jumătate a sec. XV);* lector Tamara Nicula, *Metafora în povestirea lui Gorki, „Orașul diavolului galben";* prof. dr. doc. I. Pătruț, *Originea rom.* s u t ă; asist. P. Chirilov, *Aspecte ale bilingvismului lipovenilor. Interferențe fonetice;* lector E. Janitsek, *Influențe ucrainene în toponimia satului Rona de Jos (jud. Maramureș).*

● La ședințele săptămînale ale Institutului de lingvistică și istorie literară (Filiala din Cluj a Academiei R. S. România) au prezentat comunicări următoarele cadre didactice de la Facultatea noastră: conf. D. D. Drașoveanu, *Aspecte ale raportului dintre categoriile gramaticale și planul sintagmatic al limbii;* prof. dr. doc. Bela Kelemen, *Cu privire la sesiunea Academiei R. S. România, cu tematica relațiile dintre matematică și științele naturale și sociale;* lector dr. Emese Kis (în colaborare), *Izomorfismul aderențelor la elementul regent, în fonetica, morfologia și sintaxa limbii române;* conf. dr. M. Zdrenghea, *Un precursor român al foneticii și morfologiei istorice românești: S. Micu;* asist. Pricop Chirilov, *Aspecte ale bilingvismului lipovenilor din Pisc-Brăila (interferențe fonetice);* asist. Carmen Vlad, *Componenta folclorică în stilul povestirii lui Gala Galaction;* acad. prof. dr. doc. Emil Petrovici, *Note lexicologice (hurc, stînă, strugure, răgușit etc.);* același (în colaborare), *Observații asupra dialectelor istroromân și aromân;* prof. dr. doc. Iosif Pervain, *Biblioteca românească (1821) a lui Z. Carcalechi;* prof. dr. doc. Elemér Jancsó, *Istoriografia maghiară din România, în ultimii 50 de ani.*

● Cadrele didactice de la Facultatea noastră au acordat și în acest an un sprijin efectiv desfășurării activității Societății de științe filologice. Din partea acestora, la ședințele obișnuite de lucru, ca și la sesiunile și simpozioanele organizate în orașul Cluj sau în alte localități, au fost prezentate comunicările: conf. Iosif Szigeti, *Nicolaus Olahus umanistul;* lector Octavian Șchiau, *Din activitatea literară a lui Nicolaus Olahus;* același, *Nicolae Olahus, poetul;* prof. dr. doc. Iosif Pervain, *George Barițiu și Gazeta de Transilvania;* lector Maria Magyaródi, *În legătură cu predicatul în limba română;* asist. Elena Dragoș, *Structura dialectală a operei lui L. Rebreanu;* prep. Ion Stan, *Din toponimia comunei Sohodol;* același, *Din lexicul comunei Sohodol;* Gheorghe Szabó, *Variante contemporane ale Medeii lui Euripide;* prep. Gabriela Tureacu, *Miguel de Unamuno, ino-*

vator al romanului spaniol; asist. Maria Căpușan, *Albert Camus.*

● În intervalul sept. 1967—sept. 1968, au apărut următoarele lucrări ale unor cadre didactice de la Facultatea noastră: prof. dr. doc. Liviu Rusu, *Eschil, Sofocle, Euripide* (ed. a II-a); prof. dr. doc. Attila T. Szabó, *A kolozsvári becenevek a XVI—XIX században;* conf. Mircea Zaciu, *Masca geniului;* conf. Gavril Scridon, *Liviu Rebreanu pe plaiuri năsăudene;* conf. dr. Viorica Pamfil, *Palia de la Orăștie (1581—1582) text, facsimile și indice;* conf. Pál Sőni, *Művek vonzása;* lector Lidia Bote, *Antologia poeziei simboliste;* asist. Ion Niculiță, *Manual de conversație în limba franceză.* A apărut, de asemenea, volumul II al tratatului de *Istoria literaturii române,* dintre ai cărui redactori fac parte lector M. Protase, lector L. Grămadă, asist. G. Antonescu și prep. I. Petrescu.

Întreprinderea Poligrafică Cluj — 874/1968

În cel de al XIV-lea an de apariție (1969) *Studia Universitatis Babeș—Bolyai* cuprinde seriile:

matematică—fizică (2 fascicule);
chimie (2 fascicule);
geologie—geografie (2 fascicule);
biologie (2 fascicule);
filozofie;
științe economice;
psihologie—pedagogie;
științe juridice;
istorie (2 fascicule);
lingvistică—literatură (2 fascicule).

На XIV году издания (1969) *Studia Universitatis Babeș — Bolyai* выходит следующими сериями:

математика-физика (2 выпуска);
химия (2 выпуска);
геология-география (2 выпуска);
биология (2 выпуска);
философия;
экономические науки;
психология-педагогика;
юридические науки;
история (2 выпуска);
языкознание-литературоведение (2 выпуска).

Dans leur XIV-me année de publication (1969) les *Studia Universitatis Babeș—Bolyai* comportent les séries suivantes:

mathématiques—physique (2 fascicules);
chimie (2 fascicules);
géologie—géographie (2 fascicules);
biologie (2 fascicules);
philosophie;
sciences économiques;
psychologie—pédagogie;
sciences juridiques;
histoire (2 fascicules);
linguistique—littérature (2 fascicules).